

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA
MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
MIRELA MATIU

LA VISION DE LA NATION CHEZ LIONEL GROULX ET
CHEZ LUCIAN BLAGA DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

AVRIL 2008

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

Lionel Groulx (1878-1967) était prêtre, historien, romancier et publiciste. Lionel Groulx avait le mérite d'être un précurseur dans plusieurs domaines. Il a fondé notamment la revue l'*Action française* en 1917, dont il a été le premier rédacteur en chef. Dans l'entre-deux-guerres, il fut le titulaire de la première chaire d'histoire du Canada et bâtisseur des fondations du futur département d'histoire de l'université de Montréal.

Lucian Blaga (1895-1961) était philosophe, diplomate, poète et dramaturge. A l'univers culturel roumain de l'entre-deux-guerres il a apporté sa vision originale et avant-gardiste du fait littéraire. Il a été récompensé pour son apport artistique en étant nommé membre de l'Académie Roumaine en 1936. Entre 1926 et 1936, il a été attaché culturel dans plusieurs capitales européennes : Varsovie, Prague et Berne et, entre 1938-1939, a été nommé ambassadeur au Portugal. Comme Roumain de Transylvanie ayant vécu sous un régime étranger dans sa jeunesse, il a dédié toute sa vie à la cause nationale, en publiant de nombreux articles et pièces de théâtre qui s'attachent à révéler et à défendre la spécificité nationale des Roumains.

L'objet de ce mémoire est de cerner l'essentiel de la pensée de chacun de ces deux intellectuels nationalistes dans l'entre-deux-guerres et de la mettre en contexte. Nous nous proposons d'analyser la diversité des visions de ces deux intellectuels parfois tout à fait opposées et d'autres fois assez convergentes. En employant une approche comparative de la vision nationaliste de ces deux intellectuels, nous examinons la relation entre mythologie et littérature nationales. De la sorte, nous abordons un

problème important pour notre époque, celui de la formation et du fonctionnement de la mythologie nationale. Cette démarche nous aidera à trouver un début de réponse à la question suivante : Pourquoi sommes-nous ainsi ? Question que tant les Roumains que les Québécois n'ont jamais cessé de se poser. Cette approche comparée de la vision nationaliste de deux intellectuels nous permettra de mieux saisir comment, dans l'entre-deux-guerres, s'est formulée la question de la construction de l'identité nationale en Roumanie et au Québec.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je tiens à remercier M. Pierre Lanthier, mon Directeur de maîtrise, pour m'avoir permis de réaliser ce mémoire de maîtrise. Il m'a fourni de précieux conseils, depuis le moment où nous évoquions ce projet jusqu'à sa phase finale.

Je tiens également à remercier les professeurs du Département des sciences humaines de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour lesquels j'ai eu la chance de travailler et qui m'ont énormément appris, tant sur le plan scientifique, que sur le plan humain. Je remercie aussi les personnes qui m'ont accueillie, conseillée et guidée dans la consultation des documents au Centre Lionel Groulx de Montréal.

Je souhaite enfin remercier ma famille et mon mari qui, malgré la distance, ont toujours été là pour moi et ont su m'appuyer dans ma démarche depuis le début de cette aventure jusqu'à la fin.

TABLE DE MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DE MATIÈRES	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 - Problématique, méthodologie et cadre conceptuel	11
1. Problématique	11
2. Méthodologie	17
2.1 Choix méthodologique.....	17
2.2 Sources	18
2.3 Traitement de données	31
3. Cadre conceptuel.....	33
3.1 Concepts et notions de base	34
3.2 La « Nation-contrat » et la Nation culturelle.	37
3.3 Interprétations modernes du nationalisme	39
CHAPITRE 2 - Le Canada français et la Roumanie et la place de Lionel Groulx et de Lucian Blaga dans le monde intellectuel de leur temps.....	49
1. Le Canada français et la Roumanie	49
1.1 La construction de la nation canadienne-française	52
1.2 La construction de la nation roumaine	57
2. Lucian Blaga et Lionel Groulx – les biographies	65
CHAPITRE 3 - La Nation selon Lionel Groulx et Lucian Blaga	76
1. Langue.....	78
1.1 Le roumain et l’union linguistique balkanique	78
1.2 Le français canadien et la question de la survivance	80
1.3 Conserver la langue, une priorité parmi les initiatives des nationalistes.	82
2. Sang.....	89
2.1 L’altérité. La construction de l’identité en face de l’Autre.....	90
2.2 Antisémitisme	97
2.3 Racisme.....	107
3. Culture	121
3.1. Le rôle de la culture dans la construction de l’identité nationale.....	121
3.2 Transmission de la culture	132
4. Histoire.....	144
4.1 L’Âge d’or	148
4.2 Les héros	152
4.3 Le mythe de l’Unité	156

5. Religion	158
CONCLUSION	170
BIBLIOGRAPHIE.....	176
ANNEXES	185
Annexe 1 – Rapport 1928, Berne	185
Annexe 2 – Lettre intégrale de Lucian Blaga à Corneliu Blaga	188
Annexe 3 – fragments de l’essai « Simboluri spatiale ».....	189
Annexe 4 – fragments de l’essai « Echivalenta culturilor »	191

INTRODUCTION

Le nationalisme est aujourd'hui un phénomène dont on ne peut ignorer l'impact, et son analyse intéresse de plus en plus les historiens et les politologues depuis les années 1990, en raison de la résurrection des conflits ethniques, en particulier dans l'Europe de l'Est. Ces dernières décennies nous ont démontré que l'ethnicité et le nationalisme sont fortement entremêlés, ce qui a déterminé de nombreux analystes à ressusciter la thèse du « mauvais » nationalisme, le nationalisme ethnique, perçu comme intolérant. La méfiance vis-à-vis du nationalisme n'est pas une attitude nouvelle et mérite explication.

Après la Deuxième Guerre mondiale, qui restaure le sens de « l'humanité » au-delà des frontières géographiques et politiques, le nationalisme semble soudain enchaîné à un passé qui doit être oublié. Beaucoup d'intellectuels, socialistes ou libéraux, associent le nationalisme à la guerre et opposent l'idée française de nation – définie par Ernest Renan comme « un plébiscite de tous les jours »¹ – à la conception allemande, pour laquelle la langue et la race sont les éléments déterminants, tout en essayant de préciser la limite entre le « bon » et le « mauvais » nationalisme.

Plusieurs historiens dénoncent de nos jours cette dichotomie entre le nationalisme de type ethnique et le nationalisme de type civique². Michel Seymour a raison ici de

¹ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882, Paris, Presses-Pocket, Agora, 1992, p. 54.

² « [...] most accounts of nationalism have been explicitly or implicitly based on the dichotomy between ethnic and civic nationalism. In our view, these accounts trace a truncated picture, and yield in important

dénoncer le caractère limitatif des conceptions ethnique et civique de la nation, ainsi que le faux dilemme dans lequel elles nous enferment. Sa thèse s'inscrit dans le courant récent de réhabilitation du nationalisme dont fait partie aussi le livre Michael Keating³. L'analyste canadien des sciences politiques souligne dans ce livre la fusion possible entre le libéralisme économique et le nationalisme ethnique, à condition que le but de ce dernier soit l'obtention d'une reconnaissance politique, l'exemple étant donné par les mouvements des minorités nationales qui ont coupé le lien traditionnel entre le nationalisme et le protectionnisme ou l'autarcie. Dans ce cas, nous faisons face aux mouvements d'ethno-nationalisme qui visent moins à atteindre la pureté ethnique ou d'accéder à la souveraineté immédiate qu'à l'enrichissement régional et à une autonomie accrue face au centre. Même si la dimension ethnique est toujours là, elle n'est pas dominante, et peut être liée à une dimension plus civique. Aussi, plus récemment, la thèse de Liah Greenfeld a le mérite, entre autres, justement de défendre et de mettre en évidence les liens étroits qui unissent la pensée libérale et le nationalisme qui, selon elle, est constitutif de la modernité⁴.

Nous devons nous rappeler que l'histoire du nationalisme, comme toute histoire des idéologies, ne peut pas être réduite à quelques interprétations. Au cours de son développement, le nationalisme a connu différentes écoles de pensée, différentes approches et explications. Les nationalismes et les idéologies, comme tout phénomène

ways a distorted understanding, of the complex phenomenon that nationalism has become », Michel Seymour dans Jocelyne Couture, Kai Nielsen, Michel Seymour (dir.), *Rethinking Nationalism*, University of Calgary Press, 1998, p. 1-2.

³ Michael Keating, *Les défis du nationalisme moderne*, Québec, Catalogne, Ecosse, Montréal, PUM, 1997.

⁴ Liah Greenfeld, *Nationalism. Five Roads to Modernity*, Harvard University Press, Cambridge Mass., 1992 et Greenfeld, Liah, «Is Modernity Possible Without Nationalism?», dans M. Seymour (dir.), *The Fate of the Nation-state*, Montreal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004.

humain, doivent être appréhendés dans leur contexte. Dans l'entre-deux-guerres en Europe, l'exacerbation des tensions ethniques ou religieuses est devenue une réalité mais restait cantonnée à l'antagonisme chrétiens-juifs. A plus long terme, le risque de conflit entre une majorité et une minorité d'origines différentes ne peut pas être totalement écarté. La situation récente dans les pays de l'ancienne Yougoslavie nous rappelle combien il est facile d'entretenir ou de provoquer des tensions religieuses ou ethniques.

La manière dont le nationalisme est employé par les différentes communautés par rapport aux changements démographiques et aux défis de la modernité peut changer l'image d'un État ou d'une région. L'histoire des Balkans est riche d'intérêt à cet égard. Les religions ont façonné cette région d'Europe qui était déjà une mosaïque du point de vue ethnique. Pendant plusieurs siècles, ces communautés ont cohabité plus ou moins bien sous diverses dominations (Empire Ottoman, Empire austro-hongrois, Empire russe). Le réveil des nationalismes et les difficultés économiques ont provoqué l'éclatement de ce fragile équilibre. Contrairement à d'autres États artificiellement créés, la Roumanie moderne d'après la Grande Guerre était un « État-Nation » caractérisé par un « vouloir vivre ensemble » et qui s'est construit grâce à l'assimilation de divers peuples.

Il importe de mettre en évidence le rôle du nationalisme dans la formation des nations modernes et de souligner en quoi nationalisme et tolérance ont cohabité chez divers peuples, puisque la question nationale, incorporant la question du multiculturalisme et de l'intégration des minorités est plus actuelle que jamais. L'histoire récente nous montre que le maintien de la cohésion nationale ne serait possible qu'au prix d'une politique

ambitieuse et courageuse vis-à-vis des minorités ethniques et religieuses. Ce mémoire de maîtrise se propose ainsi de montrer, entre autres, comment le nationalisme, au contraire d'être une représentation du mal, peut être porteur de régénération. Le sentiment de constituer une nation et la volonté de l'édifier peuvent être une source d'énergie extrêmement riche, un facteur de cohésion sociale, un creuset de valeurs communes qui mène au progrès et au dépassement.

Notre mémoire essaie de jeter une certaine lumière sur cette question en considérant le discours de deux intellectuels nationalistes qui ont influencé leur époque et au-delà grâce à des écrits consacrés à l'appartenance ethnique et au nationalisme. Héritier dans une certaine mesure du siècle des Lumières, l'intellectuel moderne trouve une de ses expressions les plus éclatantes à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, notamment lors de l'affaire Dreyfus⁵ et de l'engagement d'écrivains comme Émile Zola. L'intellectuel moderne⁶, a toujours eu, de par son autorité et par sa position autonome et souvent critique, un rôle appréciable dans la société. Souvent, on parle de nationalisme et de modernité comme s'il s'agissait de deux thèmes séparés. Mais nous devons rappeler que nous avons affaire ici à deux concepts abstraits qui ne peuvent être réduits à de simples catégories. Comme le nationalisme, la modernité n'est pas non plus un phénomène

⁵ Gérard Noiriel définit l'affaire Dreyfus comme « le moment fondateur » de la dialectique de l'intellectuel moderne, dans Gérard Noiriel, *Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France*, Paris, Fayard, coll. Histoire de la pensée, 2005, p. 45. Historien et sociologue, Gérard Noiriel, démontre comment l'affaire Dreyfus, par le débat d'ampleur nationale qu'elle suscitait, avait réveillé un idéal, un patrimoine transmis par les Lumières: « Dire la vérité au pouvoir au nom des opprimés », dans *Ibidem*, p. 50; de la sorte, les universitaires prouvaient qu'ils remplissaient « une fonction civique nécessaire dans une démocratie », *Ibidem*, p. 54.

⁶ Voir aussi François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels - histoire intellectuelle*, Paris, Éd. La Découverte, coll. Armillaire, 2003. Dosse analyse les différentes théories qui ont permis de rendre compte du type idéal de l'intellectuel.

unifié. Elle a fait elle aussi l'objet de différents courants de pensée et de différentes interprétations. Il n'existe pas une seule modernité mais une pluralité de modernités⁷.

Nous avons décidé de centrer notre étude sur le nationalisme et l'idée de la nation chez deux intellectuels nationalistes, l'un Canadien français, Lionel Groulx, et l'autre Roumain, Lucian Blaga, et de prendre pour cadre temporel la période de l'entre-deux-guerres. Il convient évidemment de justifier ces choix. Les intellectuels que nous étudions ont dû faire face aux défis de la modernité et se positionner par rapport au passé, tout en restant fidèles à leur vision propre du nationalisme et de la nation. Ils sont en même temps des représentants de mondes traditionnels en train de changer et qui éprouvent des difficultés à faire face aux impératifs de la modernité. Pour beaucoup d'intellectuels de l'entre-deux-guerres, cette dernière était perçue comme étrangère à la culture et aux valeurs reçues. En ouvrant la voie à la pluralité et à la diversité, la modernité a constitué aussi un défi colossal dans la manière de considérer le passé. Nous nous sommes alors interrogé sur la façon dont ces intellectuels nationalistes ont pu faire face aux défis de la modernité. Sans doute, l'intellectuel nationaliste moderne est, dans un sens, une espèce hybride. Il est apparu dans l'espace frontalier où se côtoient les idées modernes et la pensée traditionnelle. Nous avons choisi d'étudier des intellectuels représentant deux peuples qui, en plus d'être traditionalistes, ont été soumis à l'influence politique et économique de puissances voisines symbolisant, chacune à leur manière, la modernité. Ces intellectuels étaient à l'aise à la fois dans le monde traditionnel et dans le

⁷ Voir quelques ouvrages consacrés à la modernité : Pierre Lanthier, « La modernité entre la technologie et la spiritualité : ingénieurs et intellectuels au tournant du siècle », dans Jean-Paul Barrière et Marc de Ferrière le Vayer (dir.), *Aéronautique, marchés, entreprises. Mélanges en mémoire d'Emmanuel Chadeau*, Douai, Pagine Éditions, 2004, p. 525-533, Pierre Lanthier en collab. avec Manon Brunet (dir.), *L'inscription sociale de l'intellectuel*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000.

monde moderne; tous deux recherchaient dans la pensée religieuse des réponses critiques et des solutions pour le présent. Le choix de l'entre-deux-guerres comme cadre de cette étude a l'avantage de replacer le discours des intellectuels nationalistes dans le contexte des défis posés par l'intégration d'un monde traditionaliste et rural aux réalités d'une société en voie de modernisation. La maîtrise en études québécoises nous a offert un cadre excellent pour exploiter les sources du nationalisme canadien-français. Aussi, l'expérience dans les archives roumaines nous a donné un prétexte pour élargir nos connaissances sur l'un des intellectuels nationalistes roumains les moins étudiés de la première moitié du XX^e siècle.

Le mémoire est composé de quatre chapitres qui nous permettent de développer notre argumentation, que nous exposerons de la manière suivante: tout d'abord, la problématique, la méthodologie et une analyse théorique des concepts de nation et de nationalisme (Chapitre 1); ensuite, une perspective sur la Roumanie et sur le Canada français depuis leur commencement avec un bref portrait de deux intellectuels analysés (Chapitre 2); et finalement, le cœur du mémoire, une approche comparative qui consiste à réinterpréter les discours sur la nation de deux intellectuels, Lucian Blaga et Lionel Groulx (Chapitre 3) pour ensuite finir avec une conclusion.

La première partie du Chapitre 1 traite de la problématique de notre recherche. Principalement nous avons réfléchi sur la façon dont se renforce le sentiment d'identité nationale et dont s'affirme le nationalisme de deux petites nations entourées au début du XX^e siècle par des voisins tout-puissants aux appétences impérialistes (le Canada français, au sein de l'empire britannique et au nord des États-Unis et la Roumanie au

carrefour entre l'Orient et l'Occident, entre l'Allemagne et l'URSS). Pendant la première moitié du XX^e siècle, le monde entier a été la scène des bouleversements politiques, tout en étant l'arène de luttes entre divers courants quant à l'organisation et au fonctionnement de l'État et de la société. Parmi ces courants, l'un, extrêmement puissant, a été le nationalisme. Le monde subissait alors un changement général des habitudes et des mœurs et le nationalisme offrait aux intellectuels la possibilité de dresser des cadres référentiels. La deuxième partie du Chapitre 1 traite de la méthodologie. Nous avons choisi une méthode qualitative de traitement des données. L'analyse qualitative a quelques particularités⁸ : elle repose sur des données riches en information : des documents, des articles, des œuvres variées; la classification et le traitement des données se font selon différentes catégories (la masse des données étant énorme, avant l'analyse il faut la structurer et pendant l'analyse il faut la restructurer) qu'il faut finalement mettre en rapport. Cette méthode qualitative nous a permis, à travers les documents d'archives de l'époque, de reconstituer la vision nationaliste de deux intellectuels étudiés. Quant aux sources, nous avons utilisé bon nombre de journaux et de revues canadiens-français et roumains qui présentaient divers aspects socioculturels de la période d'entre-deux-guerres. Nous avons fait appel aux ouvrages de journalistes et d'hommes de lettres et aux mémoires d'écrivains et d'hommes politiques qui expriment des aspects particuliers mais suggestifs des courants idéologiques de l'époque. Nous avons aussi apprécié l'utilité d'ouvrages de certains contemporains historiens et économistes qui ont saisi l'évolution politique et économique des deux pays (les économistes Esdras Minville et François-Albert Angers et l'historien et journaliste Jean Bruchési pour le Canada français et l'économiste Mihail Manoilescu et les

⁸ I. Dey, *Creating categories. Qualitative data analysis*, Routledge, London, 1993, p. 31.

historiens N. Iorga et Constantin C. Giurescu pour la Roumanie). Outre ces ouvrages généraux, nous avons bien entendu consulté des travaux spécifiques au sujet de la recherche. Nous avons utilisé tous les romans et une trentaine d'articles de Lionel Groulx qui traitent de sujets qui touchaient la question nationale (l'enseignement en français, l'État français, l'économie, l'histoire, l'exode de Canadiens français, etc.). Pour Lucian Blaga, nous avons utilisé surtout ses pièces de théâtre, ses études philosophiques et une trentaine d'essais et articles. Dans la troisième partie du Chapitre 1, nous avons procédé à une analyse des concepts utilisés. Il nous a paru nécessaire de faire précéder notre travail d'une mise au point terminologique sur les notions utilisées tout au long de celui-ci. Dans cette partie préliminaire, nous avons défini ou du moins éclairci des termes qui, en se rapportant directement au nationalisme, reviennent régulièrement tout au long de notre mémoire (Ethnie, Peuple, Patrie, Nation-Nationalité-Nationalisme, État). En s'appuyant sur les travaux classiques portant sur la question nationale⁹, sur de pertinentes analyses¹⁰, ainsi que sur les réflexions d'auteurs québécois¹¹ nous explorons les multiples critères qui permettent de définir une nation. L'analyse reprend les débats sur la dichotomie nationalisme civique-nationalisme ethnique. Au-delà de la dichotomie entre les conceptions ethnique et civique de la nation, nous construisons notre mémoire

⁹ Johann G. Fichte, *Discours à la nation allemande*, introd. de Max Rouché ; trad. de l'allemand par S. Jankelevitch., Éditions Mouton, Paris, 1952; Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* reproduit dans *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, Paris, Agora, 1992; Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989; Anthony Smith, *The Ethnic Origins of Nations*, Basil Blackwell, Oxford and New York, 1986.

¹⁰ Christophe Jaffrelot, « Les modèles explicatifs de l'origine des nations et du nationalisme. Revue critique », in G. Delannoi et P.-A. Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme : nation, nationalité, ethnicité*, Kimé, Paris, 1991, p. 139-177.

¹¹ Serge Cantin, « La réception herméneutique de Lionel Groulx chez Fernand Dumont », *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, No 8 (automne 1997), p. 104-121; Lucia Ferretti, *Lionel Groulx, la voix d'une époque*, Montréal, L'Agence du Livre, 1983; Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy, Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1974, Guy Frégault, *La Société canadienne sous le régime français*, La Société Historique du Canada, Ottawa, 1954; Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens, Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Bibliothèque économique et sociale, Fidés, Montréal, 1960.

autour d'une troisième approche de la nation articulée autour du concept de transmission de la culture et qui débouche sur l'affirmation du rôle primordial des intellectuels dans la formulation de l'idée nationale, du rôle des élites culturels dans la construction du lien entre indépendance politique et intégration culturelle - lien indispensable dans tout projet national.

Dans notre deuxième chapitre nous esquissons un bref portrait des deux peuples au carrefour de deux mondes – d'un côté les Canadiens français, portant un héritage de civilisation française et européenne mais entourés des voisins anglophones et américains; de l'autre côté les Roumains, au croisement des mondes oriental et occidental, entourés eux aussi des voisins puissants ayant des visées impérialistes. Ce chapitre offre un historique de l'émergence du nationalisme canadien-français et du nationalisme roumain. Dans ce chapitre nous essayons de présenter la question du nationalisme des petites nations, en quoi ils se distinguent de ceux des grandes nations, tout en espérant que nous apprendrons quelque chose de nouveau à ceux qui sont moins familiers avec le cas roumain. Dans ce même chapitre nous en profitons pour faire une courte présentation des deux intellectuels retenus. Nous pensons que la comparaison Québec/Roumanie et Lionel Groulx/ Lucian Blaga est fructueuse pour une réflexion sur le petit nationalisme et, par-delà, sur le nationalisme en général.

Et finalement, le cœur de la recherche se trouve dans le troisième chapitre, avec l'analyse de la vision de la nation chez Lionel Groulx et Lucian Blaga, en procédant à une interprétation de leur discours nationaliste, selon de grands thèmes (langue, sang, culture, éducation, histoire, religion). La comparaison de leur pensée complète les

nombreux témoignages littéraires de l'époque et les divers courants et opinions soutenus dans les journaux, nous aidant à mieux comprendre ces années confuses, d'interrogations et de recherches de solutions sur le plan idéologique.

En conclusion, il a fallu mettre ensemble les éléments récoltés pour leur donner un sens. A partir des données dont nous disposons, nous avons tenté de dépeindre le tableau le plus complet possible des idées nationalistes de nos deux intellectuels, de résumer l'argumentation de notre travail en rappelant les idées principales et de donner une vue d'ensemble des idées avancées dans notre mémoire.

CHAPITRE 1

Problématique, méthodologie et cadre conceptuel

1. Problématique

Le nationalisme en Occident et en Europe orientale est un sujet de recherche qui est devenu fort populaire au cours des dernières années et qui, en conséquence, a engendré une littérature considérable. Dans le vaste champ de recherche de l'histoire des idées, l'étude des intellectuels occupe dans l'historiographie occidentale une place toute particulière. Dans l'historiographie roumaine toutefois, ce domaine d'étude est presque inconnu : si l'histoire des idées et l'histoire littéraire ont intéressé les chercheurs roumains, elles l'ont souvent fait par le biais de la biographie et très rarement par l'analyse des courants idéologiques ou encore par l'étude du discours idéologique. Le nationalisme roumain dans l'entre-deux-guerres a déjà retenu l'attention de plusieurs historiens mais qui se sont toutefois penchés surtout sur son côté spectaculaire et sur ses excès, en négligeant quelque peu l'étude des ses représentants intellectuels. Souligner l'apport des intellectuels comme Lucian Blaga dans la construction d'une idéologie nationale dans l'entre-deux-guerres, voilà ce qui peut contribuer à contrebalancer cet intérêt par trop unilatéral. Mon mémoire se place ainsi au carrefour de l'histoire des intellectuels, de l'étude des idéologies et des analyses des discours. Projet évidemment extrêmement ambitieux puisqu'il porte sur deux peuples – roumain et canadien-français, deux intellectuels d'une grande notoriété, Lucian Blaga et Lionel Groulx, dont les œuvres continuent à susciter d'amples polémiques, et sur une période tout aussi controversée : l'entre-deux-guerres. Ambition considérable mais tout à fait justifiée,

dans la mesure où, d'un côté, dans l'historiographie roumaine il manquait une étude approfondie sur la pensée de Lucian Blaga et que, de l'autre côté, la littérature canadienne sur les intellectuels nationalistes est habituellement centrée sur le Québec et souffre de l'absence d'une perspective plus large.

Le nationalisme est l'une des questions les plus actuelles dans le monde entier et il peut prendre diverses formes qui varient beaucoup selon les régions. Aussi longtemps que des groupes d'individus entretiennent des contacts entre eux, nous voyons se développer le sentiment d'appartenance à un group ethnique, à une nation. Surtout récemment, quelques phénomènes ont accentué le développement du nationalisme, comme par exemple ces dernières décennies, dans les anciens pays communistes de l'Europe de l'Est. Ainsi, nous assistons aujourd'hui à plusieurs formes de nationalisme à travers le monde.

L'émergence du nationalisme peut être déterminée par divers facteurs: le mouvement historique, la culture, la politique linguistique gouvernementale, l'activité économique, etc. Nous avons donc besoin de tenir compte du contexte socio-historique d'une région ou d'un pays quand nous étudions un cas de nationalisme.

Notre étude examinera le nationalisme au Canada français en comparaison avec celui de Roumanie en passant par l'analyse des visions nationalistes des intellectuels Lionel Groulx et Lucian Blaga dans l'entre-deux-guerres. Ce qui caractérise cette période est que l'entre-deux-guerres n'est pas seulement une époque de tensions politiques et idéologiques, mais aussi une qui engage l'intelligentsia dans son ensemble. La Grande

Guerre et la conscription ont intensifié la tension nationaliste un peu partout dans le monde, mais, dans les années 1930, la Roumanie, à la différence du Québec, voyait émerger un courant extrémiste tel que la Légion de l'archange Michel pendant que sa situation politique évoluait vers une impasse. Voici donc des conditions sociales et politiques tout à fait différentes pour les deux pays dans l'entre-deux-guerres. Dans quelle mesure ces conditions ont-elles laissé leur empreinte sur l'essor des intellectuels?

Les deux intellectuels qui nous intéressent ici, l'un prêtre et historien, l'autre philosophe et diplomate, ont été imprégnés par le discours nationaliste de leur époque et se sont faits les représentants de leurs peuples, en combattant pour l'affirmation de l'identité nationale. Au-delà de leurs idéaux, de l'originalité de leurs pensées, de la place singulière qu'ils ont dans la culture de leurs pays, ils sont des personnages toujours controversés, dont la vie, les décisions, les options publiques ont créé des nombreuses polémiques. Autant Lionel Groulx que Lucian Blaga ont été des émissaires de courants de pensée qui ont eu un fort impact sur la société de leur temps : Lionel Groulx comme directeur et collaborateur d'une publication de grande notoriété au Canada français, *L'Action française* devenue *L'Action Nationale* et Lucian Blaga comme collaborateur de la revue *Gandirea*, la principale revue roumaine dans l'entre-deux-guerres qui cherchait à revigorer l'esprit national roumain d'une manière originale, en revalorisant les particularités nationales et la spiritualité du peuple.

Lionel Groulx, l'intellectuel qui, par son œuvre a su définir l'esprit nationaliste canadien-français, était dans l'entre-deux-guerres le grand interprète du projet de la survivance du fait français sur le continent américain. Son idéologie, qui mettait l'accent

sur la force morale des individus, était active, combattante. La préoccupation majeure de Lionel Groulx était la création d'un Canada français fort au cœur de l'Amérique du Nord. Son but principal était de reconstituer la fierté des Canadiens français pour leur identité par la connaissance de leur histoire, des actes héroïques de leurs ancêtres de la Nouvelle-France. Afin d'inculquer de la fierté dans l'âme d'une nation qu'il considérait dégradée par la Conquête, il s'est engagé dans l'édification d'une mythologie nationale, célébrant l'époque de la Nouvelle-France comme le temps d'une société idéale, comme l'âge d'or de la civilisation canadienne-française, et en transformant le personnage de Dollard des Ormeaux en un héros légendaire. A l'Université de Montréal, il a développé un programme d'études d'histoire du Québec où il mettait l'accent, entre autres, sur l'héroïsme de la Nouvelle-France, la conquête britannique qui a posé le défi de la survie des « Canadiens », et la manière dont ce défi a été relevé par des luttes politiques continues pour obtenir des droits légitimes et démocratiques.

Avec la Ligue d'Action française, Lionel Groulx et ses collègues ont voulu défendre la langue française et animer la culture canadienne-française, tout en promouvant un espace public de réflexion afin de permettre aux élites de chercher les moyens de remédier au sous-développement de leurs compatriotes. Comme le soulignait Jean Bruchési, « ...grâce à son enseignement, grâce à ses livres, grâce à une action encore plus directe, l'histoire du Canada français a cessé d'être la Cendrillon qu'elle était avant le coup de baguette magique donné par lui »¹.

¹ Jean Bruchési, *L'œuvre de Chanoine Lionel Groulx, Témoignages. Bio-Bibliographie*, Les Publications de l'Académie canadienne-française, Montréal, 1964, p. 15.

De l'autre côté, en Roumanie, la génération de l'entre-deux-guerres s'est employée à découvrir dans la tradition nationale la « spécificité roumaine ». Des écrivains avaient la conscience d'avoir un rôle immense à jouer dans le nouveau cadre social et politique. Des articles engagés dans les débats de leur temps sont signés par des auteurs, essayistes et journalistes qui, avant la Grande guerre, avaient acquis un certain renom.

Plusieurs intellectuels, et Lucian Blaga parmi eux, misaient sur l'affirmation d'une « spécificité nationale » et, dans le prolongement des courants traditionalistes, sur l'idée que l'histoire et le folklore sont des domaines importants pour affirmer l'individualité d'un peuple. À ces idées, Lucian Blaga a ajouté le facteur spirituel qui serait, selon lui, l'élément essentiel de la structure de l'âme paysanne.

Lucian Blaga ne peut pas être compris en-dehors de cette époque. Sans être le chef d'une « école », comme Nae Ionescu, ou d'un « groupement », comme Nichifor Crainic, Blaga a été en même temps que ces deux derniers l'un des dirigeants d'opinion à l'époque (sinon sous l'aspect politique, au moins sous l'aspect culturel et artistique). N'étant ni théologien proprement dit, ni apologiste de l'orthodoxie, il a été fortement marqué autant dans sa philosophie que dans sa littérature, par la problématique et la sensibilité chrétiennes, et notamment par leur variante orientale. Notre étude sur la vision nationaliste de Lucian Blaga est fondée sur le dépouillement systématique de la revue *Gandirea* et sur l'étude complète de ses essais et pièces de théâtre. La revue *Gandirea* s'impose parmi d'autres journaux nationalistes puisqu'elle paraît après la Grande Union, en 1921 à Cluj, à l'initiative de Lucian Blaga et d'autres écrivains importants, et avec le temps elle se montre en prise directe sur la vie politique roumaine. La revue *Gandirea*

est une entreprise de grande envergure, dont le style fait bonne figure à l'époque et dont les idéaux ne sont pas l'apanage de groupuscules. A partir de 1926, Nichifor Crainic prend la direction de la revue, celle-ci devenant l'une des plus importantes revues culturelles roumaines de l'entre-deux-guerres. La revue comptait sur une pléiade de collaborateurs qui, par leurs préoccupations professionnelles et leurs relations dans les sphères politiques, n'étaient pas enfermés entre les murs d'une salle de rédaction.

Dans notre mémoire, nous voyons que les deux intellectuels, Lionel Groulx et Lucian Blaga tentaient de dire ce que leurs pays ont été, étaient, ou devraient être, non seulement du point de vue social ou politique mais aussi culturel. On saisit alors la multiplicité de fonctions qu'exerçaient les élites culturelles. On remarque également que l'une des tâches que poursuivent infatigablement ces intellectuels était de transformer leurs peuples en une nation moderne. Cette tâche était pour une bonne partie culturelle, car elle consistait à créer un peuple et à modeler une nation. Malgré le fait que certains historiens leur ont reproché le conservatisme ou l'ancrage dans des valeurs profondément traditionnelles, les deux intellectuels se dévoilent, chacun à leur façon comme des annonciateurs de la modernité. Ces deux intellectuels ont assumé le rôle de pédagogues pour leurs peuples en militant constamment pour former leurs concitoyens et ils ont également compris que, pour constituer la nation, il fallait créer, enfin, un imaginaire commun².

² Un excellent ouvrage sur la formation de la société québécoise et sur la nécessité d'un imaginaire commun servant à renforcer l'identité nationale est le livre de Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal : Boréal, 1993.

2. Méthodologie

2.1 Choix méthodologique

Nous avons employé une *méthode qualitative* qui nous aide à chercher à travers des documents d'archives des éléments d'analyse nous permettant de reconstituer un discours dans son contexte social. Nous avons opté pour une *analyse de contenu* et une *analyse du discours*, consistant en un examen systématique et méthodique des documents et du contexte de fabrication des documents qui ont été à notre portée. L'une des particularités de la méthode qualitative est qu'elle repose sur des données « riches » : des documents d'archives, des articles, des ouvrages généraux ou spécialisés. Étant donné la nature de notre recherche, cela ne fut pas toujours évident. L'étude d'une idéologie sur une période déterminée exige de recourir à des sources éparpillées et disparates.

Notre approche d'analyse de contenu s'est appuyée sur les étapes suivantes :

- *la sélection* des documents, effectuée en accord avec la question de recherche annoncée dans notre premier chapitre de la problématique de recherche. Les textes utilisés proviennent de nombreuses sources, que nous avons rassemblées sous cinq catégories: *ouvrages d'historiographie, monographies et ouvrages spécialisés, œuvres biographiques, œuvres littéraires (romans), articles/ conférences/ essais et autres publications*, dont nous allons discuter dans la section *Sources*.

- *la lecture* des documents;
- *la classification* des documents, en créant des catégories et en attribuant des codes aux documents qui ont permis de les différencier entre eux;
- et finalement *l'interprétation* ayant lieu tant durant les étapes de lecture et de classification qu'à la fin du processus.

2.2 Sources

- *Œuvres biographiques*

La première étape de notre travail a évidemment consisté en une lecture des œuvres autobiographiques de nos deux intellectuels. Écrits dans un style généralement détendu bien que polémique à l'occasion, les *Mémoires* de Lionel Groulx³, dont la rédaction s'est étalée sur treize ans, entre 1954 et 1967, se présentent comme le bilan de la contribution de ce penseur à son époque, à travers souvenirs, portraits, analyses et citations, dépassant de beaucoup la simple autobiographie et brossant un tableau de l'évolution politique et idéologique du Canada entre 1880 et 1967.

La seule œuvre autobiographique de Lucian Blaga, *Hronicul si cantecul varstelor*⁴, recrée son enfance, adolescence et jeunesse jusqu'à l'étape de l'achèvement de ses études supérieures à l'Université de Vienne. Le poète reconstitue les principaux événements de son enfance et du milieu paysan qui l'entourait pendant son plus jeune âge.

³ Groulx, Lionel, *Mes Mémoires*, Éd. Fides, Montréal, 1970, 4 volumes.

⁴ Blaga, Lucian, *Hronicul si cantecul varstelor* [La chronique et la chanson des âges], Biblioteca pentru toti copii, Ion Creanga, Bucuresti, 1984.

- *Œuvres littéraires*

Après avoir lu les biographies de ces deux intellectuels, il est apparu important d'examiner les ouvrages que les deux écrivains ont produits au cours de leur vie. Nous avons trouvé des éléments intéressants dans les articles, études et romans que les deux auteurs ont publiés.

Les romans de Lionel Groulx (souvent écrits sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres) nous relèvent un écrivain talentueux, créatif et engagé. Parmi eux, trois romans en particulier ont retenu l'attention: *Les rapaillages*, *Au cap Blomidon* et *L'appel de la race*. La première œuvre littéraire de Lionel Groulx est un recueil de contes autobiographiques, *Les rapaillages*⁵, publié pour la première fois en 1916. Ces contes idéalisent le passé et décrivent les traditions et les vertus des ancêtres, tout en exaltant la pureté de la vie rurale, en se méfiant de l'influence étrangère et des centres urbains, porteurs de vices. En écrivant *Au cap Blomidon*⁶, Lionel Groulx livre au grand public un véritable roman du terroir, avec comme leitmotiv l'idée de récupérer l'identité nationale. En 1922, sous le pseudonyme Alonié de Lestres, Lionel Groulx publie *L'appel de la race*⁷, roman situé dans le contexte du Règlement XVII⁸. Ce récit controversé cherchait à défendre la spécificité du peuple canadien-français, en affirmant que la langue et la foi sont les gardiennes de la survivance et que le mariage « mixte » est néfaste pour la nation.

⁵ Lionel Groulx, *Les rapaillages*, préf. de Jean Éthier-Blais, Éd. Leméac, Montréal, 1978.

⁶ Lionel Groulx, *Au cap Blomidon*, Éd. Granger, Montréal, 1957.

⁷ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Éd. Fides, Montréal, 1956.

⁸ En 1912, le gouvernement ontarien adoptait le Règlement XVII, une mesure visant à restreindre l'usage du français et à faire de l'anglais la principale langue d'enseignement dans les écoles élémentaires fréquentées par les élèves franco-ontariens.

En ce qui concerne l'œuvre littéraire de Lucian Blaga, nous nous sommes rendu vite compte qu'elle pourrait nous poser des problèmes. L'œuvre philosophique de Lucian Blaga, avec sa poésie et sa dramaturgie, était d'une densité impressionnante, mais pas aussi révélatrice que nous l'aurions désiré sur la vision nationaliste de son auteur. Publiés seulement en langue roumaine, de 1919 jusque dans les années 1980, les poèmes, les pièces de théâtre, les essais et les études philosophiques comptaient presque cent volumes. Or, ces volumes n'ont pas été intégralement republiés pendant la période communiste; et c'est ce qui explique qu'aujourd'hui des nombreux volumes manquent dans les bibliothèques publiques roumaines. Toutefois, nous avons eu la possibilité de consulter une partie des écrits qui nous intéressaient en particulier grâce aux Bibliothèques des Université McGill et de Toronto qui nous ont fait parvenir les volumes des *Œuvres* contenant 10 pièces de théâtre et un volume des essais. Pour connaître la vision nationaliste du poète aussi bien que ses conceptions philosophiques, la consultation de ses pièces de théâtre était indispensable. Ses pièces de théâtre et ses essais écrits la plupart dans l'entre-deux-guerres, nous révèlent un esprit profondément humaniste, qui croyait fortement dans le destin « tragique et grandiose » de l'homme « comme être créateur ». Comme nous avons utilisé de nombreux citations et même des annexes contenant d'extraits de textes de Lucian Blaga, nous tenons signaler ici que toutes les citations de textes roumains ont été traduites par nous meme.

- *Articles/ conférences/ essais et autres publications*

Pour procéder à une analyse des idées nationalistes de ces deux intellectuels, nous avons utilisé une trentaine d'articles de Lionel Groulx qui traitent de sujets qui touchaient la

question nationale (l'enseignement du français, l'État français, l'économie, l'histoire, l'exode de Canadiens français etc.). Bien entendu, nous avons effectué un tri dans tous nos articles afin de ne prendre que ceux qui étaient les plus pertinents pour ensuite les classer selon différents thèmes d'intérêt. Nous avons aussi découvert des articles et conférences de Lionel Groulx dans le fonds d'archives du Centre Lionel Groulx de Montréal que nous avons dépouillé pendant l'automne 2004 et dans lequel nous avons trouvé plusieurs articles choisis en fonction de notre centre d'intérêt et de la période qu'ils couvrent: des discours et allocutions⁹, des discours patriotiques¹⁰, des conférences religieuses¹¹, des conférences patriotiques¹² et des conférences historiques¹³. En outre, nous avons pu consulter des périodiques utiles pour notre mémoire. Certains, comme *L'Action Nationale*¹⁴, *L'Actualité économique*¹⁵, et *La Revue Trimestrielle Canadienne*¹⁶,

⁹ « Les Périls actuels », 17 mai 1928, P1/D40.69; « Nos devoirs envers la Race », 22 juin 1924, P1/C1.46; « Refrancisation », 20 avril 1933, P1/D45.33; « Survivance », 20 décembre 1926.

¹⁰ « Orientations », 1935, P1/C1, 127 à 130 (4 exemplaires); « L'indépendance du Canada », 1949, P1/C1, 88; « Directives », 1937, P1/C1, 42 à 45.

¹¹ « Importance des notions fondamentales en vie spirituelle », 2 juin 1929, Ma, 848, 751.

¹² « Le Cadre national », 10 mars 1934, Ma, 187; « Le Cadre paroissial », 3 mars 1934, Ma, 188; « Dans cinquante ans y aura-t-il des Canadiens français? », 27 mai 1934, Ma, 190; *L'Économique et le national*, 12 février 1936, P1/C1, 53, etc. (environ une trentaine des titres).

¹³ « Quelques causes de nos insuffisances », 26 avril 1930, P1/C1, 142.

¹⁴ Avec des articles extrêmement intéressants signés par Lionel Groulx, François-Albert Angers, Benoît Brouillette, Jacques Dumont et Albert Rioux portant sur le peuple canadien-français et les moyens par lesquels celui-ci pouvait renforcer sa position au cadre de la confédération canadienne : une économie forte, la connaissance de son milieu, l'attachement à la terre, etc.

¹⁵ Avec la grande enquête portant sur le milieu canadien-français : des articles signés par François-Albert Angers sur l'agriculture (« Le blé et notre politique agricole fédérale », 15^{ème} année, vol. I, 3^{ème} – 4^{ème} numéros, juin-juillet 1939, p. 215-250; « Notre Milieu : l'agriculture XII. Quelques facteurs économiques et sociaux qui conditionnent la prospérité de l'agriculture », 18^{ème} année, vol. II, 3^{ème} numéro, janvier 1943, p. 260-315; « Notre Milieu XI. Vue d'ensemble », 17^{ème} année, vol. II, 1^{er} numéro, novembre 1941, p. 47-74; « Notre Milieu : l'agriculture XII. Quelques facteurs économiques et sociaux qui conditionnent la prospérité de l'agriculture », 18^{ème} année, vol. II, 3^{ème} numéro, janvier 1943, p. 260-315, etc.); par Benoît Brouillette sur les diverses ressources des régions du Québec (« Les régions géographiques de la province de Québec », 16^{ème} année, vol. II, 5^{ème} numéro, mars 1941, p. 451-461; « Notre Milieu III. La région des Appalaches », 17^{ème} année, vol. I, 1^{er} numéro, avril 1941, p. 1-28; « La géographie de la Province de Québec », 12^{ème} année, vol. I, 1^{er} numéro, avril 1936, p. 25-51; « Le Canada, producteur d'or », 8^{ème} année, 7^{ème} numéro, octobre 1932, p. 268-274; « Notre Milieu : Montréal économique IV. Le port et les transports », 18^{ème} année, vol. II, 3^{ème} numéro, janvier 1943, p. 193-260, etc.); Esdras Minville sur des problèmes plus généraux de l'économie canadienne-française (« Quelques aspects du problème social dans la province de Québec », 14^{ème} année, vol. I, 7^{ème} numéro,

nous ont introduit aux sujets brûlants de l'époque, que nous avons trouvés à la bibliothèque de l'Université de Montréal pendant l'été 2004. C'est aussi au Centre interuniversitaire d'études québécoises de l'UQTR que nous en avons retrouvé un grand nombre. Enfin, dans le cadre de nos recherches, nous avons participé à un colloque tenu à Montréal en 2003, où nous avons entendu des communications ayant comme sujet la personnalité complexe de Lionel Groulx. Et en 2006, nous avons donné au congrès de l'ACFAS une présentation libre sur *l'idée de Nation chez Lionel Groulx et Lucian Blaga* et nous avons eu le privilège d'entendre d'autres présentations portant sur le nationalisme canadien-français. Ces rencontres furent fructueuses et nous ont permis de rencontrer des passionnés du sujet.

En ce qui concerne Lucian Blaga, nous savons que, dans l'entre-deux-guerres, il publiait souvent des articles philosophiques dans le périodique *Gandirea* ; mais il s'est rarement impliqué dans le débat politique du temps. Tribune du traditionalisme, la revue *Gandirea* est parue à Cluj, en 1921 à l'initiative d'un groupe de jeunes écrivains, dont faisaient partie Cezar Petrescu, Adrian Maniu et Lucian Blaga. Tout au long de la période de l'entre-deux-guerres, Blaga a été l'un de ses plus illustres collaborateurs. Nous avons consulté ses articles parus dans cette revue qui sont, pour la plupart d'entre eux, des articles philosophiques ou esthétiques, repris plus tard dans divers volumes (voir les *Trilogies*)¹⁷. Nous avons également consulté *Revista Fundatiilor Regale* (La

octobre 1938, p. 401-424; « Agir pour vivre! », 3ème année, 8ème numéro, novembre 1927, p. 146-161; etc.) et autres.

¹⁶ Avec des articles qui nous ont aidés à approfondir notre connaissance du milieu intellectuel du Québec de l'entre-deux-guerres et des sujets d'intérêt à l'époque.

¹⁷ Aussi Lucian Blaga, « Fragment despre Agia Sofia » (Fragment sur l'Agie Sophie), *Gandirea*, XIII, no 6, octobre 1934, p. 215-219 et « Temele sacrale si spiritual etnic » (Les thèmes sacraux et l'esprit ethnique) *Gandirea*, an. XIV, no 1, janvier 1935, p. 1-5.

Revue des Fondations Royales), créée par Les Fondations Culturelles Royales de la Roumanie, qui ont eu le mérite de rendre possibles la naissance et l'affirmation des valeurs culturelles roumaines¹⁸. Dans cette revue, nous avons trouvé un seul article « politisant » de Lucian Blaga, concernant la restauration monarchique, dans un numéro dédié au roi Carol II^{e19}.

Pour une meilleure idée des discours fréquents à l'époque, nous avons utilisé des articles d'autres collaborateurs de la revue *Gandirea* qui offrent une certaine vision politique du temps, en particulier ceux qui sont signés par Nichifor Crainic²⁰. Parmi les collaborateurs de cette revue, on remarque aussi des nombreux intellectuels : Tudor Arghezi, poète, George Calinescu, critique littéraire, Tudor Vianu, philosophe, George Bacovia, poète, Zaharia Stancu, écrivain, Ion Agarbiceanu, poète, Mihail Sadoveanu, écrivain. Transférée à Bucarest, en 1922, dirigée par Nichifor Crainic entre 1926-1944, la revue évolue du traditionalisme vers l'« orthodoxisme ». Les idées majeures affirmées par Nichifor Crainic se superposent au besoin de défendre la culture roumaine, de garder son caractère indépendant et de la protéger de l'eupéanisation, l'occidentalisation ou de l'urbanisation. Le nouveau courant soutenait que l'esprit religieux constituait « la substance de la conscience nationale du peuple roumain », la revue étant probablement

¹⁸ On se souvient comment, dans les années 1930, *Non* d'Eugène Ionesco reçut le prix des Fondations royales, ex æquo avec le livre d'Emil Cioran, *Pe culmile disperarii* (Sur les cimes du désespoir).

¹⁹ Lucian Blaga, « Renastere sau creatie? » (Renaissance ou création?), *Revista Fundatiilor Regale*, an. XVII, 1^{er} juin 1940, no 6 (thème : La Restauration, 1930-1940), p. 511-514.

²⁰ Crainic, Nichifor, « Stat si cultura. Apel catre elita creatoare a Romaniei » (État et culture : appel pour l'élite créatrice roumaine), *Gandirea*, XI, no 9, septembre 1932, p. 325-330; « Puncte cardinale in haos » (Points cardinaux en chaos), *Ibidem*, XI, no 12, décembre 1932, p. 469-476; « Tineretul si crestinismul » (La jeunesse et le christianisme), *Ibidem*, XIII, no 3, mars 1934, p. 65-73 et « Spiritul autohton » (L'esprit autochtone), *Ibidem*, XVII, no 4, avril 1938, pp. 161-169. Voir aussi les articles de C. Radulescu Motru, « Neam, popor si natiune » (« Neam », peuple et nation), *Gandirea*, II, no 4, 1 juin 1922, Cluj, p. 65-68 et Nita Mihai, « Poporul roman si fenomenul religios » (Le peuple roumain et le phénomène religieux), *Ibidem*, XIX, no 1, janvier 1940, p. 53-55.

la plus importante de l'époque pour définir le courant traditionaliste, le nationalisme « orthodoxiste » et son évolution.

Sans aucun doute, Lucian Blaga fut l'un des plus remarquables intellectuels roumains de son temps et cela justifie pleinement l'attention qu'il a reçue de ses contemporains. La revue *Gandirea*, dont il a été collaborateur pendant plusieurs années, lui a dédié une édition entière²¹, dans laquelle on retrouve des articles signés par Dragos Protopopescu, sur la dramaturgie de Lucian Blaga²², Emil Cioran²³, Vasile Bancila²⁴ et Nichifor Crainic²⁵. Nous avons également utilisé des articles dédiés à Lucian Blaga dans d'autres numéros de la revue²⁶ aussi que les articles parus dans d'autres revues : *Familia, revista lunara de cultura* (La famille, revue mensuelle de culture)²⁷ et *Revista Fundatiilor Regale*²⁸. Dans certains cas, les publications représentent même les seules sources dont nous disposons sur des aspects particuliers du discours nationaliste. Les intellectuels nationalistes utilisaient énormément ce mode de communication. C'était un moyen de propagande privilégié. La presse avait aussi un rôle de liaison entre les associations et

²¹ *Gandirea*, XIII, no 8, décembre 1934, numéro dédié à Lucian Blaga.

²² Dragos Protopopescu, « Lucian Blaga si mitul dramatic » (Lucian Blaga et le mythe dramatique), *Gandirea*, XIII, no 8, décembre 1934, p. 330-333.

²³ Emil Cioran, « Stilul interior al lui Lucian Blaga » (Le style intérieur/ intime de Lucian Blaga), *Ibidem*, p. 334-336.

²⁴ Vasile Bancila, « Lucian Blaga eseist » (Lucian Blaga essayiste), *Ibidem*, p. 339-347.

²⁵ Nichifor Crainic, « Cateva notite despre Lucian Blaga » (Quelques notes sur Lucian Blaga), *Ibidem*, p. 348-350.

²⁶ Papadima, Ovidiu, « Cronica literara » (Chronique littéraire), dans *Gandirea*, an. XIII, no 5, mai 1934, p. 202-206.

²⁷ Octav Sultiu, « Note. Idei, fapte, oameni. Lucian Blaga » (Notes. Des idées, des faits, des hommes. Lucian Blaga), *Familia*, série III, II^e année, no 3, juin 1935, p. 102 et « Scriitori si carti. Lucian Blaga : Orizont si stil » (Des écrivains et des livres. Lucian Blaga : Horizon et style), *Familia*, série III, III^e année, no 1, janvier 1936, pp. 71-74; Horia Teculescu, « Note. Idei, fapte, oameni. Lucian Blaga », *Familia*, série III, II^e année, no 4, juillet-août 1935, p. 102-104.

²⁸ Sextil Puscariu, « Poezia si drama lui Lucian Blaga » (La poésie et la dramaturgie de Lucian Blaga), *Revista Fundatiilor Regale*, II, 1^{er} août 1935, no 8, p. 338-352; Al. Dima, « Sistemul estetic al D-lui Lucian Blaga » (Le système esthétique de Lucian Blaga), *Revista Fundatiilor Regale*, VII, 1^{er} juillet 1940, no 7, pp. 199-206 et Constantinescu, Pompiliu, « Aforismele lui Lucian Blaga » (Les aphorismes de Lucian Blaga), *Revista Fundatiilor Regale*, XII, no 1, septembre 1945, p. 126-130.

les individus appartenant au mouvement nationaliste. De plus, de nombreux débats ont eu lieu dans les pages des journaux nationalistes, ce qui nous permet de nous rendre compte des préoccupations de ces milieux. Enfin, le dépouillement des revues et le relevé systématique des noms des auteurs des articles, quand ceux-ci signaient ou utilisaient un pseudonyme identifiable, permet de repérer les personnes qui participent au mouvement, qui l'animent et qui sont les charnières entre les groupes et entre les idéologies.

- *Monographies et ouvrages de spécialité*

Après avoir lu ce qui forme nos sources premières, nous avons entrepris une recherche historiographique sur le sujet. D'abord, nous avons consulté des ouvrages abordant plus précisément le sujet, et notamment des œuvres biographiques qui traitent des intellectuels étudiés dans notre mémoire. Parmi les études sur Lionel Groulx, nous avons particulièrement apprécié la structure logique de l'ouvrage de Jean-Pierre Gaboury²⁹, qui nous a donné de bonnes pistes quant à l'organisation méthodologique de notre travail. Spécialisé dans l'étude du nationalisme, Gaboury offre dans son livre des outils à la fois conceptuels, factuels et méthodologiques. Dans les premiers chapitres, l'auteur définit les concepts de nation, nationalisme, patriotisme, etc. pour ensuite nous renseigner sur la pensée nationaliste de Lionel Groulx.

²⁹ Gaboury, Jean-Pierre, *Le nationalisme de Lionel Groulx. Aspects idéologiques*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1970.

Au cours des années 1930, l'abbé Lionel Groulx, engagé profondément dans les débats de son temps et sans doute la voix la plus forte du nationalisme québécois, a suscité autant d'oppositions que de ralliements autour de sa conception du monde et autour de la place et du rôle qu'il a assignés au Canada français. Lionel Groulx a très souvent employé le mot « race » dans son œuvre³⁰ et, en conséquence, on l'a souvent dénoncé comme raciste. Esther Delisle³¹ accusait Lionel Groulx, *Le Devoir* et *L'Action nationale* de racisme et de fascisme. Ses propos ont été repris par un autre détracteur du nationalisme québécois, l'écrivain Mordecai Richler, dans son essai très controversé, *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem pour un pays divisé*³², qui avait utilisé les accusations de Delisle pour soutenir sa méfiance envers le nationalisme québécois et ses revendications culturelles et politiques.

Parmi les défenseurs de Groulx, au sein desquels on retrouve André Laurendeau³³ et Fernand Dumont³⁴, plusieurs soulignèrent que le terme « race » était dans le vocabulaire du temps et que l'abbé n'employait ce terme que dans un sens anthropologique. En fait, selon l'acception que Lionel Groulx lui donnait, la « race » comprend deux éléments :

³⁰ Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Granger, 1938 ; *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956 ; « Nos devoirs envers la race », Montréal, 22 juin 1924, dans « Dix ans d'action française », Montréal, *L'Action française*, 1926, pp. 217-233, etc.

³¹ Delisle, Esther, *Le Traître et le Juif: Lionel Groulx, Le Devoir et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Éditions Étincelles, Montréal, 1992 ; voir aussi *Idem.*, *Mythes, mémoire et mensonges : l'intelligentsia du Québec devant la tentation fasciste : 1939-1960*, trad. par Madeleine Hébert, Éd. R. Davies, Montréal, 1998 et *Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec*, Éditions Varia, Montréal, 2002.

³² Richler, Mordecai, *Oh Canada! Oh Québec!: Requiem for a Divided Country*, Penguin Books, Toronto, 1992.

³³ A. Laurendeau, *L'Abbé Lionel Groulx, Montréal*, L'Action canadienne-française, 1939, p. 48.

³⁴ Fernand Dumont, «Mémoire de Lionel Groulx», dans *Le Sort de la culture*, Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1987, p. 261-283.

un trait physique et un trait moral³⁵. Michel Brunet, un des défenseurs de l'historien, prétend qu'il employa le terme « race » dans le sens de nation, d'ethnie, de groupe culturel, parce qu'au début de sa carrière ces termes n'étaient pas bien définis³⁶. Lionel Groulx croyait au déterminisme de la « race »³⁷, ce qui lui permettait de défendre les particularités canadiennes-françaises en Amérique du Nord. De nos jours, comme nous l'avons déjà mentionné, les livres de Delisle ont attaqué très négativement l'influence de Lionel Groulx sur les milieux intellectuels des années 1930. Le sociologue Gary Caldwell, qui s'est déjà intéressé aux nombreux aspects qui touchent les minorités, que ce soit l'antisémitisme³⁸, la discrimination ou la domination³⁹ a réfuté⁴⁰ les conclusions d'Esther Delisle, en dénonçant premièrement la déficience de la méthodologie, la faiblesse de son analyse de contenu et les erreurs concernant les citations utilisées sans discernement critique⁴¹. Le chanoine a même condamné l'antisémitisme, qu'il disait contraire à la charité chrétienne. Il a cité en exemple la fondation d'Israël et mis en garde les siens contre la tentation de faire porter aux Juifs la responsabilité des faiblesses des Canadiens français. C'est une des conclusions qu'on peut tirer après avoir assisté à l'exposé de Norman Cornett, professeur d'études religieuses à l'Université McGill, qui a

³⁵ Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, p. 71; aussi « La race c'est un équilibre durable, éprouvé, de qualités morales et d'habitudes physiques, qu'un apport hétérogène et massif risquerait de rompre » dans Lionel Groulx, *L'Appel de la race*, p. 161.

³⁶ Michel Brunet, « Lionel Groulx, historien national », *The Canadian Historical Review*, XLVIII (septembre 1967), p. 302.

³⁷ Lionel Groulx, *Lendemain de conquête*, Montréal, L'Action française, 1920 et *L'Appel de la race*, Montréal, Fides, 1956.

³⁸ Gary Caldwell, « L'antisémitisme au Québec », dans Pierre Anctil et Gary Caldwell (éd.), *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 293-325.

³⁹ Gary Caldwell et Éric Waddell (dir.) *The English of Quebec : From Majority to Minority Status*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, dans la collection « Identité et changements culturels », no 2, 1982.

⁴⁰ Gary Caldwell, « La controverse Delisle-Richler. Le discours sur l'antisémitisme au Québec et l'orthodoxie néo-libérale au Canada », *L'Agora*, juin 1994, vol 1, no 9, pp. 17-26.

⁴¹ La thèse de Delisle a été aussi recensée par Pierre Trépanier dans *Études d'histoire religieuse*, Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 1994, p. 158-160.

présenté au Colloque organisé en novembre 2003 par la Fondation et le Centre de recherche Lionel-Groulx, une des pistes les plus originales du débat autour du discours nationaliste de Groulx⁴².

Bien que les études littéraires consacrées à l'analyse de l'œuvre de Lucian Blaga et les échos de sa personnalité dans la littérature roumaine soient multiples, les études portant sur l'histoire des intellectuels ou des idées nationalistes, ayant le discours de Lucian Blaga comme centre d'analyse, sont tout à fait absentes. Parmi les monographies sur Lucian Blaga, nous n'en mentionnerons que quelques-unes qui ont retenu particulièrement notre attention. Un des amis de l'écrivain, Bazil Gruia⁴³, a conçu un ouvrage en partant de la « conviction que la réalisation d'une monographie sur Blaga est inconcevable sans la mention préalable de plusieurs dates jalons relativement à l'homme tout autant qu'au créateur ». Il a fait appel à des nombreux amis ou des connaissances du grand écrivain pour leur solliciter « des souvenirs, des documents, des témoignages sur Blaga »⁴⁴. C'est une œuvre documentaire très utile pour notre étude en raison des informations biographiques inédites ou partiellement inédites qu'il contient. Le volume contribue également à la connaissance de la création de Lucian Blaga et à l'appréciation que l'auteur lui-même porte sur son œuvre.

⁴² Les communications présentées au Colloque tenu à Montréal en 2003, se retrouvent regroupées dans un volume publié sous la direction de Robert Boily, *Un héritage controversé. Nouvelles lectures de Lionel Groulx*, Éd. VLB, Montréal, 2005.

⁴³ Bazil Gruia, *Blaga inedit. Amintiri si documente* (Blaga inédit. Évocations et documents), Éd. Dacia, Cluj-Napoca, 1974.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 6.

De la série des ouvrages de mémorialistes fait partie aussi le livre de Ionel Oprisan⁴⁵. L'auteur précise avec regret qu'il n'a pas connu personnellement Lucian Blaga, mais qu'il a eu, par contre, la chance de connaître plusieurs personnalités qui avaient fait partie du cercle d'amis de celui-ci. Dédié à la mémoire de Blaga, le volume de Ionel Oprisan contient de nombreuses conversations qu'il a eues sur Blaga avec les intimes du poète. On y trouve des noms connus dans le monde intellectuel roumain : Serban Cioculescu⁴⁶, Stefan Augustin Doinas⁴⁷, Ovidiu Dramba⁴⁸, Edgar Papu⁴⁹, Vasile Bancila⁵⁰, ou des membres de sa famille: Dorli Blaga⁵¹ et Corneliu Blaga⁵², etc. Comme la plupart de ces personnalités ont fait partie de son cercle des connaissances depuis la période d'entre-deux-guerres, l'œuvre est plus importante encore du fait qu'elle nous offre des informations liées non pas juste à Blaga mais aussi à l'époque qui nous intéresse.

Autre ouvrage essentiel pour une meilleure compréhension de l'œuvre du philosophe Blaga, celui d'Alexandru Teodorescu étudie la relation qu'entretenait Lucian Blaga avec la culture traditionnelle roumaine⁵³, en examinant les nombreuses tentatives du philosophe de créer une théorie sur la culture traditionnelle roumaine, de découvrir ses

⁴⁵ Ionel Oprisan, *Lucian Blaga printre contemporani. Dialoguri adnotate*, Minerva, Bucuresti, 1987.

⁴⁶ Serban Cioculescu (1902-1988), l'un des plus importants historiens et critiques littéraires roumains de l'entre-deux-guerres; le premier à avoir eu l'occasion de lire en 1918 les poésies en manuscrit de Blaga, *Poemele luminii* (Les poèmes de la lumière).

⁴⁷ Stefan Augustin Doinas (1922-2002), poète d'inspiration symbolique et surréaliste, essayiste et traducteur des langues française et allemande; après 1989, académicien et président d'honneur de l'Union des Écrivains, nommé chevalier des Arts et des Lettres par l'État français ; il a été l'étudiant de Lucian Blaga à l'Université de Cluj dans les années 1940.

⁴⁸ Ovidiu Dramba, l'un des plus érudits historiens roumains, a écrit une *Histoire de la culture et des civilisations*; il a été l'étudiant de Lucian Blaga à l'Université de Cluj, dans les années 1940.

⁴⁹ Edgar Papu (1908-1993), professeur de littérature universelle, essayiste, critique et historien littéraire ; en 1974, il a écrit *Le « protocronisme » roumain*.

⁵⁰ Vasile Bancila (1897-1979), philosophe, logicien, esthéticien, disciple du philosophe nationaliste Nae Ionescu; collègue de Lucian Blaga au lycée du Sibiu, pendant les années 1914-1916.

⁵¹ Dorli Blaga, la fille du poète.

⁵² Corneliu Blaga, le neveu du poète.

⁵³ Alexandru Teodorescu, *Lucian Blaga si cultura populara romaneasca*, Junimea, Iasi, 1983.

origines, son noyau générateur - tentatives que Teodorescu considérait comme étant « la plus ample et la meilleure vision de la culture populaire »⁵⁴. Il est connu que Lucian Blaga a fait partie du courant dit « traditionaliste » dont la tribune était la revue *Gandirea*, souvent perçue comme antimoderniste, gardienne de la tradition, de la culture et de la foi orthodoxe roumaine. L'intérêt que Blaga avait pour la culture paysanne était grand. Son enthousiasme pour cet héritage culturel et la certitude que l'avenir de la culture nationale est directement lié à cet « incomparable et inaliénable patrimoine », ne sont pas uniques dans son temps. Ainsi, maintes fois on a dit que, par comparaison avec des pays d'ancienne tradition culturelle, « la Roumanie n'a pas eu un Moyen Âge glorieux, mais a eu une préhistoire égale sinon supérieure aux peuples de l'Europe, et créatrice de culture. Face au Moyen Âge germanique, le Moyen Âge roumain pâlit ; face à la Renaissance italienne, notre « Renaissance » du XVIII^e siècle est purement infantile. Mais la préhistoire nous situe à égalité avec les peuples germaniques et latins »⁵⁵. Après Lucian Blaga, d'autres intellectuels comme Tudor Arghezi, Ion Pillat, Vasile Voiculescu et Ion Barbu ont écrit des œuvres dans lesquelles la culture paysanne était très présente. Par ailleurs, Alexandru Teodorescu parle beaucoup dans son livre du « contexte culturel et littéraire de l'époque », tout en faisant des parallèles très intéressants entre Blaga et quelques grandes personnalités de la culture roumaine, comme Eminescu et Arghezi.

Comme notre mémoire porte sur le concept de nation chez Lionel Groulx et Lucian Blaga, et afin de pouvoir définir ce que l'on entend généralement par identité nationale, un certain nombre de concepts étaient nécessaires, notamment ceux de nation,

⁵⁴ Alexandru Teodorescu, *Lucian Blaga și cultura populară românească*, Junimea, Iasi, 1983, p. 5.

⁵⁵ Mircea Eliade, *Fragmentarium*, Bucarest, Éd. Vremea, 1939, p. 38.

nationalisme, ethnie, race etc. En conséquence, nous avons entrepris d'abord la lecture d'ouvrages traitant des concepts, des théories et des doctrines liés au nationalisme.

Après avoir revu nos sources primaires et les ouvrages étudiant ces deux intellectuels et avant de nous lancer dans notre étude, s'imposait un état de la question sur le nationalisme en général et sur l'histoire des nationalismes canadien-français et roumain en particulier. La consultation des ouvrages bibliographiques, généraux ou de référence nous a révélé la grande richesse du sujet. La majeure partie de la littérature est consacrée aux aspects philosophiques du nationalisme et à ses idéologues les plus éminents. Par contre, nos recherches sur le sujet roumain ont abouti à un constat de carence. En Roumanie, des études sur le nationalisme existent certes, mais elles sont surtout consacrées aux origines du nationalisme romantique, au XIX^e siècle, ou aux mouvements extrémistes de l'entre-deux-guerres. Nous nous sommes en effet très vite rendu compte de la pauvreté historiographique du sujet, surtout concernant l'histoire des idées.

2.3 Traitement de données

Comme nous l'avons mentionné au début de ce chapitre, nous avons employé une méthodologie qualitative, en choisissant pour notre mémoire une analyse de contenu des documents disponibles en rapport avec notre problématique de recherche. Le premier pas de notre démarche a été la sélection des documents. Après avoir fait notre choix en matière d'ouvrages généraux et de monographies, nous nous sommes constitué un échantillon formé d'un corpus d'articles partageant une même caractéristique : ils

appartenaient tous à ces deux intellectuels, ils recouvraient la période du temps analysée et, enfin, ils touchaient des sujets brûlants à l'époque (comme l'avenir de la nation, le rôle de la religion et de l'éducation dans l'affirmation et l'enfoncement de l'identité nationale, etc.). À partir de ces données nous avons procédé ensuite à une lecture initiale afin de comprendre le sujet, en faire la synthèse, en extraire les idées. Lors de la lecture et des relectures subséquentes, nous avons procédé à la classification de ces documents, en créant des catégories (qui se retrouvent comme sous-chapitres distinctes au troisième chapitre de notre mémoire) qui ont permis de les différencier entre eux. Nous avons classifié ou « réduit » les données selon les principes de codage : la masse des données étant énorme, ayant à la disposition de nombreux articles, lectures faites, nous avons dû structurer toutes ces informations, classifier les documents pour avoir une vue d'ensemble et ensuite les restructurer pour enfin les analyser et mettre en rapport les catégories. L'analyse de contenu appliquée aux documents a tenté également de saisir la dimension contextuelle des documents analysés. Après avoir analysé chacun des articles du corpus, nous avons classé les éléments selon divers thèmes qui mettent en évidence les différents points de comparaison nous permettant de répondre à nos objectifs de recherche.

En employant ce type d'analyse de contenu conjointement à une analyse de discours, nous avons finalement procédé à l'interprétation des visions nationalistes de Lionel Groulx et Lucian Blaga en soulignant les éléments originaux du discours nationaliste de ces deux intellectuels. Comme pour toute analyse du discours, nous avons dû prendre en compte le contexte du discours, les caractéristiques des intellectuels analysés ainsi que les caractéristiques sémantiques de l'énonciation. D'abord, nous visions deux

objectifs : avoir une bonne compréhension des controverses reliées à la conceptualisation du nationalisme et, d'autre part, être en mesure d'exposer de façon claire et concise les enjeux du nationalisme dans les années 1930. Nous avons tenu compte de la subjectivité des locuteurs et des figures rhétoriques (conscientes ou inconscientes) employées par ceux-ci. À partir de cette méthode de traitement des données qualitatives consistant en une segmentation/recomposition thématique de l'ensemble des propos épars recueillis, il m'a été possible d'aboutir à une représentation d'ensemble, dans ses multiples ramifications du discours nationaliste identitaire, canadien-français et roumain.

3. Cadre conceptuel

La plupart d'entre nous conviendraient que le nationalisme est aujourd'hui l'une des forces les plus puissantes au monde et il n'est pas surprenant de constater que plusieurs des conflits internationaux qui dominent la scène depuis des années – du Moyen-Orient aux Balkans – sont des conflits ethno-nationaux ou possèdent une forte composante nationaliste. Les événements survenus après la Grande Guerre ont démontré que, malgré le fait qu'elle ait été l'une des plus sanglantes dans l'histoire de l'humanité, elle était loin d'être la guerre qui mettrait fin à toutes les guerres. Les blessures mal cicatrisées de la Première Guerre mondiale et les désastres financiers qui ont suivi, ont engendré le retour en force du nationalisme. Pour mieux comprendre le nationalisme et mieux saisir les motivations des intellectuels qui ont adhéré à cette idéologie, il faut absolument dénouer les concepts de nation et d'État-nation.

3.1 Concepts et notions de base

D'abord, le concept d'*ethnie*, dont l'origine grecque, *ethnos*, renvoyait aux étrangers, aux barbares qui ne suivaient pas la religion de la cité grecque, a fini par désigner des individus partageant des caractéristiques culturelles et particulièrement nationalistes⁵⁶. Cependant, comme beaucoup de chercheurs l'ont remarqué, la signification de ce nouveau mot n'est toujours pas claire. Il peut signifier la parenté, la solidarité de groupe et la culture commune, aussi bien que « les barbares étrangers » et les « étrangers », comme on l'a utilisé pour caractériser les non-Romains dans les temps antiques. Néanmoins, il y a quelques points communs qui ont mené les chercheurs à s'entendre sur l'utilisation des termes pour définir les groupes ethniques. Par exemple, Anthony D. Smith donne une attention spéciale à l'intensité émotive et à l'héritage historique des ethnies⁵⁷. Il considérerait que le nationalisme tire sa force de sources « intérieures » comme l'histoire et la culture⁵⁸. Selon Anthony D. Smith, l'appartenance ethnique se fonde principalement sur le mythe, les valeurs, les mémoires et le symbole qui lient le présent avec un passé partagé⁵⁹.

⁵⁶ Le concept a toutefois connu une évolution complexe. Au XXe siècle seulement, on l'a d'abord confondu avec le concept de race: «Ethnique (gr. *etnikos*; de *ethnos*, peuple): païen, gentil, idolâtre [...] se dit de tout caractère ou de toute manifestation [...] propre à une race, par opposition avec les caractères des individus ou leurs gestes circonstanciels », *Larousse du XXe siècle*, 3^e tome, Paris, Librairie Larousse, 1930, p. 316. Quelques décennies plus tard, les dictionnaires tiennent à souligner la différence : « Ethnie : ensemble d'individus que rapprochent un certain nombre de caractères de civilisation (communauté de langue et de culture, alors que la race dépend de caractères anatomiques) », *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, Le Robert, Paris, 1987, p. 398. Et plus récemment, tout rapprochement avec le mot « race » disparaît: «Ethnie (gr. *ethnos*): Groupement humain qui possède une structure familiale, économique et sociale homogène, et dont l'unité repose sur une communauté de langue, de culture et de conscience de groupe », *Grand Larousse en 10 volumes*, tome 4, 1993, p. 1163.

⁵⁷ Anthony D. Smith offre une excellente analyse du concept dans *The Ethnic Origins of Nations*, Basil Blackwell, London, 1986.

⁵⁸ Anthony D. Smith, et J. Hutchinson, *Nationalism*, Oxford University Press, Oxford, 1996, p. 16.

⁵⁹ Anthony D. Smith, *National Identity*, Penguin, London, 1991, p. 94.

Peuple, ensuite, provient du latin *populus* qui désignait le peuple souverain de Rome, par opposition, notamment, aux affranchis, aux esclaves et aux étrangers qui n'avaient pas des droits politiques dans la Rome antique. De nos jours, il s'agit d'un terme imprécis désignant un grand ensemble de familles et de groupements humains formant un tout et ayant une vie propre⁶⁰.

Patrie, de son côté, est un mot d'origine latine dérivé de « père » (*Patria de pater*) évoquant la paternité symbolique d'un terroir natal mais qui s'assortit d'autres significations : l'appartenance affective à une nation plus vaste et à l'État qui la représente⁶¹. Cependant,

État ou patrie ne sont point tout à fait synonymes: l'État est un ensemble de personnes vivant sous l'autorité et la protection des mêmes lois; de plus, chaque État est souverain, c'est-à-dire politiquement indépendant à l'égard des autres États; une patrie peut n'exister que par les sentiments et la volonté; c'est l'ensemble des personnes qui sont associées de cœur et de volonté, que leur aspiration à former un État indépendant soit satisfaite ou non. (...) Quand les aspirations nationales ont reçu pleine satisfaction, l'État c'est la patrie politiquement organisée⁶².

Le *patriotisme* est donc l'attachement émotif à la patrie et la disposition des personnes attachées à leur patrie (patriotes) à défendre celle-ci, en particulier par les armes.

À ces concepts s'en ajoute une autre série qui s'articule autour du terme de *nation* (lat. *natio*), qui est lui aussi perçu différemment selon l'époque⁶³, mais dont la définition la plus complète est sans doute la suivante :

⁶⁰ Peuple : « Ensemble d'hommes vivant en société, habitant un territoire défini et ayant en commun un certain nombre de coutumes, d'institutions », *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, Le Robert, Paris, 1987, p. 789.

⁶¹ *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, Le Robert, Paris, 1987, p. 767.

⁶² *Larousse du XXe siècle*, 5^e tome, Paris, Librairie Larousse, 1930, p. 419.

⁶³ Nation (lat. *natio*) : « ensemble des êtres humains vivant dans un même territoire, ayant une communauté d'origine, d'histoire, de culture, de traditions, parfois de langue, et constituant une communauté politique », *Grand Larousse en 10 volumes*, tome 4, 1993, p. 2142 ou « 1. Groupe humain assez vaste, qui

Nation: réunion d'hommes habitant un même territoire et ayant une origine commune ou des intérêts depuis longtemps communs, des mœurs semblables et, le plus souvent, une langue identique; encycl.: Une nation peut se définir par l'ensemble des personnes que réunit la conscience d'une certaine communauté morale, attestée le plus souvent par la communauté d'origine, de race ou de langue. La nation ne se confond avec l'État, fondé sur la force, l'intérêt, le lieu dynastique ou les nécessités géographiques, que lorsque les limites de l'une ou l'autre coïncident, ce qui n'est pas toujours le cas [...]. Il y a également une distinction à établir entre la nation et la patrie, que constitue la volonté de vivre dans la même communauté politique⁶⁴.

Le terme de *nationalité*, apparu dès le XVII^e siècle en espagnol (*nacionalidad*) ou en anglais (*nationality*), entre dans l'usage français vers la fin du XVIII^e siècle pour désigner la conscience nationale⁶⁵. Ensuite il acquiert une autre signification assez différente au pluriel, dans le principe des nationalités, pour désigner l'aspiration à l'unité ou à l'indépendance des peuples sans État.

Quant au terme de *nationalisme*, de date plus récente, il a été souvent associé à l'extrémisme⁶⁶. Le nationalisme reste une idéologie présentant des revendications faites au nom de la nation:

1. Mouvement politique d'individus qui prennent conscience de former une communauté nationale en raison des liens (langue, culture) qui les unissent et qui peuvent vouloir se doter d'un État souverain; 2. théorie politique qui affirme la prédominance de l'intérêt national par rapport aux intérêts des classes et des groupes qui constituent la nation ou par rapport aux autres nations de la communauté internationale⁶⁷.

Le débat le plus fondamental et persistant sur le nationalisme porte sur deux conceptions du sens national: d'une part la « nation-contrat » à la française, à l'anglaise ou à

se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun; 2. communauté politique établie sur un territoire défini, et personnifiée par une autorité souveraine », *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, Le Robert, Paris, 1987, p. 700.

⁶⁴ *Larousse du XXe siècle*, 5^e tome, Paris, Librairie Larousse, 1930, p. 23.

⁶⁵ « Groupe d'hommes unis par une communauté de territoire, de langue, de traditions, d'aspirations », *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, le Robert, Paris, 1987, p. 701.

⁶⁶ Nationalisme : « Exaltation du sentiment national; attachement passionné à la nation, allant parfois jusqu'à la xénophobie et la volonté d'isolement », *Micro Robert Dictionnaire du Français primordial*, le Robert, Paris, 1987, p. 701.

⁶⁷ Dans le *Grand Larousse en 10 volumes*, tome 4, 1993, p. 2142.

l'américaine, fondée sur l'adhésion à des principes et valeurs politiques partagés (connue aussi comme le nationalisme universaliste ou territorial ou le nationalisme « occidental », politique), et de l'autre la nation culturelle (Kulturnation), ethnique et souvent interprétée comme « orientale ». Cette opposition introduit le troisième enjeu du débat, soit celui qui, depuis plus d'un siècle et demi, remet en question la légitimité des aspirations des « petites nationalités » à disposer d'un État autonome en raison de leurs spécificités nationales, ethniques ou religieuses.

3.2 La « Nation-contrat » et la Nation culturelle.

Jusqu'au XX^e siècle, peu nombreux étaient les peuples gouvernés par des dirigeants issus de leurs rangs. Des nombreux peuples ne disposant pas d'un État, auquel ils pouvaient s'identifier collectivement, commençaient seulement à entrevoir le jour où ils pourraient s'affirmer en tant que nations. C'est dans ce contexte que s'est échafaudée la théorie de la nation culturelle répondant à l'attente pressante de sociétés dont la conscience nationale se développait depuis un certain temps sans lien avec l'État et même contre lui. Soumises à des autorités ressenties comme étrangères, ces nations s'étaient unifiées d'elles-mêmes par réaction contre leur aliénation politique, non pas au regard d'une citoyenneté commune inexistante, mais dans la communion d'une langue et d'une culture partagées. Elles obéissaient à un principe de cohésion linguistique particulièrement puissant dans des pays aux frontières indéfinies, mais aspirant à se rassembler sans trop savoir comment : le cas de la Roumanie et du Canada français entre

autres. Au XVIII^e et XIX^e siècles, Johann Gottfried Herder (1744-1803)⁶⁸ puis Johann Gottlieb Fichte⁶⁹ (1762-1814) se sont fait les interprètes de ce concept de nation. Pour eux, ce n'était plus l'État qui incarnait la nation ou qui devait refonder la société. C'était, au contraire, la nation qui possédait seule la légitimité ultime et qui pouvait, ou non, se pourvoir d'État à sa guise. Ernest Renan⁷⁰ (1823-1892) oppose à ce nationalisme régi par les liens du sang et de la langue maternelle son modèle d'une nation élective née du rassemblement volontaire de ses membres. Pour lui, la nation c'est la fusion des peuples qui constitue une identité historique. Cette fusion est basée sur le consentement des hommes à « vivre ensemble » mais aussi sur un fond commun de références culturelles à partager. Ernest Renan sous-entend qu'il est nécessaire de partager un certain nombre de valeurs, valeurs que seul le temps et l'héritage culturel peuvent garantir. Sa thèse opère en fait une synthèse entre les deux conceptions opposées de la nation. On trouve dans ces propos tant l'idée du contrat (la volonté de vivre ensemble) mais aussi une certaine consistance historique puisque cette association doit être animée par le désir de faire valoir l'héritage.

⁶⁸ Dans *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, livre publié dans les années 1784-1791, J. G. Herder annonçait : « La Providence a admirablement séparé les nations, non seulement par des forêts et des montagnes, mais surtout par les langues, les goûts et les caractères. Afin que l'œuvre du despotisme fût plus difficile, et que les quatre parties du monde ne deviennent pas la proie d'un seul maître », J.G. Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Paris, Presses Pocket, 1991, p. 135.

⁶⁹ Dans son *Discours à la nation allemande* publié en 1807, un an après l'humiliante défaite essuyée par la Prusse à Iéna, face aux armées de Napoléon, J.G. Fichte reprend d'abord à son compte l'idée de nation-communauté inaugurée par J.G. Herder, y compris en ce qui concerne sa supériorité sur l'État. Pour lui, la nation se détermine de façon objective par la culture, l'histoire et la langue et elle s'incarne dans l'État, Johann G. Fichte, *Discours à la nation allemande*, introd. de Max Rouche ; trad. de l'allemand par S. Jankelevitch., Éditions Montaigne, Paris, 1952.

⁷⁰ Après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, Ernest Renan cherche des arguments qu'il pourrait opposer à la conception allemande de la nation en développant une vision de la nation qui serait légitimée par un consentement diffus et profond des citoyens. Il expose son principe à l'occasion d'une conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882, sous le titre de « Qu'est-ce qu'une nation ? », voir Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, Paris, Agora, 1992.

À partir du XIX^e siècle, les multiples interprétations du nationalisme tendront à se réduire à deux : l'une, dérivée de la philosophie de J.G. Herder, plongeant ses racines dans l'ethnie et la culture; l'autre reproduite de la vision d'Ernest Renan, représentant l'idée de la nation-contrat. Cette dichotomie n'a pas cessé ensuite de se trouver abusivement alignée sur le clivage idéologique entre la droite et la gauche. C'est une simplification qui ne peut être qu'abusive et nous verrons dans notre mémoire comment l'interaction du politique et du culturel est essentielle à la définition du nationalisme⁷¹. Nous verrons aussi comment ces concepts seront utiles à notre analyse de Lionel Groulx et de Lucian Blaga, puisque les deux intellectuels nationalistes ne s'attachent pas à une ou l'autre de ces visions « classiques » de la nation, mais ils s'essayent plutôt à réconcilier les deux conceptions de la nation qui s'affrontaient depuis plus d'un siècle. Les deux intellectuels partagent l'idée que la nation est en effet une « *communauté d'héritiers* » comme l'imaginait J.G. Herder, mais en reconnaissant en même temps que, pour que la nation perdure, il doit y avoir une volonté de vivre ensemble, de défendre et transmettre le legs reçu des ancêtres.

3.3 Interprétations modernes du nationalisme

La recherche des origines du nationalisme, des significations et des implications historiques a toujours été une préoccupation pressante pour les nationalistes et les analystes du nationalisme. Vers la fin du XIX^e siècle, le nationalisme a émergé comme une idéologie extrêmement puissante. Habile en concevant des formes persuasives

⁷¹ « Chacune de ces définitions provisoires, de type culturel ou volontariste, a son mérite. Chacune d'entre elles isole un élément qui est de réelle importance dans la compréhension du nationalisme. Mais aucune n'est adéquate » écrit Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, p.19.

d'identification, le nationalisme a érodé non seulement les principales idéologies du XIX^e siècle - libéralisme et conservatisme - mais aussi les façons traditionnelles - principalement religieuses - d'assurer la subordination, l'obéissance et la fidélité⁷². Le nationalisme a longtemps été associé aux revendications politiques des nations minoritaires contestant l'État central, et par le fait même, souvent identifié à des attitudes réfractaires à la modernité. Depuis quelque dizaines d'années, un certain nombre de travaux sur le nationalisme ont remis en cause ce point de vue.

L'étude de Liah Greenfeld, *Nationalism : Five Roads to Modernity*, analyse la naissance du nationalisme en étudiant cinq cas de nationalisme : anglais, français, allemand, russe et américain. Liah Greenfeld fait la distinction entre nationalisme individuel et collectif. Ce critère dépend de la perception *a priori* de la nation. Si la nation est vue comme une entité composite, une collectivité formée par l'association d'individus, elle va être qualifiée d'individualiste. Dans le cas où la nation est perçue comme un « *collective individual* », on la qualifiera de collective⁷³. Croisant ainsi ces différents critères, Greenfeld obtient une nouvelle classification comportant trois types de nationalisme pouvant être identifiés comme « individualiste-civique » (dans ce type de nationalisme s'inscrivant l'Angleterre du XVI^e siècle), « collectiviste-civique » (paru en France selon elle) et « collectiviste-ethnique » (représenté par la Russie mais aussi par le nationalisme allemand). Pour le nationalisme civique, l'identification est liée à la citoyenneté. La nationalité est donc, du moins en principe, ouverte et volontaire. Le nationalisme

⁷² Cette idée est explorée dans Liah Greenfeld, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1992.

⁷³ Liah Greenfeld., « Is Nation Unavoidable? Is Nation Unavoidable Today? » dans *Nation and National Identity: The European Experience in Perspective*, édité par H. Kriesi, K. Armigeon, H. Siegrist et A. Wimmer, Rüegger, Chur, Switzerland & Zürich, 1999, p. 37-53.

ethnique considère que la nationalité est inhérente à l'individu. Elle est basée sur des critères tels que la langue, les coutumes, l'affiliation territoriale ou le type physique⁷⁴. Selon Liah Greenfeld, le nationalisme est aussi à l'origine de la modernité⁷⁵. Elle va jusqu'à dire que le nationalisme est le cadre culturel de la modernité: « it is the order-creating cognitive system which invests with meaning, and as a result shapes, our social reality, or the cognitive medium, the prison through which modern society sees this reality »⁷⁶.

Des auteurs contemporains se sont efforcés de montrer le caractère artificiel du concept de la nation, en ne considérant pas la nation comme une donnée naturelle. Ernest Gellner est l'un des analystes qui, tout en insistant sur le caractère moderne du phénomène, appuie l'idée que la nation est le produit de la société industrielle⁷⁷. Dans son ouvrage *Nations et nationalismes*, il préfigure les débats sur le retour des nationalismes d'après la Deuxième Guerre mondiale. Plus qu'une analyse ponctuelle, Ernest Gellner offre un système d'interprétation très élaboré visant à déterminer comment le nationalisme est devenu la clef de la légitimité politique et en quelle manière il s'inscrit dans la modernité. Nous avons particulièrement apprécié la distinction faite entre le nationalisme comme principe politique, le sentiment nationaliste et le mouvement nationaliste⁷⁸. Il suggère que l'appartenance ethnique n'est ni une chose nécessaire ni un élément exigé dans la formation des nations. Selon lui, l'industrialisation aurait créé une

⁷⁴ Liah Greenfeld, *Nationalism- Five Roads to Modernity*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 11.

⁷⁵ Dans l'une de ses études sur le nationalisme, elle dit : « nationalism is the constitutive element, or the organizing principle, of modernity », *Ibid.*, p. 4.

⁷⁶ Greenfeld, L., « Is Nation Unavoidable? Is Nation Unavoidable Today? » dans *Nation and National Identity: The European Experience in Perspective*, édité par H. Kriesi, K. Armigeon, H. Siegrist et A. Wimmer, Rüegger, Chur, Switzerland & Zürich, 1999, p. 39.

⁷⁷ Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, p. 76.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 11-17.

société culturellement homogène, en diminuant les différences culturelles et donc la prépondérance de l'élément ethnique dans la culture des peuples. Il croit que l'éducation, par l'homogénéisation qu'elle favorise, a servi à développer une identité collective⁷⁹. L'homogénéisation culturelle, mise de l'avant par les écoles publiques, a encouragé le développement d'un sentiment nationaliste ou la volonté de faire converger les unités politiques et culturelles. Ainsi, la nation est le produit des mouvements nationalistes et la seule forme capable de répondre aux besoins d'une société qui se donne comme ambition le progrès économique continu. Gellner considère que le nationalisme est une construction de longue haleine et puisque tous les groupes ethniques ne peuvent pas parvenir à devenir nation, les États-nation ne sont pas le destin final des groupes ethniques ou culturels. En résumé, disons que l'hypothèse principale de Gellner est que les nations et le nationalisme sont des phénomènes modernes qui ont émergé après la Révolution française. Ainsi, les conditions modernes comme l'industrialisation, l'instruction, les systèmes d'éducation, les moyens de communications, la sécularisation et le capitalisme ont formé les nations et le nationalisme.

Benedict Anderson qui a avancé et théorisé en profondeur le concept de «communautés imaginées», dont son *Imagined Communities*⁸⁰ a retenu aussi notre attention. Il estime que la nation est un artefact créé à la fin du XVIII^e siècle. Son livre soulève toutes sortes de questions : le rapport entre la nation et la patrie, souvent confondues, l'apparition de l'idée de «peuple», le rapport entre l'idée de nation et l'identité nationale, le rapport

⁷⁹ Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, p. 67

⁸⁰ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, New York – Londres, Verso, 1991.

entre la centralisation et le fédéralisme. Si Ernest Gellner considérait que le nationalisme est « un principe politique, qui affirme que l'unité politique et l'unité nationale doivent être congruentes »⁸¹, de son côté, Benedict Andersen l'envisage comme une « communauté politique imaginaire »⁸², inscrite uniquement dans les esprits, conçue comme exclusive et souveraine aussi bien quand elle existe déjà politiquement que lorsqu'elle reste à créer. Benedict Anderson énumère trois des supports des consciences nationales à venir : le sentiment d'appartenance naturelle à un espace borné par d'autres espaces limitrophes et distincts; l'idée que ce territoire propre a pour destin de se gouverner de façon souveraine; enfin, la tendance plus affective à se percevoir comme membre d'une communauté beaucoup plus large que celle des voisinages d'antan, mais tout aussi solidaire et presque charnelle. Ce sentiment de communauté lierait par l'esprit des millions de personnes qui ne se rencontrent jamais. Ce nationalisme ferait coïncider deux sentiments alternatifs, l'un de contentement si le désir d'unité politico-affective se voyait satisfait, l'autre de frustration lorsqu'il ne l'était pas. En d'autres termes, le nationalisme défini de cette manière classique exprime d'abord la revendication de populations qui pensent se ressembler et qui aspirent, également, à se trouver rassemblées sous l'autorité de gouvernants qu'elles estiment leur ressembler. Puisque le pouvoir moderne se réclame de la volonté collective et non plus de l'ascendant d'un prince, il lui faut bien prescrire un cadre territorial à cette volonté ; ce cadre ne peut être que national, abstrait au début, nécessairement imaginaire, à réaliser toujours sur le particularisme unificateur d'un nationalisme justifié soit par des principes idéologiques, soit par des différences culturelles ou ethniques plus ou moins réelles.

⁸¹ Ernest Gellner, Ernest, *Nations et Nationalisme*, Paris, Payot, 1989, p. 11.

⁸² Benedict Anderson, *Imagined Communities*, New York – Londres, Verso, 1991, p. 6.

Un autre penseur du nationalisme, Anthony D. Smith, considérait, contrairement à Ernest Gellner, que la nation est une donnée naturelle puisque, pareille à l'ethnie, elle est une communauté de mythes et de mémoires communs⁸³. Anthony D. Smith proposait une synthèse entre les vues primordialistes et modernistes, en acceptant l'histoire de la formation de la nation soutenue par les modernistes mais en réclamant la nécessité d'un noyau culturel commun, fondé sur des « mythes constitutifs », pour que la nation puisse vraiment se concrétiser. Selon lui, les conditions préalables pour la formation d'une nation sont les suivantes: l'existence d'une patrie (courante ou historique), un niveau d'autonomie élevé, un environnement souvent hostile, des mémoires de bataille et, la dernière mais non la moindre, la présence d'une langue commune. Ces conditions préalables peuvent créer une puissante mythologie. En conséquence, la patrie mythique est en réalité plus importante pour l'identité nationale que le territoire réel occupé par la nation⁸⁴. Dans cette vision, l'État et la nation deviennent deux objets séparés d'enquête. A.D. Smith conçoit la nation comme étant un peuple qui partage des origines et une histoire communes (culture, langue et mémoires communes). En revanche, il estime que généralement l'État est un système de gouvernement souverain dans un territoire particulier. En d'autres termes, A. D. Smith considère qu'il y a une continuité entre les ethnies pré-modernes et les nations modernes, en suggérant que les nations modernes se sont généralement formées sur la base culturelle des « ethnies pré-modernes » et que les nations modernes sont inconcevables sans cette base culturelle. A.D. Smith a défini cette base culturelle comme une puissance cohésive donnée par les symboles, les mythes, les

⁸³ A. D. Smith, *The Ethnic Revival*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.

⁸⁴ A. D. Smith, *The Ethnic Origins of Nations*, Basil Blackwell, London, 1986, p 6–18.

mémoires et valeurs du groupe ethnique qui ont formé la nation⁸⁵. Il considère que les différences ethniques et le nationalisme ethnique sont peu susceptibles d'être érodés principalement en raison de l'impact constamment renouvelé des mythes ethniques et des héritages ethniques sur les nations modernes.

Nous voyons donc comment les concepts construits autour du nationalisme prennent des dimensions très différentes selon les divers penseurs. Faut-il mettre en relation des conflits socio-ethniques et des processus de modernisation selon la théorie d'Ernest Gellner? Ou plutôt en rester à l'idée que la nation se construit, en continuant les peuples anciens, sur des mythes et des traditions communs?

À ces approches théoriques très diverses, nous favorisons la théorie d'Anthony D. Smith, partagée plus récemment par Fernand Dumont⁸⁶ et Christophe Jaffrelot⁸⁷, selon qui, dans l'analyse du phénomène nationaliste, nous devons tenir compte de l'élément *temporalité* qui complexifie la saisie du phénomène. Au lieu de se contenter, en effet, d'une approche qui placerait l'émergence du nationalisme dans un passé récent dont les causes relèveraient d'une modernisation due à la révolution industrielle ou démocratique nous pouvons considérer le passé des peuples ou des ethnies – en quelque sorte des nations à l'état latent – comme responsable en quelque sorte de la naissance des nations modernes et de l'émergence du nationalisme. Cet allongement des perspectives

⁸⁵ A. S. Smith, *National Identity*, Penguin, London, 1991, p. 52.

⁸⁶ Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin (dir.), *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec : Presses de l'Université Laval, 1974 et Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal : Boréal, 1993.

⁸⁷ Christophe Jaffrelot, «Les modèles explicatifs de l'origine des nations et du nationalisme. Revue critique», in G. Delannoi et P.-A. Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme : nation, nationalité, ethnicité*, Kimé, Paris, 1991, p. 139-177.

temporelles, pour peu rassurant qu'il soit, favoriserait la prise en compte des véritables racines des crises nationalistes⁸⁸ en nous aidant à expliquer non seulement le comment mais aussi le pourquoi de ces passions qui emportent les peuples.

Si nous prenons seulement l'exemple de la nation roumaine, il est évident que, avant même qu'il y ait une « nation building » en Roumanie (plus précisément, les provinces roumaines devenues la principauté de Roumanie au milieu du XIX^e siècle et la Grande Roumanie au début du XX^e siècle) l'idée d'une nation roumaine a bien existé. Pendant le Moyen Age, les nobles érudits valaques, moldaves et transylvains (des 3 principales provinces roumaines qui ont formé le noyau du futur État roumain) se sont intéressés à la tradition roumaine, en laissant des œuvres admirables qui ont servi la question nationale. L'érudit moldave Grigore Ureche (1590-1647) consacrait dans sa chronique *Letopisetul Tarii Moldovei* un chapitre entier sur la langue des moldaves (« Pentru limba noastra moldoveneasca »), en soulignant l'origine latine de sa langue par de nombreux exemples. Il était le premier à affirmer « noi de la Ram ne tragem » (nos origines viennent de Rome). Un autre érudit médiéval, Ion Neculce, est le premier à s'intéresser au folklore populaire roumain, en particulier aux légendes historiques. Il recueillit 42 légendes historiques dans son œuvre *O sama de cuvinte...* qui suit la chronique *Letopisetul Tarii Moldovei de la Dabija – Voda pana la a-II-a domnie a lui Constantin Ioan Mavrocordat (1661-1743)*. Il s'intéresse tout particulièrement aux expériences de guerre, en soulignant le courage et l'humanité de la paysannerie. L'affirmation de l'identité nationale prend une place très importante dans l'œuvre de Dimitrie Cantemir,

⁸⁸ Voir aussi Michel Wieviorka, *La démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité*, La Découverte, Paris, 1993, ou encore l'essai de Bernard de Montferrand, *La vertu des Nations*, Hachette, Paris, 1993.

le prince de Moldavie au début du XVIII^e siècle. Très savant, encyclopédiste, compositeur et écrivain, il connaissait plusieurs langues orientales et occidentales, tant anciennes que modernes. Entre 1719-1720, il écrit la chronique *Hronicul vechimei a romano – moldo – vlahilor*, dans laquelle il traite de manière critique et systématique de l'histoire des roumains en commençant avec leurs origines latines. Il présente les événements de manière chronologique autour du thème central ce qui permet de montrer la continuité du peuple roumain. Avec un nouveau patriotisme et une nouvelle fierté nationale, certains nobles et érudits roumains commencent à rejeter les conventions et la culture gréco-byzantine qui demeurait la culture représentative des gens aisés depuis des siècles, et un grand débat sur l'identité roumaine s'ouvrait pour les siècles à venir.

Au Québec, l'historien qui s'est intéressé plus récemment à établir l'importance des mythes et des discours des élites dans la construction de l'idée nationale, est sans doute Gérard Bouchard qui, dans *Genèse des nations et cultures du nouveau monde: Essai d'histoire comparée*⁸⁹, explore la question de la façon dont les cultures, les imaginaires collectifs, les nations se sont construits. Gérard Bouchard compare les itinéraires historiques des collectivités du nouveau monde, qui ont été conduites par un rêve de liberté et de souveraineté, et trouve des différences importantes dans leur formation et évolution. Il prend en considération également les mythes et les stratégies discursives conçus par les élites pour unir et mobiliser leur peuple. Il souligne le fait qu'au XIX^e siècle, au Québec, contrairement à d'autres nations nouvelles qui trouvent des moyens pour affirmer leurs indépendance ou souveraineté, on assiste à l'émergence de «mythes

⁸⁹ Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde: Essai d'histoire comparée*, Boréal, Montréal, 2000.

dépresseurs» axés sur la survivance, des mythes qui vont faire leur chemin jusqu'au XX^e siècle. Ce sont des penseurs tels que l'historien François-Xavier Garneau qui se mobilisent pour élaborer des mythes défaitistes comme seule manière de surmonter les échecs du présent et l'incertitude du futur. Même si nous ne partageons pas tout à fait la critique de M. Bouchard de ce qu'il appelle la « pensée équivoque » des intellectuels québécois, nous reconnaissons l'apport important de ses études à l'histoire des idées et des idéologies, justement par l'accent qu'il met sur la portée des mythes et le rôle des élites dans la création d'une identité nationale.

CHAPITRE 2

Le Canada français et la Roumanie et la place de Lionel Groulx et de Lucian Blaga dans le monde intellectuel de leur temps

Dans ce chapitre, pour une meilleure compréhension du sujet traité dans ce mémoire, nous faisons une brève analyse des contextes de l'émergence de l'identité nationale roumaine et canadienne française et nous donnons une biographie succincte de Lionel Groulx et de Lucian Blaga.

1. Le Canada français et la Roumanie

La vision nationale a un contenu très variable : ce dernier met l'accent tantôt sur des données ethniques comme la langue ou la religion, tantôt sur le territoire ou sur l'histoire, tantôt encore sur un ensemble de valeurs supposées partagées ou sur des traits ethnographiques, physiques et autres.

Dans ce sous-chapitre, nous nous proposons de partir à la découverte du processus de construction et de reconstruction de l'imaginaire collectif au Québec et en Roumanie, tel qu'il s'est modelé et remodelé au cours du XIX^e et au début du XX^e siècle. Le Canada français est né de divers éléments d'une société européenne transportés dans un environnement nord-américain, pendant que les Roumains font commencer leur histoire avec les Daces, conquis au II^e siècle par l'armée de l'empereur romain Trajan. Après l'évacuation de la Dacie par Aurélien en 271, la population romanisée sur le territoire de

l'ancienne province romaine Dacie, connut diverses influences par suite de nombreuses invasions : celles des Slaves, des Tatars, des Ottomans, sa position au carrefour des cultures de l'Orient et de l'Occident la marquant à jamais. De ces origines, on saisit une similitude entre les deux peuples : d'une part, une nation francophone née dans un continent américain de plus en plus anglicisé; d'autre part, une nation latine entourée d'une mer slave. La question qu'on se pose est par quel(s) cheminement(s), les deux communautés en sont-elles venues à se percevoir comme des nations ? Quelles aspirations, tensions et appréhensions y ont-elles investies ?

Dans le cas du Canada-français, nous allons voir que la représentation nationale s'est élaborée suivant deux voies : l'une relevait d'une démarche de rupture et affirmait l'existence ou l'émergence d'une nouvelle entité détachée de la mère patrie ; l'autre s'inscrivait au contraire dans un esprit de continuité et présentait la collectivité canadienne comme une figure originale certes, mais seulement à titre de variante de l'héritage français et en filiation directe avec lui. On pourrait dire que l'histoire nationale canadienne-française fut un va-et-vient, un tiraillement continu entre ces deux horizons, assorti d'une lente dérive dans le sens de la rupture. Mais d'un côté comme de l'autre, nous allons voir comment l'idée nationale a été confrontée à d'importantes divisions et contradictions que ses promoteurs ont essayé tant bien que mal de surmonter¹.

¹ Voir la thèse de la pensée radicale et de la pensée organique développée par Gérard Bouchard dans Gérard Bouchard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, Éditions Nota bene / Cefan, Québec, 2003.

La Roumanie aussi se trouve au carrefour de diverses influences culturelles, étant obligée, tout au long de son histoire, de faire des choix. Si le nationalisme roumain est effectivement né sous sa forme moderne au XIX^e siècle, l'histoire de ce nationalisme ne peut faire abstraction du passé ou, comme l'a très bien souligné le critique littéraire Dan C. Mihailescu, « il ne faut pas oublier la spécificité géopolitique de la Roumanie, îlot de latinité dans une mer slave, parce que l'identité nationale a apposé de façon décisive – et à jamais! – son sceau sur tout ce qui signifie acte culturel roumain, soit négativement, soit positivement. Il n'existe pratiquement pas de mouvement dans l'évolution de notre culture qui puisse être séparé de l'un ou de l'autre des aspects de cette légitime obsession – unité, continuité etc. »². Entourés des slaves, les Roumains ont reçu l'influence de l'Église orientale; depuis des siècles, l'idée de la nation roumaine s'identifie à l'orthodoxie. L'Église roumaine autocéphale, dès avant la chute de Constantinople, poussait à une identification entre le religieux et le national. D'abord au XVIII^e siècle, mais surtout au XIX^e siècle, les universitaires, les intellectuels qui avaient étudié dans les écoles occidentales, découvrent l'héritage latin de leur langue et de leur histoire. A partir de ce moment, l'idée de nation devance la religion pour s'investir dans le langage profane, en se concentrant sur la latinité de la langue roumaine et sur l'histoire, notamment sur l'époque antique, de la conquête romaine du royaume dace et en récupérant de la sorte l'héritage de l'Empire romain³. En mettant ainsi l'accent sur la

² Dan C. Mihailescu, « L'intellectuel roumain de 1950 à nos jours : terreur, complicité, illusion du cheval de Troie, frénésie de la pêche en eaux troubles et perfidie du système des soupapes », dans Catherine Durandin, *L'engagement des intellectuels à l'Est. Mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1994, p. 101.

³ Après l'École Ardeleana de Transylvanie, c'est en Valachie et en Moldavie que commence à s'affirmer l'intérêt pour l'histoire et les origines des Roumains, selon la formule « l'histoire est le premier livre d'une nation » chère à plusieurs universitaires comme Gheorge Asachi, Nicolae Balcescu ou Ioan Maiorescu, et qui culmine avec *l'Histoire de l'origine des Roumains en Dacie* de Petru Maior, où la latinité, la continuité, les grands moments et personnalités du passé sont mis en évidence. Academia Romana, Sectia

langue, cette élite cultivée s'identifiait à un esprit bourgeois éclairé qui dépassait les limites territoriales. L'enjeu était d'importance puisqu'il s'agissait de démontrer l'unité de langue de tous les Roumains des trois provinces : Valachie, Moldavie et Transylvanie et de souligner leur latinité.

Nous allons voir comment cette complexité et pluralité de l'imaginaire national caractérisent tant les Canadiens français que les Roumains, ce tiraillement continu entre deux horizons définit les deux nations, suscitant soit des réactions de rejet et d'exclusion, soit divers essais d'accommodement et de conciliation. Les deux pays apparaissent comme un entre-deux, comme un terrain de rencontres, de frictions, étant partagé premièrement entre un héritage et une vocation différente.

1.1 La construction de la nation canadienne-française

Avant même que la question nationale se pose au Canada, il y avait l'antagonisme entre les deux nations qui se partageaient le nord de l'Amérique : la France et la Grande-Bretagne. Entre 1534 et 1760, la France de l'Ancien Régime contrôle sa nouvelle colonie dans l'Amérique du Nord, la Nouvelle-France. Pendant tout ce temps, de nombreux affrontements ont lieu entre la Nouvelle-France et les colonies britanniques. À la suite de la guerre de Sept Ans, la France cède une partie de la Louisiane à l'Espagne et le reste de la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne. Pourtant, « Si le Canada n'existait plus, il y avait encore des Canadiens. En quittant la vallée du Saint-

de Stiinte istorice si arheologiece, coordonnateur Gheorghe Platon, *Istoria romanilor*, vol. VII, II^e tome, *De la independenta la Marea Unire*, 1878-1918, Enciclopedica, Bucuresti, 2003, p. 345-351 .

Laurent, la France avait laissé derrière elle une population d'environ 65 000 personnes [...] Ces soixante-cinq mille colons – paysans, artisans, marchands et prêtres – avaient été séparés brutalement et trop tôt de leur métropole. Néanmoins, ils gardaient, jusqu'à un certain point, l'illusion de continuer l'œuvre de la France en Amérique. Pour eux, le Canada n'était pas disparu.[...] Le Canada, en un mot, c'était leur patrie »⁴. En s'appelant des Canadiens, les habitants français de la colonie n'étaient plus vraiment des Français; ils étaient devenus des Canadiens, c'est-à-dire des habitants du Canada, cette terre américaine à laquelle ils étaient accrochés⁵. Ainsi, selon plusieurs auteurs un sentiment proto-national s'est formé dès cette époque, parmi les colons et, surtout, parmi leurs descendants immédiats. Selon certains, on pourrait même voir dans cette première solidarité le berceau de la nation. Après la défaite britannique lors de la Guerre d'Indépendance des États-Unis, les 7000 colons fidèles à la couronne britannique, les *loyalistes*, qui se réfugient au Canada, font des pressions pour que les autorités britanniques les favorisent et diminuent les avantages qui ont été concédés aux francophones par l'Acte de Québec de 1774. En 1791, les autorités britanniques adoptent l'Acte constitutionnel qui scinde le Canada en deux entités politiques : le Bas-Canada majoritairement francophone et le Haut-Canada (à l'ouest de la rivière des Outaouais) où les anglophones sont majoritaires. En créant le Bas-Canada, « l'acte constitutionnel de 1791 avait fait naître chez les Canadiens la dangereuse illusion que le

⁴ Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens, Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Bibliothèque économique et sociale, Fides, Montréal, 1960, p. 19.

⁵ L'affirmation d'une spécificité canadienne-française se forge progressivement dans les discours nationalistes du XIXe siècle à partir de référents historiques globalement induits de la francophonie et en opposition à l'anglophonie. Cependant, l'identité canadienne-française affirme aussi son originalité dans son environnement nord-américain. Francophonie et américanité sont donc très présentes dans le discours nationaliste du début de XXe siècle, voir Sylvie Guillaume, « Américanité et francité dans les nationalismes d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx », dans Michel Catala (dir.), *Histoires d'Europe et d'Amérique. Le monde atlantique contemporain, Centre de recherches sur l'histoire du monde atlantique*, Université de Nantes, Ouest Éditions, Presses académiques de l'Ouest, 1999, p. 401-410.

Conquérant leur avait cédé un territoire autonome où rebâtir le Canada français détruit en 1763 »⁶. Les événements se précipitent à partir de 1834. Un mouvement de contestation prend forme. En 1837 et 1838, le mouvement aboutit à une rébellion armée appelée la Rébellion des Patriotes. Les Patriotes conçoivent la nation en termes d'identité politique réunissant tous les habitants d'un même pays, le Bas-Canada, régi selon le principe des libertés démocratiques. Cette rébellion réprimée violemment par l'armée britannique s'inscrit dans un mouvement plus vaste qui secoue l'Europe depuis la Révolution française et qui réclame l'autodétermination des peuples et davantage de démocratie. L'échec de cette rébellion marque un tournant politique décisif en regard du pouvoir dominant.

En 1838, Lord Durham, un libéral anglais, est chargé de faire enquête sur la situation dans les deux colonies canadiennes. Son rapport reconnaît le bien-fondé de la revendication politique commune aux deux colonies, l'obtention de la responsabilité ministérielle. Il constate qu'au Bas-Canada la lutte est d'abord nationale et qu'elle vise la constitution d'une république canadienne-française, solution contraire aux intérêts supérieurs de l'Empire britannique. Durham souhaite l'assimilation graduelle des francophones, « peuple sans histoire et sans littérature ». Le rapport de Durham conduit à l'adoption, par le Parlement anglais, de l'Acte d'Union de 1840. Le Haut et le Bas-Canada sont réunis pour former la province du Canada. L'anglais devient la seule langue

⁶ Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens, Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Bibliothèque économique et sociale, Fides, Montréal, 1960, p. 21.

officielle des lois du pays, mais on permet au Bas-Canada de conserver son droit civil français⁷.

Désormais le Canada français va s'identifier par ses traits culturels, comme une communauté de langue, de religion, de lois, de coutumes et de traditions qui est menacée et qu'il faut défendre. Ainsi s'amorce la conception de la nation qu'on connaît chez Lionel Groulx et les nationalistes du début du XX^e siècle. En 1867 trois colonies britanniques de l'Amérique du Nord, le Canada-Uni, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, jugent opportun de former une fédération. Le Canada-Uni se divise en deux provinces : Ontario et Québec et le nouvel État fédéral se donne le nom de Canada, ce qui sera la source de « nombreux malentendus qui encombrèrent la pensée politique canadienne-française ». Selon Michel Brunet, « le nouvel État constituait une victoire du nationalisme britannique sur le particularisme provincial des anciennes colonies anglaises de l'Amérique du Nord »⁸.

D'après Maurice Séguin, « Tout un peuple est forcé de vivre et accepte de vivre en minorité, sous une majorité étrangère, sans pouvoir mesurer la gravité de la situation. »⁹. Maurice Séguin a démontré¹⁰ comment, en raison de la conquête de 1760, de l'absence de liens avec les marchands de la Métropole et de l'obligation de commercer à l'intérieur de l'Empire, les Canadiens français se retrouvèrent dans l'impossibilité

⁷ Paul-André Linteau, *Histoire du Canada*, Presses Universitaires de France, Paris, 1994, p. 47.

⁸ Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens, Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Bibliothèque économique et sociale, Fidés, Montréal, 1960, p. 23.

⁹ Maurice Séguin, *L'idée d'indépendance au Québec- Genèse et historique*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1968/1977, p. 35-36.

¹⁰ Maurice Séguin, « La conquête et la vie économique des Canadiens », *Action Nationale*, Montréal, 1946, p. 303-326.

d'accumuler des capitaux. Richard Desrosiers est lui aussi d'avis que l'histoire du XIX^e siècle a marqué la mainmise des capitaux anglophones, surtout américains, sur le Québec, ce qui a augmenté l'état d'infériorité économique des francophones.¹¹

Au début du XX^e siècle, c'est cet état d'infériorité que Lionel Groulx démasque. Il s'attaque aux influences américaines, à l'urbanisme et à l'industrialisation, bref, au capitalisme. C'est la ville, par son allure hétéroclite et américanisante, qui, en ces temps de crise économique, apparaissait à plusieurs comme un lieu de misère dont on voulait se détourner et même comme un symbole du monde capitaliste décadent. De nombreux intellectuels qui préconisaient des réformes à cette époque, au Québec comme en Europe, se montraient en même temps très critiques à l'endroit du capitalisme.¹² Lionel Groulx s'adonnait donc d'autant plus volontiers à une idéalisation de l'intérieur du pays (« le retour à la terre »). À l'époque de l'industrialisation et de l'urbanisation du Québec, il n'acceptait pas que cette nation de colons et de coureurs des bois fût désormais réduite aux couches ouvrières. Le tissu urbain, en continuant de s'étendre, a fini par éroder cet imaginaire. Aussi, à son époque une nouvelle nation était en train de naître, processus qui continue présentement, au milieu des brassages ethniques du multiculturalisme et à la faveur des réaménagements symboliques qu'ils commandent. Malgré le fait que Lionel Groulx avait une vision qui aujourd'hui peut paraître dépassée par son idéalisme, son discours le place dans l'actualité par l'incertitude et l'ambiguïté qu'il fait ressortir. Toute l'histoire de la pensée nationaliste canadienne-française et québécoise, toute

¹¹ Richard Desrosiers, « La question de la non-participation des Canadiens français au développement industriel au début du XX^e siècle », dans Jean Hamelin (dir.), *Histoire du Québec*, Montréal, France-Amérique, 1976, p. 301-310.

¹² Voir à ce sujet Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30, une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.

histoire de cette quête identitaire, est traversée par une grande incertitude qui amène les élites intellectuelles à porter un regard sévère sur elles-mêmes et sur la nation tout entière. Il est intéressant de voir comment ce complexe d'infériorité a suscité chez Lionel Groulx trois types de réaction qu'on retrouve encore présentes aujourd'hui dans la société québécoise. La première a consisté à dénoncer l'infériorité culturelle canadienne-française et la vulgarité de la culture urbaine qui accaparait de plus en plus les Canadiens français. La deuxième réaction appelle à la construction de la culture nationale selon divers plans, afin de remédier au vacuum originel. Enfin une dernière réaction a plutôt essayé de démontrer que le sentiment d'infériorité n'a pas de fondement, que la culture canadienne-française est l'égale de n'importe quelle autre. L'analyse du discours nationaliste de Lionel Groulx ne fait que rendre encore une fois compte de la fragilité symbolique qui semble être le point d'aboutissement de deux siècles d'histoire, depuis la Conquête. Il faut sans doute y voir l'effet des éléments de diversité et d'adversité qui, tout au long de son histoire, ont mis la nation en échec et amené l'imaginaire collectif à mettre au point des stratégies symboliques visant à la remettre sur ses rails.

1.2 La construction de la nation roumaine

L'histoire des Roumains commence aux premiers siècles de notre ère, avec la conquête par les Romains de la Dacie. Cette région, située dans l'espace des Carpates et le nord des Balkans, était peuplée quelques siècles auparavant par les Daces, une population

indo-européenne qui s'est individualisée à l'intérieur de la communauté des Thraces¹³. Suite aux campagnes militaires de Trajan (101-102 et 105-106), la Dacie sera conquise et transformée en une province romaine¹⁴. La romanisation de l'ancien royaume de Décébale fut assurément rapide et profonde. Les empereurs y pratiquèrent une colonisation importante et la population autochtone assimila la culture, les mœurs et la langue des conquérants. La vie intellectuelle de la province s'appuyait sur le latin : parmi les nombreuses inscriptions découvertes près de 3000 sont en latin et moins de 30 en grec. La crise générale de l'empire romain au III^e siècle mènera à l'évacuation de la Dacie par Aurélien en 271. À partir de ce moment, les sources écrites présentent un « hiatus » de plusieurs siècles, ce qui a donné lieu à des débats très contradictoires entre les historiens, particulièrement entre les Roumains et les Hongrois.

Au Moyen âge, les populations roumaines à l'intérieur de l'ancienne province romaine, créent trois petites principautés : la Valachie au sud, la Moldavie à l'est et la Transylvanie à l'ouest des Carpates. Si la Valachie et la Moldavie sont parvenues à garder leur autonomie tout au long de l'époque médiévale, malgré les attaques de leurs voisins (Hongrie, Pologne, Empire Ottoman etc), la Transylvanie s'est trouvée occupée par les Hongrois devenant, ultérieurement, partie de l'Empire austro-hongrois. L'établissement des Magyars, au IX^e siècle, dans l'ancienne Dacie, côté ouest, dans

¹³ Hérodote parle des Daces, appelés Gètes par les Grecs, à propos de l'expédition de Darius aux boucles du Danube au VI^e siècle avant Chr., et de la campagne militaire d'Alexandre le Grand au IV^e siècle avant Chr. Au début du I^{er} siècle a.Chr. le roi dace, Burebista, a organisé le premier État dace sur l'espace de l'actuelle Roumanie et au-delà même de ses frontières contemporaines. Ce moment sera très exploité et politisé dans l'histoire moderne de la Roumanie, premièrement par les « dacistes » du début de XX^e siècle et ultérieurement par les communistes.

¹⁴ En mémoire des campagnes militaires contre le roi dace Décébale, a été bâtie à Rome la Colonne de Trajan. Un document militaire atteste également l'existence dès le mois d'août 106, d'une Province impériale de Dacie, dont les frontières couvrirent une partie de l'ancien royaume dace : Transylvanie de l'Est et du sud, Banat et Olténie.

l'actuelle Transylvanie, a donné lieu à des interprétations diverses et surtout idéologisées entre historiens magyars et roumains. Les historiens hongrois justifiaient la primauté politique des magyars et même l'oppression de la population majoritaire roumaine dans la province transylvaine par le manque de sources écrites, qui ne démontrait, selon eux, rien d'autre que le fait que « ces nationalités étaient venues d'elles-mêmes en Hongrie pour s'y réfugier et y avaient été fraternellement accueillies »¹⁵. Les historiens roumains s'appuyaient sur le récit qu'en donne l'auteur anonyme des *Gesta Hungarorum* (Les actes des Hongrois) en décrivant les luttes des Magyars contre les formations politiques roumaines¹⁶, des voïévodats, trouvés en Transylvanie. Les données de cet auteur sont confirmées par les fouilles archéologiques récentes¹⁷. Au XVIII^e et XIX^e siècles, à l'époque du réveil du sentiment national, les Roumains de Transylvanie se sont appuyés sur leur latinité, leur ancienneté et leur permanence dans l'espace pour réclamer des droits semblables aux autres nations, minoritaires d'ailleurs en Transylvanie (Magyars et Saxons). Leurs aspirations ne se sont jamais réalisées sous la domination hongroise.

Même pendant la gouvernance austro-hongroise, l'intolérance de la Hongrie vis-à-vis des groupes nationaux placés sous sa coupe tranchait avec le libéralisme manifesté par l'Autriche à l'endroit des siens. Le gouvernement de Budapest avait poursuivi une politique de magyarisation de ses ressortissants slaves, croates, serbes ou slovaques, des Roumains de Transylvanie et même des îlots germanophones qui relèvent de lui. Plus

¹⁵ Henry Bogdan, *Histoire des pays de l'Est. Des origines à nos jours*, Perrin, Paris, 1982, p. 152.

¹⁶ En latin, on appelait les populations romanisées Blachos ce qui a donné le nom slavisé Vlah, Valaque.

¹⁷ La plus récente découverte est celle de l'été 2007 quand les fouilles archéologiques du village Jucu, Cluj, ont révélé une habitation chrétienne du IX^e siècle, avant l'arrivée des Magyars, preuve incontestable de la continuité des valaques sur ce territoire - voir le quotidien *Evenimentul Zilei*, no 5054, du 19 Septembre 2007.

largement, la Hongrie se concevait à l'inverse de l'Autriche comme un ensemble national à former, comme un seul peuple en gestation. Selon la formule de Ferenc Déak, le révolutionnaire de 1848, le projet était de constituer une « nationalité politique »¹⁸ à la française. Ceci explique, entre autres, le maintien d'un régime électoral censitaire qui éliminait politiquement les paysans slaves et roumains et favorisait les classes moyennes qui se « magyarisent » par opportunisme professionnel ou social. Les villes de Transylvanie, comme Cluj-Napoca (en magyar Kolozsvár) ou du Banat comme Timisoara (Temesvár) sont devenues des centres urbains magyars qui assimilaient avec rapidité les autres nationalités¹⁹. Nous avons donc une domination magyare, une domination de la minorité. Pour imposer le Magyar, parfois les nationalistes hongrois se réclamaient de l'exemple français, sans tenir compte des différences. Les différences entre les provinces françaises n'avaient rien à voir avec les écarts entre les Hongrois et les autres nationalités, slave ou roumaine. Ces dernières se virent contraintes à la magyarisation forcée, au nom des droits de la supériorité culturelle magyare²⁰. On voit de ce fait pourquoi l'histoire avait et a toujours autant d'importance en Transylvanie, car elle y constitue la base d'une conscience nationale, une source « irréfutable » de justification de tout acte politique, non pas pour une, mais pour deux, sinon trois nations implantées sur le même territoire : Roumains (environ 70%), Hongrois (20%) et même,

¹⁸ J.-P. Bled, « L'Autriche-Hongrie : un modèle de pluralisme national? », dans A. Liebich, A. Reszler (dir.), *L'Europe centrale et ses minorités, vers une solution européenne?*, PUF, Paris, 1993, p. 28.

¹⁹ Même en 1930, après l'Union de 1918, le pourcentage de Roumains habitant le milieu urbain, en Transylvanie, était de seulement 35,9, selon le Recensement de 1930, conformément à *Enciclopedia Romaniei* (L'Encyclopédie de la Roumanie), vol. I, Bucuresti, 1938, p. 152.

²⁰ Malgré sa sympathie pour le cas hongrois, l'historien Henry Bogdan reconnaît qu'au XIX^e siècle, les Roumains étaient au nombre d'environ 3 millions en Transylvanie et Banat (face à approximativement 1,5 million d'Hongrois) et qu'ils représentaient donc « une peu plus de la moitié de la population de la Transylvanie et du Banat », dans *Histoire des pays de l'Est. Des origines à nos jours*, Perrin, Paris, 1982, p. 176.

dans une certaine mesure, Allemands. L'interprétation de l'histoire dans un tel contexte n'a pu être que contradictoire et conflictuelle.

D'ailleurs, pour l'ensemble du peuple roumain, les différentes occupations étrangères ont eu un poids considérable dans le développement ultérieur, politique, social et surtout culturel. Ces occupations furent liées aux guerres territoriales que se livraient les grands empires. Dans le cas des invasions ottomanes par exemple, les Provinces roumaines représentaient, après la Bulgarie, le second espace à traverser pour combattre le grand Empire austro-hongrois. La proximité de l'Empire russe et son ouverture sur la Mer Noire et sur la Pologne faisaient des provinces roumaines un lieu stratégique de premier plan. Ces proximités ont largement influencé les pays et la civilisation roumaine. La langue en est le premier et le principal témoin : d'origine latine, elle a intégré un certain nombre de mots slaves, turcs ou russes du fait des événements évoqués précédemment. Chose étonnante et malgré les agressions politiques et les influences linguistiques, la langue roumaine est restée, étonnamment, la même dans les trois provinces roumaines et cela est un des éléments le plus importants qui ont servi au réveil du sentiment national. La religion chrétienne orthodoxe, qui domine dans toutes les provinces roumaines, a également joué un rôle important dans l'orientation culturelle qu'a prise le pays. Dans les provinces roumaines qui ont réussi à garder leur autonomie, les Roumains orthodoxes se trouvaient régis directement par leurs semblables, les boyards orthodoxes. C'est de cette manière que s'est maintenue et affermie une identité à la fois religieuse, linguistique et ethnique, qui a ménagé tout naturellement le terrain des aspirations nationalistes des XIX^e et XX^e siècles.

Commencée un siècle auparavant, la lutte pour le réveil de la conscience nationale des intellectuels roumains continue et se durcit au XIX^e siècle. L'École transylvaine, un mouvement d'émancipation culturelle et politique des Roumains de Transylvanie, luttait pour la reconnaissance de la nation roumaine dans le cadre de l'Empire austro-hongrois. Ses chefs de file, tels Gheorghe Sincai, Petru Maior et Ioan Budai-Deleanu, fixèrent les bases historiques, linguistiques et littéraires de l'identité nationale roumaine. De nombreux intellectuels formés à cette école passent en Valachie et en Moldavie où ils déclenchent le même mouvement de renouveau culturel. L'influence de la Révolution française et de l'Empire napoléonien accéléra la prise de conscience d'un sentiment national unitaire parmi les couches moyennes ou privilégiées et plus libérales. Vers la révolution de 1848, il y avait déjà à Paris un important noyau d'intellectuels roumains (Ion Ghica, C.A. Rosetti, Alexandre Ioan Cuza, le futur prince du Principat uni de Moldavie et Valachie, Nicolae Balcescu, le révolutionnaire) qui formaient autour d'Alphonse de Lamartine, Jules Michelet et Edgar Quinet un « Cercle révolutionnaire roumain ». Ils rêvaient d'un État unifié de Moldavie-Valachie, indépendant de la Russie et de l'empire Ottoman. En Transylvanie, également, les roumains s'organisaient pour la révolution, mais une révolution distincte de celle rêvée par les Magyars désirant un État hongrois indépendant. Les Roumains voulaient eux aussi être reconnus comme une nation différente, autonome, peu importe que la reconnaissance de leur autonomie vînt de l'Empereur autrichien ou de la Hongrie libre. C'est alors que, à côté des leaders culturels et religieux des Roumains transylvains, comme George Baritiu et le prêtre orthodoxe Alexandru Saguna, s'affirme également Avram Iancu, qui allait devenir une figure emblématique de l'histoire de résistance roumaine en Transylvanie. Son histoire sera reprise, entre autres, par Lucian Blaga dans son œuvre dramatique homonyme,

Avram Iancu. Si la révolution de 1848 a échoué, quelques années plus tard, en 1859, les deux provinces roumaines, la Moldavie et la Valachie, connaissaient un meilleur sort : l'élection d'Alexandre Ioan Cuza comme prince autant en Moldavie qu'en Valachie, ce qui signifiait l'union de facto de ces deux provinces. Sept ans plus tard, sur le trône de la Roumanie était désigné un prince étranger, Charles de Hohenzollern, régnant sous le nom de Charles I^{er}. C'est lui qui obtenait l'indépendance de l'État, en 1877. En un demi-siècle, les Roumains avaient su faire des deux principautés soumises à la suzeraineté ottomane un royaume indépendant, fondé sur une monarchie parlementaire, un État reconnu au niveau international. Mais ce « Vieux Royaume », le *Regat*, laissait hors de ses frontières plus d'un tiers des Roumains, les sujets de l'empire d'Autriche-Hongrie. D'où un irrédentisme plus ou moins déclaré, qui entraînait des deux côtés des Carpates le rêve d'une Grande Roumanie unifiée. Ce rêve sera réalisé après la première Guerre mondiale. Toutes les provinces roumaines étant encore sous domination étrangère ont voté, en 1918, à Chisinau (Bessarabie), à Cernauti (Bucovine) et à Alba-Iulia (Transylvanie), en faveur de l'Union avec le pays. L'année suivante, en 1919, le Parlement roumain approuvait « Les lois de l'Union » par lesquelles on consacrait l'appartenance de ces trois provinces à la Roumanie. C'était la naissance de la Grande Roumanie.

L'accomplissement de l'union n'a pas apporté le bonheur et la paix sociale. L'entre-deux-guerres a été marqué en Roumanie par l'émergence d'un mouvement d'extrême-droite (La Légion de l'Archange Michel) et par la dictature royale de Carol II^e. Plus que jamais le pays se trouvait au carrefour des civilisations, entre l'Occident et l'Orient. Aux

yeux du citoyen ordinaire, l'évolution de la vie politique en Roumanie était désolante.

Un homme politique très connu à l'époque, Mihail Manoilescu, observait :

Tous les courants et toutes les personnalités ont proclamé tour à tour des idéaux nouveaux et ont réveillé des illusions. Mais tout cela finit par une grande désillusion. Le mythe d'Averescu, l'utopie des agrariens, l'image légendaire de Carol, la confiance dans les légionnaires, tout s'est déchiré dans l'âme pleine d'espérances inachevées de ce gentil peuple qui attend toujours le salut²¹.

L'analyse de la vision nationaliste de Lucian Blaga est fort intéressante dans ce contexte, car il fait partie du groupe des intellectuels qui ont été les concepteurs d'une identité nationale en Roumanie d'après la première Guerre mondiale, artisans de la culture et de l'imaginaire nationaux, intermédiaires culturels entre leur pays et l'Europe, agents d'une modernisation adaptée aux traditions nationales, importateurs d'idéaux et d'idéologies. Lucian Blaga a, entre autres, le mérite que, par son œuvre culturelle et dans un contexte politique et social complexe et souvent contradictoire, il a toujours travaillé dans le but «d'éduquer une conscience» nationale et, comme écrivain transylvain, contribué à l'intégration de la Transylvanie dans la vie culturelle de la nouvelle Grande Roumanie et à la stimulation de la vie sociale et culturelle transylvaine. Nous avons été étonnée de découvrir, dans un contexte idéologique assez complexe, un intellectuel humaniste, ni à droite ni à gauche, caractérisé par une profonde fidélité à la nation, tout en se définissant par son penchant démocratique et par le rejet de tout compromis éthique. Lucian Blaga reste un intellectuel assez mal connu, comme le pouvent des études assez récentes qui classifient toujours d'une manière totalement erronée cet intellectuel comme étant

²¹ La traduction m'appartient, extrait de Ioan Scurtu, *Viata cotidiana a romanilor in perioada interbelica*, Rao, 2001, p. 278.

d'extrême droite, en le situant même aux côtés de Nae Ionescu et Nichifor Crainic²². Notre mémoire servira, nous espérons, de clarifier aussi cet aspect et offrira éventuellement un point de départ pour une future étude d'histoire intellectuelle.

2. Lucian Blaga et Lionel Groulx – les biographies

Lucian Blaga naît le 8 mai 1895 dans le petit village transylvanien de Lancram. Il fait ses études à Sebes, au Collège « Andrei Saguna » de Brasov, à l'Institut Théologique de Sibiu (1917) et à la Faculté de Philosophie de l'Université de Vienne. Il obtient le titre de docteur en philosophie à Vienne en 1920. Entre 1926 et 1939, il mène une carrière diplomatique à Varsovie, Prague, Berne et Lisbonne, où il est ambassadeur. Élu membre de l'Académie Roumaine en 1936, Blaga est nommé, en 1938, à la chaire de philosophie de la culture de l'Université de Cluj.

Entre 1921 et 1964 Lucian Blaga a publié 10 pièces de théâtre, la plupart des drames portant sur des aspects culturels, religieux ou historiques du passé roumain. Entre 1943 et 1946 il publie ses trilogies philosophiques : *Trilogia cunoasterii* (*Eonul dogmatic*, *Cunoasterea luciferica*, *Censura transcendentă*), *Trilogia culturii* (*Orizont și stil*, *Spatiul mioritic*, *Geneza metaforei și sensul culturii*) et *Trilogia valorilor* (*Știința și creație*, *Gândirea magică și religie*, *Arta și valoare*). Il a publié aussi deux romans autobiographiques : *Hronicul și cântecul varștelor*, volume autobiographique, édité après

²² Voir Antonela Capelle-Pogăcean qui reprochait à Lucian Blaga d'avoir refusé, en « s'appuyant sur des arguments différents, le modèle de la démocratie parlementaire occidentale en vertu de la spécificité roumaine », dans Antonela Capelle-Pogăcean, « Les écrivains roumains et la politique après décembre 1989. À la recherche de l'innocence perdue », dans Catherine Durandin, *L'engagement des intellectuels à l'Est. Mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1994, p. 140.

sa mort en 1965, dans lequel il décrivait ses années d'enfance et d'adolescence et *Luntrea lui Caron*, volume autobiographique, édité aussi après sa mort, en 1992, où il relatait ses expériences dans les premières décennies du communisme. Il a publié de nombreux essais et articles et il a été le premier à traduire *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe en roumain, en 1955.

En 1948, avec l'avènement des communistes au pouvoir en Roumanie, Lucian Blaga est exclu de l'Université et de l'Académie Roumaine, ses livres sont sortis des bibliothèques et des librairies, il est interdit de publication. De 1949 à 1959, année de sa retraite, il travaille comme chercheur à l'Institut d'Histoire et de Philosophie de Cluj, puis comme bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Académie de Cluj. Il a fallu attendre les années 1950 pour le voir revenir à la vie littéraire comme traducteur, puis avec quelques poèmes (1960). La majeure partie de ses écrits de cette période ne paraîtra qu'après sa mort. Celle-ci se produit le 6 mai 1961, Lucian Blaga laissant derrière lui une œuvre majeure.

Lionel-Adolphe Groulx est né le 13 janvier 1878 à Vaudreuil, dans une famille de paysans. Il fait ses études classiques au petit Séminaire de Ste-Thérèse. Au XIX^e siècle, le clergé exerçant dans le monde rural est largement issu des campagnes et se dévouer à la prêtrise était perçu par les paysans non pas seulement comme un modèle de vertu et de dévouement mais aussi comme une manière pour les futurs prêtres d'aider leurs pauvres familles à s'en sortir. Lionel Groulx, qui avait découvert sa vocation sacerdotale pendant ses années d'écolier, reçoit sa formation théologique au grand Séminaire de Valleyfield et au grand Séminaire de Montréal. Il est ordonné prêtre le 28 juin 1903 à Valleyfield. De 1901 à 1906, et ensuite de 1909 jusqu'en 1915, il est professeur au

Collège de Valleyfield où il enseigne les belles-lettres et la rhétorique. Entre 1906-1909 il passe deux années à Rome où il obtient le doctorat en philosophie et en théologie et une autre à l'Université de Fribourg (Suisse) où il étudie les lettres et la philosophie.

En 1915, l'Université Laval de Montréal lui confie la chaire d'histoire du Canada dont il aura été le premier titulaire. De 1920 jusqu'en 1928, il est directeur de la revue *L'Action française*, l'une des plus prestigieuses revues de pensée et d'action religieuse et nationale Canadien-française. En 1931, il est délégué en France par l'Université de Montréal. Il donne un cours d'histoire du Canada à la Sorbonne, à l'Institut Catholique de Paris et dans quelques universités de province.

À part ses nombreux cours, il laisse derrière lui une œuvre écrite considérable, constituée par des ouvrages historiques comme *Nos luttes constitutionnelles* (1916), *La Confédération canadienne* (1918), *La Naissance d'une race* (1919) *Lendemain de Conquête* (1920) et *Vers l'Émancipation* (1921), de littérature : *Les Rapaillages* (1916), *L'appel de la race* (1923) et *Au Cap Blomidon* (1932) et de nombreux articles. Il demeure un conférencier et un écrivain actif jusqu'au jour de sa mort, le 23 mai 1967. Pour montrer combien il était respecté, le Québec était en deuil du chanoine Lionel Groulx cette journée même.

Puisque nous analysons la vision de la nation chez Lucian Blaga et chez Lionel Groulx, il est important de souligner l'apport du milieu de vie sur la totalité de leur œuvre. La question nationale, de la culture, de la religion et de l'identité est centrale autant dans l'œuvre de Lucian Blaga que dans celle de Lionel Groulx et leur vision est aussi le

résultat du milieu de vie rural, traditionnel qui a profondément marqué les deux intellectuels.

Lucian Blaga vient au monde dans un petit village transylvanien, dans une famille de paysans roumains. Son père, Isidore Blaga, est prêtre orthodoxe tout comme son grand-père. Sa mère, Ana Moga, une femme simple, vient d'une famille des Roumains macédoniens immigrés en Transylvanie au XVII^e siècle. Dans son roman autobiographique, *La chronique et le chant des âges*, il décrit son premier milieu formatif, représenté par la maison familiale et sa cour, le village et le champ qui l'entoure. C'est un paradis où l'on croirait que ne vivaient que des enfants qui passent leur temps « en s'amusant continuellement » et qui « s'instruisent en suivant le mouvement des oiseaux et des fleurs ». Le village de Lucian Blaga n'est pas l'espace social de Lionel Groulx, mais plutôt un espace proche de la nature sauvage et de la mythologie :

Le village pour moi est une zone des merveilleuses interférences : ici, la réalité, palpable, rejoindrait le conte et la mythologie biblique. Les anges, le prince des démons et les petits diables noirs étaient pour moi des êtres qui peuplaient le village même. Je vivais profondément terrifié, en ressentant tantôt l'émotion vive, tantôt la crainte totale au milieu de ce monde²³.

Lionel Groulx est né le 13 janvier 1878 dans une famille paysanne de condition modeste. Son père, Léon Groulx, meurt l'année de sa naissance et sa mère, Philomène Pilon, se remarie un an plus tard avec Guillaume Émond. La famille de paysans habite une ferme du rang des Chenaux à Vaudreuil. Lionel Groulx a pris contact dès son plus jeune âge

²³ Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, éd. par George Gana, Minerva, Bucuresti, 1997, p. 18.

avec la vie d'agriculteur du monde rural québécois de la fin du XIX^e siècle²⁴. Comme la tradition l'exigeait, le jeune Groulx fréquente l'école des Clercs de Saint-Viateur, à Vaudreuil, pour ensuite s'inscrire à des études classiques au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse de Blainville. Dans son *Journal*, qu'il commence à rédiger pendant ces années de collégien et, ultérieurement dans ses *Mémoires*, Lionel Groulx se rappelle ses années d'étudiant quand il avait du mal à s'empêcher, tout comme Lucian Blaga, de s'enfuir pour revenir parmi les siens. Les départs du foyer et les rentrées au collège sont douloureux. Semblable à Lucian Blaga qui, tourmenté par la nostalgie, s'enfuyait de l'école et se faisait secrètement le chemin de Sebes vers la maison familiale, le collégien Lionel Groulx aussi ne cessait de rêver à de brefs séjours dans son Vaudreuil natal, « là-bas où le soleil se couche ». Lorsque la nostalgie l'envahit, sa pensée s'évade et il reconstitue l'image de son village à partir des souvenirs qui y sont rattachés²⁵. L'amour que Lionel Groulx ressent pour son milieu, pour son « chez soi », fait en sorte qu'il lui consacre un poème, intitulé initialement « Le chant d'un petit colon »²⁶. Cette union entre Lionel Groulx et son foyer, on la retrouve également dans le cas du futur intellectuel nationaliste roumain.

Il y a aussi un autre thème qui est commun aux biographies des deux intellectuels : celui de la formation intellectuelle. Elle est animée, certes, par l'école, mais surtout par la lecture. Le poète Lucian Blaga évoque ses années comme étudiant sans enthousiasme ou nostalgie : il n'aimait pas l'école quoiqu'il fût un élève brillant:

²⁴ L'achat d'une terre de près de 400 arpents par son père adoptif a eu pour effet « de mobiliser jusqu'aux dernières réserves la capacité de travail de la jeune famille. Et voilà comment, tout jeune, à huit, à neuf ans, je maniais déjà la faucille... », Lionel Groulx, *Mes mémoires*, I, p. 29.

²⁵ Lionel Groulx, *Journal, 1895-1911*, vol. I, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1984, p. 239-240.

²⁶ *Ibidem*, p. 201.

L'apprentissage ne me posait pas de problème, et la chance était de mon côté. Pourtant, l'école demeurait pour moi étrangère, mal aimée. D'ailleurs, jamais l'école et le cœur ne purent se rencontrer. Non, jamais! Être écolier, je le percevais comme un état de restriction, enchaînant et opprimant²⁷.

Un moment important pour sa carrière ultérieure est celui quand il découvre, dans un vieux numéro de la revue *Convorbiri literare*, dans la bibliothèque de son père, un fragment de *Faust*, de Goethe : « Tout d'un coup, je me laissais emporter. Celle-ci a été la lecture décisive qui a réveillé en moi, à 13 ans, le plus insatiable goût pour la lecture ». Il lit alors les œuvres de Vasile Conta et d'autres écrivains roumains et c'est ainsi qu'il commence « une époque de violente curiosité intellectuelle ». Dans une entrevue avec Liviu Rus, Lucian Blaga affirme que :

[...] le penchant pour la philosophie, je l'ai hérité de mon père, un homme qui a lu énormément, qui connaissait parfaitement la philosophie allemande, un homme qui avait de très vastes connaissances autant en musique qu'en mathématiques. Le penchant poétique et la vigueur, la productivité, je les ai hérités du côté de ma mère. C'est elle qui m'a transmis aussi le sens profond de la superstition, du conte, du magique et de la religion [...] Par ma mère, je me sens attaché à la terre²⁸.

De son côté, Lionel Groulx entre au Petit Séminaire de Ste-Thérèse en septembre 1891 où il y recevra une formation classique. Tout comme Lucian Blaga, Lionel Groulx se montre lui aussi déçu par la médiocrité des professeurs-séminaristes qui se chargent des premières années d'études. Si pour Lucian Blaga l'exemple de son père lui a servi pour lui faire découvrir les plaisirs de la lecture, Lionel Groulx s'initie aux lectures humanistes surtout grâce à son professeur de versification. Ces lectures vont lui ouvrir une nouvelle perspective sur le monde et vont lui donner le goût de l'écriture. De son journal intime ainsi que de ses *Mémoires*, nous savons quels étaient les auteurs qui ont

²⁷ Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, Ed. critica de George Gana, ed. Minerva, Bucuresti, 1997, p. 28.

²⁸ Liviu Rusu, *De la Eminescu la Lucian Blaga*, Editura cartea romaneasca, 1981, p. 227.

particulièrement marqué ses années de collège. Lionel Groulx avait lu les classiques grecs et romains tels Homère, Virgile et Ovide mais il tomba sous le charme des classiques français également : La Fontaine dont on récitait une fable chaque matin au début de la classe, Corneille, Racine; mais surtout Eugénie de Guérin, qui lui donna le goût de tenir lui aussi un journal, Louis Veuillot, dont il dévore toute l'œuvre. Plus tard, autour de 1900, Groulx s'initiera à la doctrine nationaliste de Jules-Paul Tardivel, un franco-américain, fondateur de l'hebdomadaire *La Vérité* qui se fera le champion de la cause catholique et française au Canada. Dans cette même période, Lionel Groulx découvre les positions sur la question nationale défendues par Henri Bourassa et Edmond de Nevers, deux journalistes qui auront beaucoup d'impact sur sa pensée nationaliste.

Un autre point en commun est le fait que les deux intellectuels s'intéressent à l'histoire nationale depuis leur jeune adolescence. Depuis son enfance, quand il écoutait son père lisant à haute voix et commentant avec ses frères les articles de Nicolae Iorga, le grand historien roumain qui écrivait dans la revue *Seminatorul*, Lucian Blaga est formé dans l'esprit de l'idée nationale et de l'espoir de voir son pays s'unir avec la Roumanie. De son côté, Lionel Groulx est « curieux de lever le voile qui recouvre le secret de la vie de ces hommes qui appartiennent à l'histoire ». Leur idéalisme et leurs options nationalistes trouvent le support dans des lectures au sujet historique. En s'interrogeant « D'où vient cette émotion puissante, profonde qui nous envahit l'âme à la lecture des annales de son pays? », Lionel Groulx se rend compte que c'est le passé qui défile devant ses yeux, le

passé de son « jeune pays » avec ses victoires et ses souffrances qui le trouble autant²⁹. Parmi les nombreux historiens qui délectent son goût pour la lecture, Lionel Groulx y trouve ses « premiers maîtres à penser ».

La formation intellectuelle de Lionel Groulx s'avère parfois différente de celle du futur philosophe et poète nationaliste. Lire le *Journal* de Lionel Groulx nous aide à aussi comprendre une époque et une société où les dominantes de la culture étaient exclusivement catholiques. Croyant à part entière, Lionel Groulx se nourrit des lectures religieuses. Le catholicisme et l'enseignement des collèges classiques portent la marque de la France catholique et conservatrice d'avant la révolution et de Rome, la capitale de la chrétienté catholique. L'évolution de la religion, l'impact culturel que le christianisme a eu sur l'histoire, tous les personnages qu'il a produits, des saints et des saintes, impressionnent profondément ce jeune romantique. Toutes ces lectures, il les approfondit en Europe, tant en Italie qu'en France et en Suisse. Au Québec, il crée l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, un organisme provincial regroupant des étudiants dans toute la province, qui incite ses membres à cultiver et à mettre en pratique de grands idéaux religieux et sociaux. De 1920 à 1928, il dirige une revue mensuelle, l'*Action française*, et anime le mouvement nationaliste du même nom. Dans l'*Action française*, Groulx revient sans cesse sur la question de la survie du français et du catholicisme dans un environnement urbain et industriel anglo-saxon. Dans les années 1950, à l'aube de la Révolution Tranquille, il reproche à la nouvelle génération de vouloir se débarrasser de son héritage religieux.

²⁹ Lionel Groulx, *Journal, 1895-1911*, vol. I, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1984, p. 328-329.

De son côté, l'influence de son père, prêtre orthodoxe, mais « libre-penseur » et les études à Vienne ont formé Lucian Blaga dans un esprit libre et fait de lui un intellectuel aux influences multiples. Cette période de formation est la plus en mesure de nous permettre de découvrir la genèse spirituelle de l'écrivain, ses articles et ses essais dissimulant des préoccupations diverses et les projets de ses futurs ouvrages. Blaga impose un expressionnisme roumain et introduit dans la poésie et dans le théâtre les mythes protolatins. Il crée aussi une philosophie de l'espace roumain suggérée par la métaphore de l'« espace mioritique »³⁰. Il a débuté en 1919 avec le volume *Poèmes de la lumière* et les critiques littéraires de l'époque ont reçu solennellement ces poèmes venus de la Transylvanie à peine unifiée avec le pays. Il apparaît, en effet, comme un poète jeune et instruit, nourri de nombreuses lectures philosophiques, un poète qui brise les rythmes traditionnels et ose, comme personne ne l'avait fait depuis Eminescu dans la culture roumaine, tout couvrir et mettre en mythes ses quiétudes et ses inquiétudes métaphysiques. Et il y a encore autre chose dans les poèmes juvéniles de Blaga qui plaît énormément à l'esprit jeune : le fait qu'ils amènent dans le poème le mystérieux, le nocturne, l'incontrôlable. Ainsi, ses premières présences journalistiques dans *Romanul* (1914-1915), *Gazeta Transilvaniei* (1915) et *Pagini literare* (1914) d'Arad sont l'expression du contact intime avec la philosophie de Bergson, avec l'école

³⁰ Pour Lucian Blaga, l'univers familial du village natal est synonyme des profondeurs intimes de l'âme, le refuge, le repère, le berceau, la source dans laquelle le poète puise sa sève vitale et créatrice. L'espace spécifique, géographique et spirituel des Roumains, est appelé par Blaga « l'espace mioritique ». Il a emprunté ce nom à la ballade la plus connue et la plus chère à la spiritualité roumaine, *Miorita* (La petite brebis). Le nom, devenu substantif propre, est le diminutif affectif du mot « mioara » qui signifie en roumain « brebis ». « L'espace mioritique » est l'espace ondulé, formé par les collines et les montagnes alternant avec les plateaux - en roumain appelés « plaiuri » - de la région des Carpates, où les Roumains - peuple d'anciens bergers - ont survécu et ont bâti ensuite des forteresses et des cités. Le philosophe Blaga établit une concordance entre la psyché collective, sa projection matérielle dans les rythmes des « doine » et des ballades et sa manifestation architecturale dans le village incrusté dans l'harmonie des lignes du paysage. Voir Lucian Blaga, « Simboluri spatiale », *Darul Vremii*, I, 1930, no. 4-5, mai-juin, p. 97-99, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Editura Dacia, Cluj, 1973, p. 148-157.

phénoménologique et l'idéalisme métaphysique qui vont lui servir à la construction de son propre édifice philosophique, pendant que ses articles de *Vointa*, *Patria* et *Gandirea* sont traversés par la préoccupation continue pour la culture. Des nombreux articles ont été repris et développés ultérieurement dans des essais apparus dans les revues *Cuvantul* et *Adevarul literar si artistic* avant d'atteindre la touche finale dans de grandes études théoriques, comme, par exemple, la théorie de Blaga de l'espace « mioritique » qui a connu quelques étapes intermédiaires dans les essais « Simboluri spatiale » parus dans *Darul vremii* (1930) et « Miorita in Elvetia » dans *Drumul nou* (1931) ainsi que les conclusions du volume *Despre gandirea magica* (1941) qui sont élaborées vingt ans plus tôt dans les articles « Inceputuri, arta, magie », dans *Adevarul literar si artistic* (1925) et « Arta magica » de *Gandirea* (1924).

Nous voyons alors combien il est intéressant de noter la provenance des deux auteurs dans leur démarche intellectuelle. Lucian Blaga vient de la Transylvanie, donc de la périphérie. Par conséquent, il est très sensible aux nuances, aux différences à l'intérieur de la synthèse roumaine. Et c'est justement cette synthèse, avec ses nuances et ses complexités, qu'il veut promouvoir en tant que fondement de la Roumanie. En ce sens, sa position est très originale par rapport aux autres intellectuels roumains (plus « métropolitains »); elle sera même incomprise par plusieurs de ses contemporains, comme nous le montrerons plus loin dans ce chapitre. Pour sa part, Lionel Groulx vient du Québec, donc du cœur même du Canada français. Sa vision est beaucoup plus unitaire, au point même d'être parfois simplificatrice : chercher les nuances à l'intérieur du Canada français ne fait pas partie de son approche; il pourrait même être dangereux, selon lui. Sur ce point, sa position est autrement plus polémique que celle de Lucian

Blaga et a donc connu un plus grand succès auprès de ses contemporains. Cette nuance nous la mettons en évidence tout au long de notre mémoire, car elle relève des individus que sont Lucian Blaga et Lionel Groulx et elle sera importante dans la réception de leurs idées par les Roumains et par les Canadiens français.

CHAPITRE 3

La nation selon Lionel Groulx et Lucian Blaga

L'étude du nationalisme chez Lionel Groulx et chez Lucian Blaga fournit un excellent prétexte pour analyser les tensions qui ont caractérisé l'évolution de l'idéologie nationaliste dans l'entre-deux-guerres. Notre démarche s'inscrit dans la problématique plus générale du rôle et de la fonction sociale de l'intellectuel. C'est la notion *d'engagement*¹ qui nous a dirigée vers ces deux intellectuels. En Roumanie, l'intellectuel comme figure autonome vis-à-vis du pouvoir est de naissance tardive : il apparaît dans l'entre-deux-guerres. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, la plupart des hommes de pensée — tel un Lucian Blaga — écartent la qualification d'intellectuel. Ils se définissent plutôt comme hommes de lettres, hommes de culture. Originaires de couches modestes, c'est-à-dire de la petite ou de la moyenne bourgeoisie, dans un pays comme la Roumanie, dont l'unification était de date récente, les intellectuels étaient d'abord des stimulateurs de la conscience nationale.

Lionel Groulx et Lucian Blaga, intellectuels catalogués traditionalistes, ont proposé à leurs nations une direction, un projet de réforme *culturelle, sociale et politique*. Chez les deux écrivains, et plus visible peut-être dans l'œuvre de Blaga, on rencontre une grande liberté d'expression. La tendance dominante dans l'œuvre de Blaga, par exemple, est d'aspirer à changer le monde ou la société par les formes et rien que par elles et cela sans tenir même compte du goût du public. Chez Lionel Groulx, son engagement social

¹ Pour les notions d'engagement social et engagement politique voir Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Seuil, Paris, 1997.

et politique, si on veut, transpire par tous les pores de ses écrits, que ce soit des romans ou des articles. Nous pensons que les formes d'engagement social ou politique d'ordre littéraire peuvent apporter un éclairage complémentaire à l'étude des idées nationalistes et nous nous proposons d'analyser dans ce chapitre plusieurs aspects de la vision nationale des deux intellectuels, en partant de leur œuvre littéraire.

La nation chez Lionel Groulx tout comme chez Lucian Blaga est une entité distincte et a préséance sur l'État. En accentuant l'idée que la nation peut exister indépendamment d'un cadre institutionnel qui lui soit propre, Lionel Groulx tout autant que Lucian Blaga défendent l'idée de la survivance de leurs nations en dépit de la dispersion de leurs éléments constitutifs. En l'absence d'un territoire défini, mais avec le Québec comme point de référence, les Canadiens français privilégient les fondements ethniques pour assurer leur unité. De leur côté, les Roumains ajoutent aux fondements ethniques la référence territoriale en se rapportant au territoire de l'ancienne Dacie colonisée par les Romains.

Dans ce chapitre, nous abordons la question de la langue, du sang, de la culture et de la religion, un quatuor autant ancien que moderne, qu'on retrouve dans les discours de Lionel Groulx et de Lucian Blaga et dont ils se servent pour définir la nation. Notons toutefois que nous n'abordons pas la question du territoire, qui est pourtant une question fondamentale dans l'étude du nationalisme. Cette question a déjà fait l'objet d'importantes études dans le cas de Groulx, notamment celles de Frédéric Boily² et

²Frédéric, Boily, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Sillery, Septentrion, 2003.

Michel Bock³. Et surtout, chez Blaga tout comme chez Groulx, le territoire constitue une composante autrement moins fondamentale des identités roumaine et canadienne-française que les quatre éléments ci-dessus mentionnés. Si les Roumains et les Canadiens français ont pu survivre, selon ces auteurs, en tant que nations et sans territoire unifié (le cas de la Roumanie) ou manquant des frontières précises (le cas du Canada français) pendant des siècles, c'est que la nature de leur identité puisait ses forces ailleurs. C'est ce que le présent chapitre tentera de démontrer.

1. Langue

1.1 Le roumain et l'union linguistique balkanique

Le roumain est une langue latine. La première mention d'une langue romane parlée au Moyen Âge dans les Balkans appartient au chroniqueur byzantin, Théophane Confesseur au VI^e siècle, au sujet d'une expédition militaire contre les Avars en 587, alors qu'un muletier valaque, qui accompagne l'armée byzantine, remarque que le chargement d'un animal est en train de tomber, et crie à son compagnon « Torna, torna fratre » (retourne, retourne frère!).

Le texte le plus ancien écrit en langue roumaine mais en caractères cyrilliques, comme la plupart des écrits roumains anciens, est une lettre de 1521, par laquelle Neacsu de Campulung informe Johannes Benkner, maire de Brasov, que les Turcs préparent une

³ Michel Bock, *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Hurtubise HMH, 2004.

attaque-surprise sur tout l'Ardeal et la Valachie⁴. À la fin du XVIII^e siècle, les universitaires de Transylvanie notent l'origine latine du roumain, et adoptent l'alphabet latin. L'alphabet cyrillique reste en usage dans les autres provinces roumaines jusqu'à l'Union de la principauté de Valachie⁵ et de la principauté de Moldavie⁶ en 1859, quand les règles d'écriture du roumain sont officiellement établies. À la fin de la Première Guerre mondiale, la Transylvanie, alors partie de l'Empire austro-hongrois, rejoint la Roumanie, suivie de la Bucovine et de la Bessarabie. Dans ces trois pays, on avait préconisé l'assimilation de la population de langue roumaine par toutes sortes de mesures. En Bucovine par exemple, le processus d'assimilation et de germanisation était très fort, particulièrement dans la communauté juive et, comme partout dans l'empire, les centres universitaires étaient des bastions de la culture allemande. En Bessarabie, la russification se faisait de façon particulièrement agressive. En Transylvanie, les Roumains furent soumis pendant plusieurs siècles à des mesures discriminatoires et d'assimilation surtout de la part de l'autorité magyare. Et malgré les vicissitudes, partout dans ces provinces, la population roumaine, majoritaire et essentiellement paysanne, réussit à garder sa langue et son identité en se rattachant définitivement à celle de la nation roumaine transcarpatique. Avant l'Union de 1918, Lucian Blaga se rappelle comment, étant lycéen à Brasov, une ville cosmopolite, sous influence allemande, il

⁴ Cristache Gheorghe et Petre Gheorghe, « Scrisoarea lui Neacsu din Campulung, document informativ, politic si militar de epoca », *RIMSC*, 2003, 7, p.51-54.

⁵ *Valahia* est à l'origine un mot germanique, *Walha*, nom par lequel les Goths désignaient les Romains, habitants de l'Empire romain. En allemand, le pays était souvent nommé « Vlachenlant » (pays des Vlachs). En documents de langue latine, elle s'appelait « Transalpina » (le pays au-delà des montagnes) ou « terra Valachorum » (le pays des Valaques). Il y a des nombreux études sur l'etymologie des valaques, entre autres A.D. Xenopol, *Une enigme historique: Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885 et Theodor Capidan, *Aromanii, dialectul aroman*, Universitatea Bucuresti, 1932.

⁶ Au Moyen Âge, la Moldavie comprenait « Tara de Sus » (le Pays d'en Haut), la future Bucovine, et « Tara de Jos » (le Pays-Bas) incluant la Bessarabie.

entrait souvent en contact avec les Roumains de l'autre côté des montagnes (du royaume de la Roumanie):

Leur parler était soigné et pressé et leur vivacité intellectuelle me fascinait. La tournure élégante de la phrase mettait en évidence, par contraste, les aspérités de notre langue. La comparaison aurait pu nous donner un complexe d'infériorité si, dans le plus profond de notre âme, nous n'avions pas eu d'aspiration plus haute que celle de nous confondre jusqu'à l'identification avec cette culture. Notre parler était lent, la prononciation se faisait difficilement, compliquée et désarticulée, comme si nous étions des êtres d'autres époques et à qui, depuis des millénaires, on aurait retiré le droit d'exister. Et nous reconnaissions cette différence dans notre âme sans aucun sentiment de jalousie⁷.

1.2 Le français canadien et la question de la survivance

L'histoire de la langue française au Canada commence avec l'établissement de la Nouvelle-France et la fondation de la ville de Québec par Samuel de Champlain en 1608 quand une population française s'y implante de façon permanente. Le français a continué d'être utilisé même après la Conquête anglaise. Dans les premières décennies du régime britannique, il n'y avait pas de raison « de s'inquiéter : le français est l'outil de communication entre les nations de l'Europe; on le parle chez les élites d'Angleterre [...] Les Canadiens ne semblent pas, ces premières années, se poser des questions sur l'avenir de leur langue »⁸. Avec *l'Acte d'Union* de 1840, tout change. Pour la première fois, la Grande-Bretagne proscrit l'usage du français dans un texte constitutionnel. Comme on pouvait s'y attendre, la *Loi de l'Union* soulève une vague de protestations parmi les francophones et en 1848, par la *Loi sur l'usage de la langue anglaise*, le gouvernement britannique abroge l'article 41 de *l'Acte de l'Union*, en retournant de cette façon au bilinguisme de fait qui avait cours avant la *Loi de l'Union*.

⁷ Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, Ed. critica de George Gana, ed. Minerva, Bucuresti, 1997, p. 99.

⁸ Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Éditions Hurtubise HMH ltée, Cahiers du Québec, Collection histoire, 2001, 2 vol. ; 1^{er} vol, p. 210

À la longue, toutefois, les francophones finissent par s'inquiéter des effets du bilinguisme, tout particulièrement dans le milieu urbain. À la fin du XIX^e et début du XX^e siècle, un péril semble prendre forme. L'essor économique que connaît la colonie fait entrer des produits, des modèles, des mœurs britanniques et américaines dans tous les foyers, ayant pour résultat de transformer les mentalités selon les usages du monde anglophone. Le processus est accentué par l'émigration de plus en plus massive des Canadiens français vers les États-Unis, où ils sont exposés directement, et avec des moyens limités pour se défendre, à une culture anglo-américaine en pleine effervescence mais aussi par l'afflux d'immigrants du début de XX^e siècle venant tant de divers pays de l'Europe que des États-Unis ou de la Grande-Bretagne. Par ailleurs, la Confédération en 1867 jette les Canadiens français dans une position de minorité permanente. Cette époque est marquée au Canada français par un fort sentiment d'inquiétude quant à la survie de l'élément français dans la nouvelle entité politique. C'est dans ce contexte que bien des penseurs et, dans leur lignée, Lionel Groulx contestaient les effets du bilinguisme qui devenait pour eux un moyen d'assimilation des francophones⁹. L'anglicisation de la société et de la culture devenait un enjeu majeur. Le français se trouvait menacé par la possibilité d'être absorbé par une culture de masse, anglo-américaine.

Dès le départ, donc, on voit que la question linguistique transcende les territoires politiques. Toutefois, une nuance se glisse entre les deux cas. Si la langue roumaine a

⁹ « Nous avons méprisé l'expérience universelle, oubliant que le bilinguisme généralisé, c'est d'ordinaire, à sa première phase, l'agonie d'une nationalité », Lionel Groulx, « Pourquoi nous sommes divisés », conférence prononcée au Monument national, à Montréal, le 29 novembre 1943, sous les auspices de la Ligue de l'Action nationale, dans *Constantes de vie*, Montréal et Paris, Fides, 1967, p. 136-137.

subi les assauts des langues voisines dans les siècles précédents, ce n'est plus le cas avec l'Union de 1918. Le problème qui se pose en Roumanie, après l'Union, c'est d'intégrer les composantes linguistiques qui ont vécu séparément pendant des siècles. Au Canada français, l'assaut contre la langue française est une réalité quasi quotidienne depuis l'Union de 1840. Le problème qui se pose donc, ici, c'est de trouver les moyens pour assurer une défense adéquate de la langue française partout où elle est parlée sur le continent américain.

1.3 Conserver la langue, une priorité parmi les initiatives des nationalistes.

Pour ce qui est des comparaisons, la première question qui nous vient à l'esprit c'est de savoir si Lucian Blaga défend la langue de façon aussi polémique que le fait Lionel Groulx. Or, tout comme Lionel Groulx, Lucian Blaga s'en fait le promoteur ardent. Les conditions de développement étaient différentes des deux côtés des Carpates, qui étaient séparés par une frontière depuis des siècles; de surcroît, la politique culturelle pratiquée par les dirigeants et encouragée par les élites roumaines était différente dans le royaume de la Roumanie d'avant l'Union de 1918 et dans les provinces occupées par les empires austro-hongrois et russe. Après 1918, face aux diverses formes de nationalisme local ou régional comme le « transylvanisme »¹⁰ de certaines élites culturelles roumaines ou magyares et aux irrédentismes des sujets magyares et russes, le gouvernement roumain a dû imposer un centralisme à la fois politique et culturel, tout en respectant les droits des minorités. Le gouvernement n'aurait probablement pas réussi à consolider l'acte

¹⁰ Parmi les plus récentes études sur le nationalisme transylvain voir Alina Mungiu-Pippidi, *Transylvania subjectiva*, Humanitas, Bucaresti, 1999.

politique unificateur sans l'appui des intellectuels, des écrivains engagés. Aux côtés d'autres écrivains transylvains (Ion Agrabiceanu, Cezar Petrescu, Eugen Filotti, etc.), Lucian Blaga, dont le but était « de provoquer une flamme intérieure, d'éduquer une conscience, de créer une atmosphère », a contribué par ses écrits à l'intégration de l'Ardeal¹¹ dans la vie culturelle de la nouvelle Roumanie et à la stimulation de la vie sociale et culturelle transylvaine. Pour Lucian Blaga, la langue constitue l'un des éléments qui ont donné de la force au combat pour la survivance du peuple roumain. En raison entre autres de la langue commune aux Roumains de toutes les provinces, Lucian Blaga souhaitait lui aussi, comme d'autres patriotes roumains, l'Union dans un seul État national. Dans les provinces jadis occupées, Transylvanie, Bucovine et Bessarabie, la langue de la minorité dominante (Magyar, Autrichien ou Russe) était désignée comme facteur d'oppression, tout comme l'anglais au Québec. D'ailleurs, Lionel Groulx partage la même vision, en considérant que, au Canada aussi bien qu'aux États-Unis, tous les francophones appartiennent à la même grande famille des Canadiens français. Bref, le rôle de la langue dans la consolidation de l'identité nationale est fondamental dans les deux cas.

Lionel Groulx faisait l'éloge de la langue française et des ancêtres qui n'avaient cessé de combattre pour sa survie : « Un peuple ne défend pas et ne garde pas sa langue pour le

¹¹ À l'origine, le territoire désigné sous le nom *Ardeal* comprenait la région inter-carpatique, délimitée par les Carpates Orientales, les Carpates Méridionales et les Carpates Occidentales (les Monts Apuseni). L'étymologie et la signification du mot *Ardeal* est toujours controversée. Certains chercheurs roumains considèrent que le toponyme est un mot d'origine dace, *Arutela* – *Arudela* – *Arudeal*, signifiant « or », la région étant reconnue en antiquité pour ses réserves d'or et de bronze. D'autres chercheurs considèrent que l'origine du mot est indo-européenne, signifiant « forêt » et que le nom a été repris par les Magyars, en hongrois cette région étant nommée Erdély, « au-devant de la forêt ». On lui a aussi donné le nom de *Transilvania*, Transylvanie, mot latin, signifiant « au-delà de la forêt ». Avec les époques, par Transylvanie, on a entendu un territoire plus large, qui comprenait toutes les régions roumaines de l'ouest des Carpates (Banat, Crisana, Satu Mare, Maramures). Sur l'origine du nom Ardeal, voir Paul Lazar Tonciulescu, *Gesta Hungarorum* (traduction), Miracol, Bucuresti, 1996; Iulian Martian, *Ardeal nu deriva din ungureste*, Tipografia Nationala G. Matheiu, Bistrita, 1925.

seul charme ou le seul orgueil de la parler. Il la garde parce qu'elle est quelque chose de son âme, et qu'elle est porteuse de legs et d'espoirs sacrés »¹². Or, ce trésor de la nation est constamment menacé autant par l'indifférence des Canadiens français eux-mêmes que par les fréquents anglicismes dans le langage commun. Dans son esprit, la survie même de la race se joue dans le sort de la langue. La nation canadienne-française trouve donc sa légitimité dans sa langue, qui lui permet d'affirmer sa spécificité par rapport aux Britanniques. Le français est donc un outil de survie, qui puise sa force dans une histoire idéalisée et reconstruite.

La langue constitue, tant pour Lionel Groulx que pour Lucian Blaga, l'un des piliers identitaires d'une nation. Conserver sa langue c'est se conserver soi-même. En 1934 Lucian Blaga écrivait la pièce de théâtre *Avram Iancu*¹³, où il est question des luttes des Roumains pour la préservation de leur langue et de leur nation. Après s'être servi, dans ses autres pièces, de mythes ou d'épisodes mythiques de l'histoire des Roumains afin de présenter leur spécificité nationale telle qu'il la concevait, avec la pièce *Avram Iancu*, Lucian Blaga évoque le moment historique crucial qui a permis à son peuple d'affirmer une conscience nationale distincte : la Révolution de 1848, en Transylvanie, où l'affirmation de la conscience nationale roumaine s'est heurtée à une grande résistance de la part des autres peuples. Le conflit oppose les Moti¹⁴ aux gendarmes et aux nobles

¹² « La crise du français au Québec », entrevue avec Lionel Groulx, *Le Devoir*, le 24 décembre 1960, p. 14, dans Lionel Groulx, *Une anthologie*, p. 206.

¹³ Dans Lucian Blaga, *Opere*, 4, éd. par George Gana, Minerva, Bucuresti, 1991.

¹⁴ *Moti* est un nom ancien pour les habitants montagnards de Transylvanie qui survivaient de l'élevage dans des fermes isolées accessibles uniquement à pied. Vraisemblablement *Moti* est un nom d'origine latine, provenant du mons (mont, montagne). Les Moti se reconnaissent comme étant les descendants des Daces libres, qui n'ont pas été complètement conquis par les Romains, réussissant à se soustraire à l'administration romaine en se réfugiant dans les montagnes de la Transylvanie. Pendant le Moyen âge, les

hongrois, oppose Avram Iancu à Kossuth et les Roumains de Transylvanie à tous ceux qui cherchaient à leur faire perdre leur caractère national. C'est le sens fondamental de la pièce, affirmé clairement dans de nombreuses répliques : « La carabine sur l'épaule, je me défends contre les gendarmes, ces méchants hommes, de vrais ogres, qui n'arrêtent pas de nous torturer. Nous sommes toujours à leur service, pour eux nous trayons les vaches, pour eux nous fauchons les collines et toujours pour eux nous moulons le peu de blé qui nous reste », dit dans le prologue de la pièce *Baba* (Vieille Femme), un personnage symbolique, une sorte de « « Muma padurii »¹⁵, « mère des forêts, notre mère, la mère des Roumains », comme elle est appelée quelquefois. Le *Mot*, un personnage anonyme, lui répond : « Muma padurii, Mère des forêts, il nous est interdit de parler la langue que tu parles, parce que les gendarmes nous accuseraient de parler dans leur dos et ils nous suspendraient aux fourches à Piatra Arsa¹⁶ [...]. Malheur à nous, mère des forêts, car ta langue est devenue la risée de tous ». De même, à Ion Dragos,

Moti se sont fait un titre de gloire de cette liberté que les montagnes leur offraient, en contestant l'administration hongroise et, ultérieurement austro-hongroise.

¹⁵ Cette « Muma padurii » (la Mère des forêts) était une divinité symbolisant l'énergie de la forêt. Dans les villages roumains, elle était invoquée dans des proverbes, des rites de construction, des rites d'abattage, des rituels de naissance et de mort, des fêtes saisonnières, des légendes, des contes, des sorts et des incantations de guérison. Cette Mère des forêts était associée dans la culture populaire roumaine à tout ce qui était vital pour le village. Pour en savoir plus sur la mythologie populaire roumaine voir George Lăzărescu, *Dictionar de mitologie*, Ion Creanga, București, 1979.

¹⁶ Les répressions des Hongrois contre les révoltés roumains ont été toujours sanglantes. Pendant le Moyen âge, l'administration hongroise était tellement abusive que la seule issue pour les paysans était la révolte. Poussés à bout, ils s'attaquaient aux Hongrois en mettant le feu aux châteaux. Une importante révolte a éclaté en 1514, l'un des chefs des rebelles étant Gheorghe Doja. La jacquerie fut écrasée et ses chefs brûlés vifs. Les nobles hongrois ont consacré leur victoire par des décisions draconiennes et, finalement, par le Code Werböczy, *Tripartitum*, défavorisant encore de plus les Roumains. Au XVIII^e siècle, dans la région des Monts Apuseni, l'assujettissement des paysans était encore plus dur, situation qui n'a pas tardé d'aboutir à la révolte de Horia, Closca et Crisan en 1784. La répression des autorités hongroises fut sanglante. Horia et Closca ont connu le supplice de la roue et Crisan s'est donné la mort en prison. Pour en savoir plus sur la jacquerie de Horia, Closca et Crisan, voir C. Stoianescu, *Revolutia lui Horia*, Timisoara, 1937; Dan Prodan, *Rascoala lui Horia in Comitatele Cluj si Turda*, Bucharest, 1938; Victor Cucuiu, *Moartea eroilor Horia, Closca si Crisan*, Cluj, 1937 et aussi Nicolae Iorga, « Horia, Closca si Crisan », *Revista Istoria*, no 33, 1937, p. 337-359. Au sujet des conflits religieux et sociaux en Transylvanie à cette époque, voir Silviu Dragomir, *Istoria Desrobirei Religioase a Romanilor din Ardeal in secolul XVIII*, 2 vols., Sibiu, 1920-1930.

député roumain au Parlement de Pesta, envoyé par Kossuth pour plaider la cause de l'assimilation des Roumains et de l'abandon de leur propre langue, Ayram Iancu répond : « Quand Kossuth a dit que dans la Grande Hongrie même les pierres vont parler le magyar, les peuples se sont révoltés. Seules, les pierres n'ont pas protesté. Parce que seules les pierres ne s'en font pas pour la langue que l'on parle, les pierres et Ion Dragos! »

Tout comme Lucian Blaga, Lionel Groulx, dans ses écrits, insiste sur l'influence capitale exercée par la langue sur le développement de son peuple. Le français est le moyen de s'opposer à l'envahissement de l'anglais. Dans un monde industrialisé et urbanisé, Lionel Groulx encourage les créations artistiques et littéraires locales plutôt que celles d'inspiration étrangère. À une culture anglicisée et américanisée, il oppose une culture orientée vers la récupération du passé, vers la valorisation de la ruralité et de la création artisanale. Selon lui, seul le monde rural, encore à l'abri des sirènes du progrès, constitue la véritable forteresse de la tradition canadienne-française. Mais le péril est imminent :

En Amérique, le danger est grand de la méprise ou de l'équivoque. Combien notre peuple est exposé à prendre pour du progrès, de la civilisation, de la culture, tout ce qui n'en est que le moindre élément : progrès matériel, manifestation de puissance, exploit de finance, d'industrie, de génie technique¹⁷.

En même temps, Groulx utilise le fait français pour mieux affirmer la singularité de la nation par rapport à la France contemporaine. Le nationaliste québécois revendique le legs français tout en rejetant la France contemporaine, très éloignée de la pensée

¹⁷ Lionel Groulx, « Notre mystique nationale », discours prononcé à Montréal, le 23 juin 1939, lors du dîner de la fête nationale, à l'Hôtel Windsor, dans *Constances de vie*, Montréal et Paris, Fides, 1967, p. 27-28.

canadienne-française sur bien des points. Nombreux sont les écrits où Lionel Groulx affirme la spécificité canadienne-française par rapport à la France.

Ici aussi nous trouvons des similitudes avec le philosophe roumain. Blaga se considérait comme un successeur des représentants de l'École latiniste transylvaine. Selon lui, « l'audace créatrice » de Micu, Sincai et Maior, était l'expression d'une pensée éminemment philosophique. Comme d'autres Roumains, Lucian Blaga a été lui aussi marqué par la découverte de Rome, lors d'un voyage culturel qu'il fait avec son école, en 1911, en Italie. Pendant ce voyage, les écoliers se sont arrêtés à Rome, où,

[...] Contrairement à tous les étrangers qui descendaient dans l'urbis des sept collines, nous, les Roumains, pour des raisons connues par nous seulement, nous accordions la priorité, avant d'autres révélations qui nous attendaient, au Forum de Trajan. Quelqu'un nous avait dit qu'il y n'a pas longtemps, on avait trouvé au pied de la colonne de l'empereur d'origine ibérique, se reposant, couvert par sa touloupe, comme sous un sapin carpatique, le père Cartan, le berger qui est venu du pays de Fagaras jusqu'ici, à Rome, guidé non pas par l'almanach de Baedeker, mais par des nostalgies millénaires¹⁸.

En effet, Lucian Blaga respecte profondément cet héritage latin tout comme la tradition culturelle sur laquelle les Roumains se sont appuyés pendant les siècles pour résister. Mais, tout comme Lionel Groulx, qui souligne à plusieurs reprises le caractère unique des Canadiens français, Lucian Blaga accentue toujours la spécificité des Roumains. Dans le drame *Zamolxe. Mister pagan (Zamolxe. Mystère païen)* en 1921, il réaffirmait la nécessité de percer « les instincts secrets du peuple », de cristalliser et d'affirmer le propre esprit ethnoculturel. Il reprenait cette idée dans son essai, « La révolte de notre fond non latin », paru en *Gandirea*, en 1921, dans des termes plus précis : « Nous parlons de l'esprit de notre culture; nous voulons seulement être des Latins — clairs, rationnels,

¹⁸ Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, Ed. critica de George Gana, ed. Minerva, Bucuresti, 1997, p. 85.

modérés, amoureux de la forme, classiques —, mais nous ne sommes pas que cela »¹⁹.

En faisant cette observation, Lucian Blaga évoque les éléments ethniques qui composent son peuple et qu'il hiérarchise ainsi :

[...] On peut dire que dans l'esprit roumain, la latinité est dominante, paisible et culturelle par excellence. Nous avons aussi un très riche fond slavo-thrace, exubérant et vital qui, quoique nous soyons contre, se détache parfois de la corolle de l'inconscient, apparaissant fortement dans les consciences. La symétrie et l'harmonie latines sont souvent déchirées par la tempête qui éclaire les profondeurs métaphysiques de l'âme roumaine. C'est une révolte de notre fond non latin²⁰.

« Nous sommes les tombes vivantes de nos ancêtres », concluait poétiquement Blaga, tout en refusant de se limiter seulement à un idéal culturel latin, qui, selon lui, n'était pas conforme au tempérament des Roumains, qu'il considérait d'une nature beaucoup plus nuancée, « une pâte où sont mêlées tant de virtualités »²¹.

Dans ses publications, Lionel Groulx lança au peuple canadien-français un avertissement. La perte de sa cohésion, de sa foi et de son caractère originel le conduirait, selon lui, à un avenir sans histoire. Or, selon Lionel Groulx, si les Canadiens français sont restés eux-mêmes, car ils sont demeurés profondément français par leur langue, leur race, leur culture. Son regard critique sur la crise de la culture canadienne-française et sa vision d'un grand Canada français régénéré ont exercé une grande influence sur plusieurs générations. De son côté, Lucian Blaga, par ses éditoriaux, ses pièces de théâtre et son activité culturelle, prouve qu'il était un participant actif aux

¹⁹ Quand Lucian Blaga écrivait *Zamolxe* et « *Revolta fondului nostru nelatin* », la préoccupation pour le dacisme était périphérique. Un précurseur dans cette direction avait été Bogdan-Petriceicu Hasdeu, dont ses écrits « *Perit-au dacii?* », *Foita de istoria si literatura*, no. 2, 3, 4, 5, 1860 et *Istoria critica a romanilor*, 5 vols, Bucuresti, 1872-1875, étaient certainement connus par Lucian Blaga. La pièce de théâtre et son essai ont marqué le début d'une nouvelle étape dans l'histoire du thème, dominé par la *Getica* de l'archéologue Vasile Parvan, publié en 1926. Les Roumains découvraient ainsi un autre pan de leur histoire, jusqu'alors ignoré au profit du latinisme et de la conquête romaine.

²⁰ Lucian Blaga, « *Revolta fondului nostru nelatin* », *Gandirea*, I, 1921, nr. 10, p. 181-182, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Editura Dacia, Cluj, 1973, p. 48.

²¹ *Ibidem*.

événements et aux débats de son temps. Pendant toute sa carrière littéraire, il s'est engagé à démontrer la spécificité de la nation roumaine, dont l'un des traits est la langue.

Dans les deux cas, il y a défense de la langue et, à travers elle, la défense d'une ethnie dont l'existence est multiséculaire. La langue en tant que telle est certes importante, mais en tant que véhicule d'un passé historique, celui d'un peuple au fond ethnique multiple, donc à la fois riche et complexe, dans le cas de Blaga, et celui d'un peuple qui a su mieux garder ses traditions que le pays d'où il vient, dans le cas de Groulx. Dans le premier cas, la langue devient un héritage; dans le second, un moyen de défense.

2. Sang

Lionel Groulx et Lucian Blaga sont deux intellectuels qui se sont affirmés clairement comme d'ardents nationalistes. Les deux ont fait l'objet de polémiques en raison le plus souvent de leur nationalisme supposément ethnique. Est-ce que le fait d'accorder de l'importance aux ancêtres et à leurs descendants signifie revendiquer le caractère distinct d'une race ou plutôt délimiter une culture propre qui constituerait la base d'une adhésion volontaire à la nation? Par ailleurs, leur nationalisme était-il xénophobe? Nous pensons que les nationalismes exprimés respectivement par Lionel Groulx et par Lucian Blaga, malgré leurs nombreuses références à l'élément ethnique, n'étaient pas d'extrême droite. Ils n'avaient en tout cas rien à voir avec celui qui prenait forme à la même époque en Allemagne.

2.1 L'altérité. La construction de l'identité en face de l'Autre

La construction de l'identité nationale passe par des processus politiques complexes. Les discours des acteurs multiples, politiciens, universitaires, intellectuels et représentants de la vie économique, prennent part à la formation des définitions de l'identité nationale, des frontières d'un État, de la nationalité. Le plus souvent, ces discours utilisent les images de l'Autre, dans le passé et dans le présent, pour renforcer l'idée de nation. Cet Autre n'est pas nécessairement un ennemi, mais il est toujours d'une manière ou d'une autre perçu comme différent, et, de ce fait, il sert de miroir par lequel on peut toujours voir qui l'on est et qui l'on n'est pas. Lionel Groulx le montre explicitement, en se référant à la France. Tout comme d'autres nationalistes canadiens-français, il portait une profonde considération à la culture et à l'histoire françaises. La France et le Canada français partageaient ce patrimoine. Pourtant, il ne manquait aucune occasion pour rappeler à ses compatriotes que les Canadiens français étaient une autre nation, une nation nouvelle, avec ses propres caractéristiques, avec des similitudes mais aussi avec des différences face à la nation française : « Qu'est-ce qu'un Canadien français? Son nom le définit : un Français canadianisé. Un Français, d'origine et de culture, mais modifié, diversifié par trois cents ans d'existence, en un milieu géographique et historique original »²². Le Canada français, insiste-t-il, n'est pas la France quoiqu'on respecte son héritage :

En résumé, notre milieu national et culturel ne saurait être un milieu artificiel, milieu de la plante de serre qui ne vit que d'une atmosphère et d'un soleil factices. Ce ne saurait être la France, quelque emprunt qu'il soit de nécessité d'y faire; c'est le Canada français, notre portion d'univers et son potentiel de civilisation²³.

²² Lionel Groulx, « Notre destin français », dans *Directives*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1937, p. 190.

²³ *Ibidem*, p. 191.

Lucian Blaga allait dans le même sens que Lionel Groulx. À une époque où la plupart des intellectuels transylvains suivaient plutôt le modèle de l'École latiniste transylvaine animée par la fierté de rattacher la langue et la culture roumaines à l'Occident romain, italien et français et non pas à l'Orient slave ou grec, il tenait à ne pas enfermer la Roumanie dans un moule unique venu d'ailleurs. Pour souligner l'apport à la civilisation roumaine de l'élément thrace antique ou slave, de l'élément « barbare » comme on le qualifiait à l'époque, Lucian Blaga n'a pas hésité à faire appel à une référence génétique :

On connaît l'expérience de la pollinisation d'une fleur blanche avec une fleur rouge de la même variété florale. Les biologistes parlent de caractères supposément dominants. Qu'est-ce que cela signifie? Que, dans les nouvelles générations qui apparaissent par suite de la pollinisation de deux fleurs, les traits de l'une sont prédominants; par exemple, la plupart d'entre elles seront blanches. Mais on a prouvé que de temps en temps, avec une étrange régularité, les traits propres à l'autre fleur réapparaissent. Quand on ne s'y attendait plus, la vie, le mystère éclate devant nos yeux. On croyait les vieux traits perdus pour toujours, mais ils s'affirment de temps en temps avec toute leur splendeur passée²⁴.

Lucian Blaga affirme son contentement « d'entendre parfois un chuintement relevé de ce subconscient barbare, que certains n'apprécient pas du tout », alors que pour lui, « ce ne serait pas une si mauvaise chose qu'un peu de barbarie »²⁵. C'est cette « barbarie », entre autres, qui fait l'originalité du peuple roumain et qui a donné naissance à ce que Lucian Blaga entendait par « espace mioritique », espace culturel et géographique en même temps, espace mythique, zone intermédiaire, vallonnée, lieu du style roumain reconnaissable dans toutes les formes de l'art et de la pensée.

²⁴ Lucian Blaga, «Revolta fondului nostru nelatin », *Gandirea*, I, 1921, nr. 10, p. 181-182, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 48.

²⁵ *Ibidem*, p. 49.

Le nationalisme tel qu'il se développe dans la pensée des deux hommes est aussi lié au rejet de l'Autre. La personnalité nationale se forge également en luttant contre les Autres. Nous trouvons autant chez Lucian Blaga que chez Lionel Groulx la volonté de reproduire les grands événements qui ont suivi pendant l'histoire la construction de la nation. Si les identités canadienne-française et roumaine sont pareillement fondées sur l'appropriation ou sur l'invention d'un passé lointain glorieux, elles apparaissent aussi comme enracinées dans une commémoration d'une histoire souvent dramatique construite souvent par opposition aux autres.

L'une des pièces de théâtre de Lucian Blaga, *Tulburarea apelor*, est une œuvre qui oppose la « spécificité » roumaine à l'élément étranger. Elle est, au départ, une pièce sur la tentative des luthériens, au milieu du XVI^e siècle, de convertir les Roumains de Transylvanie. Tout comme le personnage de Lionel Groulx, dans *l'Appel de la race*, Jules de Lantagnac, acquis temporairement à la culture anglophone, le personnage créé par Blaga, un prêtre orthodoxe roumain d'un village de montagne est attiré initialement par les idées de Luther, propagées par le personnage d'une femme d'une vitalité incontrôlable, Nona. Le prêtre orthodoxe, Popa, traduit le *Catéchisme* en roumain et songe à abandonner l'orthodoxie qui ne lui ressemble guère. Il veut à tout prix que son fils étudie dans une école protestante de Sibiu, et ensuite qu'il aille à l'Université de Wittenberg « ou dans n'importe quelle ville des pays allemands ». Il est torturé par des doutes, troublé par le sentiment de trahison envers les siens; et la promesse des autorités saxonnes de Sibiu de le nommer « évêque des bergers » et des villages de montagne, ne fait qu'amplifier son angoisse. Le culte que propage le personnage de Nona sous le masque du culte luthérien est plutôt un culte de la vie, elle est païenne, dionysiaque, non

pas chrétienne, elle veut brûler les églises et non pas propager la Réforme (« Le son des cloches me déchire, oh! les cloches!/ je ne veux plus les entendre! » parce que «là, où je me trouve, il ne peut pas y avoir une église. Là où se trouve l'église, je ne peux pas y être »). Popa ne peut pas résister à cette force primitive. Indécis sur le chemin à prendre, il se trouve dans un état de suspension. Enfin, sa résistance est vaincue et, une nuit, Popa incendie son église, en accusant du crime un personnage aussi mystérieux que Nona, Mosneagul (le Vieillard) qui décide de prendre sur lui le crime en recevant la correction de la foule qui le tue. Nous reviendrons plus loin sur la question religieuse présentée dans cette pièce de théâtre (partie 5. Religion).

Il est possible que l'idée de cette pièce sur la propagande luthérienne ait été inspirée par les discussions concernant le *Catéchisme luthérien*, des discussions très vives en 1921 parmi les historiens et les philologues²⁶. Blaga s'est senti d'autant plus attiré par ce sujet qu'il s'agissait du moment central d'une situation historique pendant laquelle on a essayé d'éloigner la culture roumaine (surtout celle d'inspiration religieuse) de sa voie traditionnelle et de l'orienter vers les idées de la Réforme. Les tentatives de convertir les Roumains au luthéranisme ou au calvinisme ont échoué. Mais elles ont contribué à l'apparition d'ouvrages imprimés en roumain et, par conséquent, à l'affirmation de la conscience nationale. Blaga interprète ce fait comme une redécouverte de l'identité spirituelle propre au peuple roumain, se distinguant autant du luthéranisme que de

²⁶ En 1921, Andrei Barseanu a trouvé l'exemplaire du *Catéchisme* (le seul connu à nos jours) publié par Coresi en 1560 et il a tenu une communication à l'Académie, « Catehismul luteran romanesc », *Transilvania*, no 10-12, 1921, où il affirmait qu'il serait possible que « ce Catéchisme soit une reproduction de la première publication roumaine, mentionnée dans les Actes de Sibiu à 1544 » (notre traduction). Lucian Blaga retient cette idée, le *Catéchisme* étant considéré jusqu'aujourd'hui comme le premier livre de langue roumaine.

l'orthodoxie officielle ou, selon les termes de l'article « Simboluri spatiale »²⁷, une âme, une culture différente de la culture de l'Orient aussi bien que de celle de l'Occident (l'article est présenté en partie dans l'Annexe 3).

Quant à Lionel Groulx, la spécificité qu'il donne à la nation canadienne-française est aussi le résultat, entre autres, de l'interaction avec les autres groupes ethniques:

Contre leurs voisins du sud, nos pères devront s'armer, dès le commencement, pour la défense du sol; ils devront combattre contre les Iroquois qui veulent les en chasser, contre les Anglais qui veulent le leur ravir. Le sang va ainsi sceller avec la terre canadienne des fiançailles que le travail avait d'abord commencées²⁸.

En écrivant sur la naissance de la nation, Lionel Groulx continue les discours de François-Xavier Garneau, avec un récit qui mythifiait parfois l'histoire mais qui avait comme but de réveiller ses compatriotes, de secouer la torpeur générale. On peut lui reprocher qu'il ait construit, entre autres, une image figée des Amérindiens comme « ennemis impitoyables » et qu'il ait distingué fondamentalement les Européens des Amérindiens par la classique opposition « civilisé /chrétien – sauvage/ barbare »²⁹. Cette vision avait pour objectif de confirmer l'existence et de formuler la destinée de la nation canadienne française par opposition aux Autochtones qui sont présentés comme un peuple minoritaire déchu et en train de disparaître.

²⁷ Lucian Blaga, « Simboluri spatiale » [Des symboles spatiaux], *Darul Vremii*, I, 1930, no. 4-5, mai - juin, p. 97-99, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 148-157.

²⁸ Lionel Groulx, *La naissance d'une race, conférences prononcées à l'Université Laval [de] Montréal, 1918-1919*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 87.

²⁹ À propos de cette longue tradition dans l'historiographie québécoise, Patrice Groulx remarquait que « C'est à cette distribution des rôles, dans laquelle notre « petite histoire » a largement puisé son imagerie, que nous devons aujourd'hui les catégories des mauvais sauvages, des braconniers, des contrebandiers et des revendicateurs de territoires qui ne leur appartiennent pas, ou des bons Autochtones, qui nous divertissent par leur folklore et confortent notre romantisme écologique en vivant dans une symbiose irréprochable avec la nature », Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, les Éditions vents d'Ouest, 1998, p. 379.

Au danger représenté par le « sauvage », l'époque moderne offrait l'occasion à Lionel Groulx d'en ajouter un autre: le monde anglo-saxon par l'intermédiaire des Anglais et de leur politique fédéraliste qui détruit la conscience française, et par l'intermède du « microbe américain flottant partout dans l'air »³⁰. L'abandon de la colonie par la mère patrie, de même que le traumatisme de la Conquête ont beaucoup contribué à définir la mémoire et l'identité des Canadiens français : « Les Canadiens se replient donc, aidés de la poussée de leur malheur, vers eux-mêmes, vers le Canada leur seul pays; ils se sentent vigoureusement fixés dans l'irréductibilité de leur jeune nationalité; chez le petit peuple le sentiment ne variera plus »³¹. La Conquête et la signification qui lui est donnée imprègnent la compréhension du présent et la perception du passé. Les relations entre Canadiens français et Britanniques sont présentées comme une suite de catastrophes et d'injustices, car la nouvelle métropole, « l'ennemi séculaire, le foyer redouté du protestantisme » a interrompu un processus naturel, celui d'offrir à la colonie canadienne un vrai pays: « Le petit peuple de 1760 possédait tous les éléments d'une nationalité : il avait une patrie à lui, il avait l'unité ethnique, l'unité linguistique, il avait une histoire et des traditions. Mais surtout il avait l'unité religieuse, l'unité de la vraie foi, et, avec elle, l'équilibre social et la promesse de l'avenir. »³². La mémoire des tragédies apparaît ainsi comme source d'identité et de cohésion.

Contrairement à Lionel Groulx, Lucian Blaga, dans ses pièces de théâtre, ne présente pas nécessairement un « conflit » classique opposant un peuple à un autre. Pourtant, à

³⁰ Lionel Groulx, « Pour qu'on vive », causerie faite le 30 octobre 1934, à la Palestre nationale (Montréal), devant l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, dans *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935, p. 230.

³¹ Lionel Groulx, *La naissance d'une race, conférences prononcées à l'Université Laval [de] Montréal, 1918-1919*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 246.

³² *Ibidem*, p. 293.

l'époque où il publiait ses pièces, nombre d'entre elles ont été interprétées, en simplifiant leur sens, comme l'expression de l'opposition Orient-Occident. Dans la revue *Gandirea*, no 3, mars 1930, Paul Sterian écrit une ample chronique dédiée à la pièce de théâtre *La croisade des enfants*, chronique qui illustre parfaitement l'idéologie nationaliste-orthodoxe de la revue *Gandirea* et qui est si loin de la pensée de Lucian Blaga. Tout d'abord, Paul Sterian considère, tout comme d'autres critiques, que Lucian Blaga a proposé, dans cette pièce, une confrontation entre l'Occident et l'Orient (ou entre le catholicisme et l'orthodoxie), pour « représenter le duel séculaire de ces deux grandes églises historiques », ce qui est tout à fait faux. Cette perception n'est que la manière dont la littérature et la philosophie de Lucian Blaga étaient perçues à l'époque (des idées préétablies qui se sont transmises jusqu'à nos jours). Dans l'entre-deux-guerres, la Roumanie se voyait confrontée au problème aigu de l'identité nationale, en raison notamment de l'impossibilité de dissocier les aspects économiques des aspects politiques, sociaux et culturels du modèle occidental. Dans les milieux intellectuels, il était chose courante de chercher une explication au succès historique de l'Occident, que l'on attribuait parfois à la race et à la culture; on estimait même que l'assimilation du modèle culturel occidental permettrait aussi le même développement économique. L'orthodoxie devenait pour certains intellectuels un obstacle à la civilisation, car en dernière analyse, elle restait l'apanage des paysans. La défense de l'orthodoxie est apparue vers la fin du XIX^e siècle chez les intellectuels traditionalistes qui étaient effrayés par l'idée que les Roumains se transformaient en citadins, dépourvus de toute attache avec leurs traditions et coutumes. On met de nouveau sur le tapis le problème de la qualité de race. Le fait que les Roumains n'ont pas créé une civilisation urbaine aurait été dû non pas aux conditions historiques concrètes, mais aux « prédispositions »

raciales. Par conséquent, parler du capitalisme, de l'urbanisation ou de l'industrialisation était quelque chose d'inimaginable pour eux. La civilisation roumaine avait été et devait rester, selon eux, une civilisation orientale, et dans le domaine littéraire et artistique, les sources d'inspiration devaient être paysannes, les autres étant des motifs d'importation.

Pour sa part, Lucian Blaga est très attaché à la spécificité de la culture roumaine et de ses rapports avec d'autres cultures, comme on voit dans un article de 1921, «*Pe marginea unei carti* », où il affirme que, du fait que la culture roumaine a été :

[...] entourée par de nombreuses autres cultures à des époques différentes, on s'est souvent questionné sur divers problèmes qui renvoient, tout naturellement, à la question de l'« attitude » qu'on devrait adopter envers ces cultures-là [...]. On rendrait service à notre histoire si on définissait plus exactement cette sagesse inconsciente qu'ont eue nos ancêtres. Ce serait un travail qui représenterait les bases de toutes ces questions posées, aujourd'hui plus fréquemment qu'autrefois : quelle attitude prendre envers la culture de l'Orient et celle de l'Occident ? Faut-il les assimiler ou non ? Et si oui, dans quelle mesure ?³³.

Tout comme Lucian Blaga, Lionel Groulx avait la certitude, partagée d'ailleurs par les intellectuels du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, que les peuples sont dotés de traits de caractère spécifiques et particuliers, déterminés en partie par le milieu et les conditions de vie, la géographie, l'héritage culturel et historique. Chose intéressante, tous deux ont tenu à marquer leur distance face à l'idée d'une influence culturelle unique (la France et l'Occident) et à rappeler le poids de la géographie (l'Amérique et l'Orient). L'ethnie, ou la race, dans cette perspective, n'a pas un aspect déterministe.

2.2 Antisémitisme

Les Juifs, à cause de leur religion, ont été souvent considérés comme « étrangers », peu importe le pays où ils vivaient, que ce soit en Occident ou en l'Europe de l'Est. Ils sont

³³ Lucian Blaga, « *Pe marginea unei carti* » [A propos d'un livre], *Vointa*, I, 1921, no 196, p. 2, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Éd. Dacia, Cluj, 1973, p. 45.

aussi perçus comme une menace dans plusieurs pays. C'était le cas en Roumanie où ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale, à laquelle les Juifs roumains ont participé activement, qu'ils sont intégrés dans la société roumaine et connaissent l'émancipation légale et politique, assurée par la Constitution de 1923³⁴.

Nous avons vu que la construction de l'identité de soi est aussi liée à la construction de l'autre. Est-ce que la construction de l'autre vu comme un être différent, parfois un ennemi, une menace, ajoute quelque chose à l'identité? Dans cette perspective, nous nous demandons dans quelle mesure Lionel Groulx et Lucian Blaga, deux intellectuels importants dans leur communauté, qui à l'occasion se sont faits même les porte-voix de leurs petits peuples, ont été eux aussi touchés par cette maladie de l'âme qui touchait nombre d'intellectuels dans l'entre-deux-guerres - la xénophobie en général et l'antisémitisme en particulier. D'abord, quelle est la signification de l'antisémitisme? Antisémitisme signifie «hostilité envers les Juifs ». Ce terme a toujours été appliqué aux Juifs et n'a jamais qualifié l'hostilité à l'égard d'un autre peuple. Il désigne une opinion et une attitude hostiles, voire haineuses, visant l'isolement, l'expulsion ou même l'extermination des Juifs. L'antisémitisme n'a pas seulement été une réaction hostile aux Juifs d'un point de vue religieux, mais aussi en raison des motifs sociopolitiques et économiques.

Au Canada, comme ailleurs, les Juifs étaient victimes de discrimination mais, malgré le fait que l'antisémitisme était bien réel dans l'entre-deux-guerres, il s'exprimait le plus

³⁴ Voir Andrei Roth, *Nationalism sau democratism*, Targu Mures, Pro Europa, 1999 et Carol Iancu, *Les Juifs en Roumanie, 1919-1938 : De l'émancipation à la marginalisation*, Éditions de l'Université de Provence, Paris, 1978.

souvent de manière non violente. Par exemple, au Québec en milieu anglophone, on avait établi des quotas sur le nombre d'étudiants juifs admissibles dans certaines facultés à l'université McGill, ou encore on tenait à l'écart les Juifs du monde de la haute finance. Chez les Canadiens Français, l'antisémitisme était plus explicite³⁵, les Juifs étant dénoncés comme des alliés des francs-maçons ou des communistes³⁶. Les comportements d'exclusion étaient aussi nombreux au niveau des décisions politiques. Il faut évoquer d'abord l'opposition à l'immigration juive au Canada ou, dans les années 1910-1920, le refus d'intégrer les travailleurs juifs aux syndicats catholiques et, dans les années 1920, l'opposition du clergé à l'intégration des enfants juifs aux écoles catholiques³⁷. Il faut dire que le clergé catholique ne s'opposait pas seulement à l'intégration des enfants juifs mais aussi à ceux d'autres confessions, comme les chrétiens gréco-orthodoxes venus de l'Est de l'Europe³⁸.

Quelle était la position de Lionel Groulx dans ce contexte, quel était son discours? Est-ce que ses références aux Juifs sont aussi nombreuses que les renvois à la question de la

³⁵ « Parallèlement à ces trois affaires, on relève des expressions plus durables, parfois plus discrètes aussi, d'antisémitisme motivées de diverses façon. On pense ici aux campagnes idéologiques menées par quelques revues ou journaux conservateurs [...]. Des mouvements comme Jeune-Canada, la Société Saint-Jean-Baptiste et l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française ont à un moment ou l'autre appuyé ce discours [...]. Du reste, plusieurs membres du clergé, et parfois au plus haut rang, s'en sont pris publiquement aux juifs », Gérard Bouchard, « Les rapports avec la communauté juive : un test pour la nation québécoise » dans Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Septentrion, 2000, p. 17.

³⁶ Pierre Anctil, *Le rendez-vous manqué : les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

³⁷ Gérard Bouchard, « Les rapports avec la communauté juive : un test pour la nation québécoise », dans Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Septentrion, 2000, p. 18-20.

³⁸ Cf. le témoignage de M. Magura lors du forum des citoyens des Laurentides tenu par la Commission Bouchard-Taylor le 24 septembre 2007.

pureté des origines de la race canadienne-française³⁹, ou à celle traitant de l'opposition Canadiens français - Anglais ou Canadiens français - Autochtones? Nous avons trouvé peu de références au « problème juif », et en général elles sont liées à un certain contexte (le débat sur les écoles et surtout la crise économique des années 1930).

Les premières références à la question juive nous les avons trouvées dans son *Journal* de jeunesse. Pendant son séjour en France, Lionel Groulx assiste en 1898 à une conférence à Reims, intitulée « La jeunesse catholique à Reims », qui véhicule des propos profondément antisémites. A cette occasion, Lionel Groulx note dans son *Journal* : « Le sujet ne manquait pas d'intérêt certes. Nous ne fûmes pas déçus ». Il déclare ouvertement son admiration pour « la jeunesse française et généreuse dans son dévouement à la cause du Christ et de la patrie! » et « dans leur projet de « bouter hors de France » le Juif et le Franc-maçon qui tiennent la France dans leurs mains impies, mais qui, Dieu merci, ne sont pas encore la France! ». Ce sont les mêmes « principes solides, généreux » qu'il se réjouit de retrouver au Canada et qui rassemblent la jeunesse canadienne, comme la française, autour des « mêmes combats à soutenir », d'une « même cause à défendre », car « Si le Juif ou le Franc-maçon n'ont pas encore levé la tête en notre Canada, nous Canadiens français, nous avons à lutter contre la libre pensée, le fanatisme, la francophobie; la libre pensée qui s'attaque à notre foi, et le fanatisme des autres races qui ne peuvent nous pardonner d'être restés Français »⁴⁰.

³⁹ À de nombreuses occasions, Groulx a soutenu l'idée de la pureté des origines de la « race » canadienne française en insistant sur le fait que « le sang » aussi bien que « l'esprit » formaient la base de la nation et que la race devait demeurer pure et non contingente.

⁴⁰ Lionel Groulx., *Journal, 1895-1911*, vol. I, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1984, p. 266.

Lionel Groulx gardera cette image des Juifs plusieurs décennies après son expérience française. Mais c'est assez commun que, parmi les ennemis traditionnels de l'Église catholique, on retrouve, à la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la deuxième Guerre mondiale, la trinité composée des francs-maçons, des Juifs et des bolchevistes qui dresseraient un complot à dimension internationale contre le catholicisme. Au Québec, on accuse cette « caste privilégiée » de s'emparer de l'école en la rendant gratuite, obligatoire et neutre :

Pour la minorité juive toujours, nous sommes venus à deux doigts de saboter toute l'économie de notre régime scolaire; à cette minorité dénuée de tout droit constitutionnel, il s'en est fallu d'un cheveu que nous accordions, dans l'administration et la direction de ses écoles, une autorité et une autonomie que la majorité catholique se refuse à soi-même. Et l'on s'étonne après cela que l'antisémitisme ait de plus en plus tendance à exploser en notre province...⁴¹.

« Qui donc ici est le responsable ? » se demande Lionel Groulx qui ajoute qu'en fait s'il y a des antisémites, ce n'est que la faute des Juifs, qui les provoquent!⁴² Il leur reproche aussi de faire travailler les Canadiens français le dimanche :

Pour la minorité juive encore, nous avons forgé dans le Québec une loi spéciale du repos dominical; nous lui permettons d'assujettir l'employé catholique et canadien-français au travail les sept jours de la semaine; sous prétexte de dédommager le juif d'un sabbat qui en réalité ne le gêne point, nous l'autorisons à tenir boutique ouverte le dimanche et à faire, du même coup, au commerce canadien-français, la concurrence la plus déloyale⁴³.

⁴¹ Jacques Brassier [pseudonyme de Lionel Groulx], « Pour qu'on vive... », dans *L'Action nationale*, Vol. 1, No 6 (juin 1933), p. 364.

⁴² Il est du même avis quant à la question d'un amendement qui interdirait la publication des articles injurieux à l'adresse des Juifs. À ce moment, Lionel Groulx considère que, plus important que de mettre les Juifs « à l'abri de campagnes de journaux menées contre eux depuis quelque temps », ce serait « la liberté de la presse » que l'amendement mettrait en danger. Selon lui, contrairement au but proposé « d'enrayer de cette façon un certain mouvement d'antisémitisme », interdire la presse antisémite ne serait qu'un « moyen de déchaîner chez nous ce que l'on prétend réprimer », dans Jacques Brassier [pseudonyme de Lionel Groulx], « Pour qu'on vive... », dans *L'Action nationale*, Vol. 1, No 4 (avril 1933), p. 242. L'histoire ne lui a pas donné raison. Encourager et soutenir les manifestations antisémites, même seulement au niveau de la parole, n'a été que le début de ce qui allait devenir le drame du peuple juif en Europe. Quand il est question des propos antisémites, ce n'est pas la liberté de la presse qui a la priorité, mais les droits de l'homme.

⁴³ Jacques Brassier [pseudonyme de Lionel Groulx], « Pour qu'on vive... », dans *L'Action nationale*, Vol. 1, No 6 (juin 1933), p. 363.

Il les accuse également d'être les propagateurs des révolutions et surtout du communisme, en un mot, d'être des déstabilisateurs des sociétés⁴⁴. Pendant les années 1920 et surtout 1930, les milieux cléricaux s'efforcent de prouver que les communistes constituent une menace bien réelle au Canada et au Québec.

Les propos de Lionel Groulx qui se défendait bien de ne pratiquer « assurément aucune forme d'antisémitisme »⁴⁵, seraient incompréhensibles si on ne les plaçait pas dans leur contexte historique et social, c'est-à-dire une période de crise des idéologies qui touche le monde occidental. Lionel Groulx est en fait le produit du catholicisme de la fin du XIX^e siècle, mais surtout de son milieu éducatif. À l'époque, il y avait un certain malaise vis-à-vis de « l'étranger ». Les francophones minoritaires au sein de l'ensemble canadien avaient peine à intégrer les nouveaux arrivants. Ils percevaient souvent « l'immigrant », quelle que ce soit son origine, grecque, arabe ou juive, comme un étranger plus ou moins menaçant pour la survie de leur collectivité. Dans un article, Lionel Groulx montre bien comment en période de crise économique, cet étranger devient l'intrus, « le voleur de job »:

Je le disais un jour à des jeunes ouvrières et à des jeunes employées : « Vous travaillez, pour un bon nombre, je le sais, chez des Juifs, chez des Grecs, chez des Syriens; [...] je vous reproche, par exemple, de ne vous jamais poser, peut-être, cette question : « Pourquoi mon patron n'est-il pas mon père? » Et je reproche bien davantage à votre père de ne jamais lui-même se poser cette autre question : « Pourquoi ne suis-je pas le patron, l'employeur de ma fille, plutôt que ce Juif, ce Grec, ce Syrien? » À votre père et à vous, je reproche de ne trouver ni anormal ni douloureux ce tableau contrastant où l'on voit, d'un côté, un immigrant d'hier arrivé ici dans la peau d'un gueux, tenant aujourd'hui le rôle d'employeur à l'égard des petites Canadiennes françaises, filles des anciens découvreurs et des anciens maîtres du sol, et d'autre part, le fils ou la fille de l'ancien découvreur et de l'ancien maître, à la portée, comme l'immigrant, mais depuis cent ans, des

⁴⁴ *Ibidem*, p. 365.

⁴⁵ *Ibidem*.

mêmes moyens de s'enrichir et des mêmes ressources, résignés cependant à jouer le rôle de serviteurs des nouveaux venus⁴⁶.

En réalité, dans le cas des Juifs au moins, il ne s'agissait pas seulement des « nouveaux venus ». Les premiers Juifs seraient arrivés en Amérique avec les premiers explorateurs. Au Québec les premiers établissements se développent au cours du XVIII^e siècle, la plupart des immigrants étant des Juifs britanniques, fidèles à la couronne britannique⁴⁷. Il est vrai qu'au tournant du XX^e siècle les Juifs commencèrent à arriver en grand nombre au Canada, et ce mouvement se poursuivit jusqu'à la Première Guerre mondiale. Au cours de la première décennie du XX^e siècle, plus d'un million de Juifs fuient les pogroms de l'Europe de l'Est et de ce nombre quelque 60 000 viennent s'établir au Canada⁴⁸, bien que l'immigration au Canada entre 1919 et 1925 ait été limitée⁴⁹. Dans les années 1930, la société canadienne se montrait hostile à l'égard de l'immigration, car d'un bout à l'autre du pays, on estimait que les immigrants étaient une menace à l'obtention des rares emplois que l'on trouvait dans une économie qui, en 1933, voyait presque le quart de sa main-d'œuvre au chômage. Malgré le fait que les Juifs n'avaient rien d'un groupe dominant, les nationalistes canadiens français les accusaient de détenir le monopole de l'économie québécoise, ce qui était loin d'être vrai⁵⁰. À l'époque, c'était

⁴⁶ Lionel Groulx, « L'éducation nationale à l'école primaire », dans *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935, p. 130-131.

⁴⁷ Anctil, Pierre, Tur Malka, *Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Sillery (Québec), Septentrion, 1997.

⁴⁸ Pierre Anctil, « Ni catholiques ni protestants : les juifs de Montréal », dans Tur Malka, *Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Septentrion, 1997, p. 28.

⁴⁹ Dans les années 1930, les Juifs ne sont admis au Canada que dans une moindre proportion : un peu plus de 2 500 personnes entre 1935-1939, dans King, Joe, *Les Juifs de Montréal. Trois siècles de parcours exceptionnels*, trad. de l'anglais par Pierre Anctil, Carte Blanche, Montréal, 2002.

⁵⁰ Les Juifs sont plus nombreux dans le secteur commercial : commerce de détail, commerce de gros, vendeurs, colporteurs. En 1931, à Montréal, 31% des personnes d'origine juive sur le marché du travail œuvraient dans le secteur commercial et la plupart dans l'industrie du vêtement. Contrairement à la vision que les nationalistes canadiens-français avaient sur « le monopole » juif de l'économie, on estime que seulement 10% des Juifs travaillant dans l'industrie du vêtement, par exemple, étaient propriétaires de leur

chose courante de voir dans les commerçants, financiers, syndicalistes ou intellectuels juifs une menace et même, aux yeux de certains, les agents d'un vaste complot mondial anticatholique et antinational. Symbolisant par excellence l'étranger, on attribue aux Juifs la responsabilité de tous les maux, tout en enviant leur énergie, leur détermination et leur sens de solidarité.

Mais cette méfiance tourne rarement à la haine ouverte ou à l'invocation de mesures comme l'expulsion ou la discrimination systématique, comme dans certains pays de l'Europe. Lionel Groulx, qui ne considère toujours pas que ses mots soient un préliminaire à l'antisémitisme tel que vécu en Europe, désavoue la politique agressive qui se porte en Europe contre les Juifs : « L'antisémitisme, non seulement n'est pas une solution chrétienne; c'est une solution négative et niaise. Pour résoudre le problème juif, il suffirait aux Canadiens français de recouvrer le sens commun. Nul besoin de violence d'aucune sorte »⁵¹. Encore une fois on saisit ici combien Lionel Groulx reste controversé dans ses propos. D'un part, il condamne l'antisémitisme, d'autre part il a un discours méprisant envers les autres : une communauté venue de l'extérieur menace les institutions des Canadiens français, devient l'employeur des Canadiens français et, pendant la Crise, vole les emplois des Canadiens français. Comme c'était le cas des propos dépréciatifs à l'égard des Amérindiens, ses propos concernant les Juifs, bien qu'ils aient créé un certain malaise, n'ont pas nécessairement pour but de vexer cette

entreprise. Dans le domaine de la finance, les Juifs sont presque absents. Selon Louis Rosenberg, on ne dénombre au milieu des années 1930 que six corporations financières au Canada ayant des Juifs à leur conseil d'administration, dont une seule a quelque importance. De plus, aucun Juif n'est administrateur d'une banque à charte, selon Paul-André Linteau, *Histoire du Canada*, Presses universitaires de France, Paris, 1994, p. 59.

⁵¹ Jacques Brassier [pseudonyme de Lionel Groulx], « Pour qu'on vive... », dans *L'Action nationale*, Vol. 1, No 4 (avril 1933), p. 242.

communauté mais plutôt d'inciter les Canadiens français à se mobiliser pour ne pas se retrouver sous la coupe de qui que ce soit.

Quelle est la situation en Roumanie à la même époque? Comment réagit Lucian Blaga à l'antisémitisme montant dans son pays et dans les pays voisins? L'Europe des années 1930 est confrontée à des séismes politiques, idéologiques, nationaux et territoriaux qui marqueront le début de la deuxième conflagration mondiale. La Roumanie connaît à l'époque plusieurs crises politiques générées par la lutte permanente entre les forces démocratiques et celles qui visent à imposer l'autoritarisme. La démocratie roumaine d'entre les deux guerres est contestée, répudiée, offrant à la droite et à l'extrême droite beaucoup d'arguments de rejet. Le mouvement Légionnaire, qui se dit un mouvement mystique, de revitalisation de la spiritualité roumaine, dénonçait les faiblesses de l'État roumain, en accusant principalement les politiciens et les Juifs. Dans ce contexte de crise idéologique, dans un milieu culturel imprégné d'accents antisémites et totalitaires, Lucian Blaga se démarque comme un esprit libre, humaniste qui rejette toute forme de violence, verbale ou physique, dirigée contre Autrui.

Assurément, Lucian Blaga et Lionel Groulx n'ont pas la même attitude à l'endroit des Juifs. Lucian Blaga, dans toute sa carrière culturelle et diplomatique n'a que des mots d'appréciation et, à plusieurs reprises, il vient en aide aux ressortissants de cette communauté durement éprouvée. Le cas de l'écrivain roumain est d'autant plus notable qu'il vient d'un pays et d'un milieu culturel qui traîne un long passé antisémite. C'est l'époque où des intellectuels comme Nichifor Crainic, le directeur de la revue *Gandirea*, parlaient des Juifs roumains qui, d'ailleurs sont établis sur le territoire roumain depuis

l'Antiquité, comme d'un élément jamais assimilable, l'un de ces « éléments étrangers introduits dans le corps national dans des moments de faiblesse de l'histoire ou d'éclipse de la conscience autochtone »⁵².

Grâce aux rapports diplomatiques et à la correspondance publiée de Lucian Blaga, nous connaissons ainsi ses convictions profondément humanistes et démocratiques sans le moindre chauvinisme et antisémitisme. En 1926, Blaga entre dans la diplomatie, occupant successivement les postes d'attaché culturel auprès des Légations roumaines à Varsovie, Prague, Lisbonne, Berne et Vienne. Entre 1926 et 1936, il a été attaché et conseiller de presse à Varsovie, Prague et Berne; entre 1936-1938, il a été sous-secrétaire d'État au Ministère des Affaires étrangères et, entre 1938-1939, il a occupé le poste de ministre plénipotentiaire au Portugal. Comme attaché de presse dans un pays étranger, il avait l'obligation d'envoyer à l'adresse de la Direction de la presse et des informations de Roumanie des « rapports hebdomadaires » informant de l'attitude de la presse du pays respectif quant aux événements internationaux et de la situation politique interne du pays où il résidait, mais aussi des informations concernant l'attitude des médias sur la politique interne et externe de la Roumanie⁵³. En 1928, pendant qu'il est attaché culturel à Berne, en Suisse, il réussit à lier des contacts avec des personnalités importantes du monde intellectuel juif de Suisse, afin de faire progresser les relations entre cette communauté (et ses membres en Roumanie) et la Roumanie. De ses rapports, on voit clairement qu'il est d'avis que, en gardant de bons contacts avec les minorités ethniques, l'État roumain se rend en fait un service (voir l'Annexe 1). Dix ans plus tard,

⁵² Nichifor Crainic, « Spiritul autoton », *Gandirea*, XVII, no 4, avril 1938, p. 164.

⁵³ Pavel Tuguï, « Lucian Blaga : son début comme attaché de presse », *Steaua*, no 3, 1986, p. 25-27.

pendant qu'il occupait la fonction de ministre plénipotentiaire au Portugal, il se montre inquiet du sort des Juifs en Roumanie et dans toute l'Europe (voir l'Annexe 2).

Cette courte présentation sur l'antisémitisme ne fait que démontrer que, malgré les positions et les propos différents de deux intellectuels analysés ici, Lionel Groulx est loin d'être un antisémite, même si, il ne fait pas de doute que, à la différence de Blaga, Groulx a pris une position défensive à l'endroit des Juifs. L'antisémitisme a certes été un réflexe identitaire pour des idéologies extrémistes (comme le nazisme), mais dans le cas de Groulx, nous y voyons davantage un réflexe conjoncturel. Groulx déplore une situation, mais sans faire appel à quelque mobilisation que ce soit contre les Juifs. Ce qu'il préconise, c'est une mobilisation en faveur des Canadiens français. Comme dans d'autres références (aux Amérindiens, aux Anglais, etc), son discours faisant référence à l'Autrui (dans ce cas le Juif) n'a pour but que d'entraîner une exacerbation des traits culturels d'une communauté (Canadiens français) pas rapport à une autre (Juifs, mais tout aussi bien Amérindiens, Anglais, etc.) dans un objectif de construction de frontières imperméables et en même temps exprimant un besoin de reconnaissance des différences culturelles et sociopolitiques.

2.3 Racisme

Lionel Groulx, dans les années 1920, a tenu à montrer que son utilisation du mot race ne relevait pas des philosophies racistes élaborées au XIX^e siècle. Selon lui, elle était avant tout une expression à la fois utile et courante pour marquer les différences entre

nations⁵⁴. C'est dans cette perspective qu'il considérait avoir parlé de la race canadienne-française, en tant que constituante de la nationalité canadienne-française, « parce qu'il y a une telle chose, en Amérique du Nord, que la nationalité canadienne-française : nationalité véritable qui n'est pas seulement une entité ethnique et historique dûment caractérisée, mais aussi et tout autant une réalité juridique et politique »⁵⁵.

En effet, nous devons lui donner raison sur un point : ce n'est pas seulement parce qu'il utilise le mot « race » que Lionel Groulx fait preuve de racisme. À l'époque, au début du XX^e siècle, le mot « race » était employé dans un sens plus étendu qu'aujourd'hui, faisant référence à des groupes distincts de plusieurs points de vue : géographiquement, religieusement, socialement, ou de point de vue ethnique⁵⁶. Si Lionel Groulx s'était contenté d'employer le mot « race » sans faire des comparaisons avec d'autres groupes ethniques, il n'aurait probablement jamais été accusé d'attitude raciste. Mais quand il s'en est servi, il a exprimé de graves préjugés envers d'autres groupes ethniques. Et c'est sur ce point que nous allons insister, en montrant que ce n'est pas seulement l'utilisation du mot « race » qui fait de Lionel Groulx un raciste, mais plutôt un ensemble de propos qu'il a tenu sur quelques groupes ethniques du Canada français.

L'image qu'il donne des Autochtones et des Anglais joue un rôle déterminant dans sa construction de l'identité nationale canadienne-française. Les Autochtones, tels qu'il les décrit dans la bataille du Long-Sault, ainsi que les Anglais après la Conquête sont

⁵⁴ Lionel Groulx, Préface à *La naissance d'une race, conférences prononcées à l'Université Laval [de] Montréal, 1918-1919*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 7.

⁵⁵ Lionel Groulx, *L'enseignement français au Canada*, tome II : *Les écoles des minorités*, Montréal, Librairie Granger Frères, 1933, p. 245.

⁵⁶ Elazar Barkan, *The retreat of scientific racism, Changing concepts of race in Britain and the United States between the world wars*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1992, p. 2.

représentés comme des obstacles à la marche de la nation canadienne-française sur le continent nord-américain. Certains ont estimé que le nationalisme de Lionel Groulx tourne au racisme et d'autres ont réfuté tout commentaire de ce genre. Pierre Trépanier affirme par exemple que dans un des textes de Lionel Groulx, où il est question des esclaves noirs, « cet élément inférieur », il ne s'agit pas de propos racistes, mais d'une référence à la condition d'esclaves des Noirs. L'infériorité serait donc « sociale, non pas ethnique, raciale ou biologique »⁵⁷. Pierre Trépanier présente ensuite un extrait tiré de *La naissance d'une race* : « Ce trafic n'en continue pas moins d'exister et l'esclavage n'est formellement aboli chez nous qu'au commencement du XIX^e siècle. Mais inutile de dire que cet élément inférieur ne s'est guère mêlé à notre population »⁵⁸. D'abord, nous devons rappeler que cet extrait appartient au chapitre décrivant la morphologie ethnique du peuple en train de s'épanouir dans la nouvelle colonie d'Amérique. Il vient après des paragraphes qui évoquent la pureté des origines de la race canadienne-française, tenue loin des mixtions à des « races » inférieures comme celles des Autochtones ou des Noirs : « Ces immigrants sont tous ou à peu d'exceptions près de race française » dit Lionel Groulx deux pages avant le passage cité par Trépanier, pour ensuite contester le témoignage de l'intendant Dupuis qui aurait vu à Montréal, en 1727, « un nombre infini d'Anglais ». Il explique que ces Anglais n'ont été que quelques centaines, pour ensuite s'attaquer à la question du métissage avec « l'élément inférieur », les esclaves noirs. La phrase « Mais inutile de dire que cet élément inférieur ne s'est guère mêlé à notre population » est incontestablement claire : Lionel Groulx nie en fait tout mélange

⁵⁷ Pierre Trépanier, « Groulx est-il intelligible? », dans Robert Boily, dir., *Un héritage, controversé. Nouvelles lectures de Lionel Groulx*, VLB Éditeur, 2005, p. 138.

⁵⁸ Lionel Groulx, *La naissance d'une race, conférences prononcées à l'Université Laval [de] Montréal, 1918-1919*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 22.

ethnique entre la « population » canadienne-française (« notre population ») et « cet élément inférieur » (les esclaves noirs). Lionel Groulx n'utilise aucun mot à connotation sociologique (comme « couche sociale », « paysans », « bourgeois », etc.), mais bien plusieurs mots au sens ethnique (comme « élément inférieur », « mêlé », « notre population »), alors pourquoi sous-estimer le vrai sens de ses paroles?

Les commentaires que Lionel Groulx fait à l'égard des Autochtones sont aussi à retenir. Il est souvent carrément méprisant pour ces peuples dits « inférieurs », ces « races faibles ». C'est en les insérant dans le vieux clivage barbarie/civilisation que Groulx interprète les réalités autochtones. Les Blancs avaient fait des efforts considérables pour les affranchir de leur condition de sauvagerie et, pour cette raison, Groulx ne ménageait pas les éloges à l'endroit des missionnaires. Quoi qu'il en soit, les Autochtones étaient bel et bien voués à l'extinction : c'était une loi de la nature, une fatalité. Les 94 mariages entre Français et Amérindiens sont tout de suite rejetés, en niant toute survivance de descendants : « Ces métis n'avaient laissé parmi nous aucune descendance » etc. Le plus souvent, en essayant de répondre à ceux qui, croyait-il, diffamaient la nation, il utilisait les mêmes concepts racistes que ses détracteurs⁵⁹.

De cette façon, il plaçait les Canadiens français au-dessus des autres nations : ils étaient la nation choisie pour répandre la civilisation catholique puisqu'ils étaient animés, contrairement à leurs voisins, par la spiritualité et non par la passion pour la richesse

⁵⁹ Patrice Groulx remarque : « En somme, lorsqu'il affirme qu'il n'y a pas eu de mélange racial pour répliquer à l'idée raciste, et largement répandue, que les Canadiens français sont dégénérés à cause de leurs mariages avec les indigènes, Groulx se défend sur le même terrain et glisse vers une définition biologique de la race », dans Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, les Éditions vents d'Ouest, Hull, Québec, 1998, p. 218.

matérielle et puisqu'ils formaient un groupe humain sans mélange, une population blanche, homogène. C'était chose courante à l'époque de participer à un tel discours qui atteignait même les plus jeunes qui, « nés à l'époque de la Grande Guerre, avaient reçu dans les collèges, sans alors s'en rendre compte, une éducation raciste »⁶⁰.

Dans son roman, *L'appel de la race*, le mot race est pris dans son sens absolu. Le thème central, obsessif même, du roman étant celui du « sang » et de la pureté des origines. Par un incontestable détournement du sentiment religieux, Groulx semble prendre au pied de la lettre le vieux mythe de la pureté du sang. Dans cette cosmogonie raciste, face au bien absolu qu'est la pureté des origines, le mal absolu c'est le métissage, mal irréparable puisque les qualités de la matière sont irréversibles. Les enfants de Lantagnac en sont la preuve :

Et maintenant voici qu'il découvrait chez deux surtout de ses élèves, il ne savait trop quelle imprécision maladive, quel désordre de la pensée, quelle incohérence de la personnalité intellectuelle : une sorte d'impuissance à suivre jusqu'au bout un raisonnement droit, à concentrer des impressions diverses, des idées légèrement complexes autour d'un point central [...] Fait étrange, ce dualisme mental se manifestait surtout en William et en Nellie, les deux en qui s'affichait dominant le type bien caractérisé de la race des Fletcher⁶¹.

Même dans son ménage, Lantagnac applique cette philosophie raciste : « On aura beau à dire : la disparité de race entre époux limite l'intimité. Si l'on veut que les âmes se mêlent, se reflètent vraiment l'une à l'autre, il faut que d'abord existent entre elles des affinités spirituelles parfaites, des façons identiques, connaturelles de penser et de sentir »⁶². Lionel Groulx va encore plus loin et, par la voix du père Fabien, il applique cette « loi du sang » à la nation entière, en exprimant sa conviction que le déclin de

⁶⁰ Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Éditions Hurtubise HMH, 2004, tome 2, p. 170.

⁶¹ Lionel Groulx. *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 130.

⁶² *Ibidem*, p. 128.

l'élite canadienne-française, sa lassitude, sa mollesse qu'il a tant critiquées, sont dues « au mélange des sangs qu'elle a trop facilement accepté, trop souvent recherché? »⁶³.

Lionel Groulx paraît prendre très au sérieux les écrits de Gustave Le Bon qui, dans son étude, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, prônait que :

Le premier effet des croisements entre des races différentes est de détruire l'âme de ces races, c'est-à-dire cet ensemble d'idées et de sentiments communs qui font la force des peuples et sans lesquels il n'y a ni nation ni patrie...C'est donc avec raison que tous les peuples arrivés à un haut degré de civilisation ont soigneusement évité de se mêler à des étrangers⁶⁴.

Lionel Groulx, qui était pourtant un historien avisé, semble suivre les écrits de Le Bon, en ignorant qu'il n'y avait pas de « race pure » à l'origine, que les ancêtres des Canadiens français étaient eux aussi le résultat des « croisements » et des « mélanges » entre les peuples anciens de l'Europe.

Comment expliquer donc chez Lionel Groulx ce discours qui, aujourd'hui, nous paraît un discours carrément déraisonnable ? Le racisme pseudo-scientifique avait connu sa période d'émergence et d'apogée au XIX^e siècle, étant marqué par les voix de Gobineau (« Essai sur l'inégalité des races humaines », 1854), de Vacher de Lapouge (« Les sélections sociales », 1895), Gustave Le Bon et bien d'autres. Au tournant du XX^e siècle, les théories raciales développées le siècle précédent avaient trouvé leur place dans les manuels scolaires et dans des ouvrages scientifiques, puisqu'à l'époque elles étaient considérées un fait vérifié et pertinent⁶⁵. Au cœur de ces théories racistes, influencées sans doute par les thèses darwiniennes, se situait l'idée de la « race », constituée de gens du même « sang », partageant une même culture et un même territoire. Les races

⁶³ Lionel Groulx. *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 130.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 131.

⁶⁵ Elazar Barkan, *The retreat of scientific racism, Changing concepts of race in Britain and the United States between the world wars*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1992, p. 2.

luttaient entre elles pour conquérir territoires et pouvoir et seules les plus fortes survivaient. Plus précisément, les races « pures », qui ne se métissaient pas avec des groupes « inférieurs », étaient capables de créer des civilisations durables. Ces théories mises en circulation et développées à l'époque colonialiste, servaient en fait à renforcer le sentiment d'infériorité des peuples colonisés et formaient la base idéologique pour une soumission globale, prolongeant et consolidant les soumissions obtenues auparavant par des actions militaires. Pourtant, dans l'entre-deux-guerres, dans le monde scientifique, particulièrement dans les milieux savants britanniques et américains, les théories racistes commencent à perdre leur autorité, en considérant que les explications axées sur les différences raciales manquent de fondement épistémologique. C'est maintenant qu'on commence à traiter de « raciste » tout préjugé ayant à la base des conceptions raciales⁶⁶. Vraisemblablement, Lionel Groulx n'est pas au courant des dernières orientations scientifiques dans ce champ d'études.

Lionel Groulx a pourtant une justification pour son discours propagandiste, axé sur la pureté des origines des Canadiens français. Il craint que son peuple soit réduit par cette force envahissante de l'élément anglais, qu'il soit assimilé, qu'il perde son sens national, son identité. Il exprime cette angoisse, encore une fois, par la voix du Père Fabien : « Reste aveugle qui voudra. Mais la vérité, Lantagnac, la vérité sensible, visible, tangible, la vérité que l'évidence nous jette crûment à l'esprit, c'est que, dans ce pays, il y a une volonté implacable de nous éliminer comme nationalité »⁶⁷. Et, plus loin, en caractérisant Davis Fletcher, qui représente l'Anglais, l'autre, l'adversaire du Français

⁶⁶ Elazar Barkan, *The retreat of scientific racism, Changing concepts of race in Britain and the United States between the world wars*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1992, p. 3.

⁶⁷ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 138.

Lantagnac, Lionel Groulx ajoute : « Son orgueil de race, ses préjugés n'admettaient point la possibilité ni les droits de la survivance française au Canada »⁶⁸. Mais avait-il raison de croire que son peuple était menacé de disparaître? À l'époque, on se rappelait de l'effet de la Loi sur les écoles du Manitoba et l'on se posait d'autant plus la question à savoir si le français pouvait encore survivre en tant que langue et culture dans l'Ouest canadien. Dans son *Journal*, lorsqu'il se réfère à la cause des écoles du Manitoba, Lionel Groulx exprime son amertume et son désappointement vis-à-vis de la « lâche députation canadienne-française qui, pour se cramponner au pouvoir, sacrifia son honneur, ses droits, sa religion! »⁶⁹. En même temps, il y avait le Règlement 17, mis en application en 1912 par le gouvernement ontarien, qui interdisait l'usage du français dans les écoles de la province. Pour ce qui est des politiciens, eux qui avaient le devoir de défendre les droits de leurs compatriotes, ils ne s'intéressaient guère à cette question⁷⁰. Devant l'impuissance de la classe politique, devant l'attaque de « ces orangistes doublés du plus étroit fanatisme », Lionel Groulx considérait de son devoir d'attirer l'attention sur ce qui prenait la forme d'un attentat à l'intégrité nationale canadienne-française. Quelques paroles de Jules de Lantagnac adressées à sa femme définissent probablement de la façon la plus claire le fond de la pensée groulxienne : « Non, Maud, on ne se diminue pas en redevenant soi-même, en reconstruisant en soi sa vieille âme naturelle, héréditaire »⁷¹. Même si la fin ne justifie pas toujours les moyens, il est évident que

⁶⁸ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 164

⁶⁹ Lionel Groulx, *Journal, 1895-1911*, vol. I, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1984, p. 321.

⁷⁰ « À Ottawa, nos députés, nos sénateurs, dont c'est la mission spéciale de surveiller ces hauts intérêts, sont en général les derniers à prendre la défense des droits de leur province et de leur nationalité », dans Lionel Groulx, « Pour qu'on vive », causerie faite le 30 octobre 1934, à la Palestre nationale (Montréal), devant l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, dans *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935, p. 228.

⁷¹ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 155.

Lionel Groulx s'est approprié le discours d'influence raciste en le transformant en un moyen d'endoctrinement, non seulement à cause du milieu catholique et traditionaliste qui avait influé son éducation mais surtout, croyons-nous, à cause de sa volonté d'émanciper son peuple, pour qu'il prend conscience de soi et rattrape le décalage économique par rapport à la nation concurrente, anglaise.

Contrairement à Lionel Groulx, Lucian Blaga ne s'est pas laissé charmer à aucun moment de sa vie par les théories racistes. Il n'y a dans son œuvre aucune considération pour des idées propageant la pureté des origines ou la « supériorité » d'une race ou ethnie quelconque. Dans le milieu intellectuel roumain de l'entre-deux-guerres, si on analyse les écrits des nationalistes roumains les plus conservateurs, en prenant par exemple les articles parus dans la revue *Gandirea* sous la direction de Nechifor Crainic, nous remarquons que, malgré un discours profondément antisémite et ultranationaliste, il n'y était pas question de race comme dans les écrits de Lionel Groulx. Dans un article, « Neam, popor si natiune » (qui peut être traduit par famille/ race, peuple et nation), Constantin-Radulescu-Motru, l'un des plus traditionalistes intellectuels roumains de l'entre-deux-guerres, explique les différences entre les termes « neam »⁷², « popor » (peuple) et « natiune » (nation). Dans son article, il considère que, si initialement « la parenté de sang a été le premier lien qui unissait les hommes », constituant le « neam », la race, la famille, aujourd'hui il n'est plus possible de parler de larges regroupements humains unis uniquement par le sang :

⁷² Terme difficile à traduire, il peut signifier, en fonction du contexte d'utilisation, « famille »/ « race », « peuple d'origine », « nation », « nationalité ». En Roumanie, on utilise le terme « neam » aussi pour souligner l'appartenance d'un groupe à la même famille, au même milieu géographique, mais aussi pour parler des peuples ou des nations différentes.

Les familles/ les races se sont mélangées. Elles sont liées aujourd'hui par d'autres rapports, comme nous allons le voir; mais, en se rapportant seulement aux liens du sang, il n'y a plus de regroupement humain provenant d'une famille/race uniquement. Le « neam » (famille/ race) des Allemands, ou le « neam » des Russes, par exemple, sont des termes impropres. Tout comme le « neam » des Roumains. Le terme « neam » doit être compris en un sens généalogique, il suppose la filiation d'un même géniteur. Il peut être remplacé, quand on parle des formations sociales, par les termes « race » ou « famille » ou « tribu », qui ont l'avantage d'être acceptés par le milieu scientifique biologique. Dans la langue roumaine, il s'est fixé sous le sens de filiation et de fatalité ancestrale.⁷³

Intéressante est également l'interprétation qu'il donne au mot « peuple » : « Les Huns ont été un « neam », une race, une famille, ou un regroupement des familles, pendant que les Magyars, leurs descendants, sont un peuple ». Toujours dans la même revue, *Gandirea*, à laquelle Lucian Blaga a collaboré pendant plusieurs années, Nichifor Crainic écrit un article, « Spiritul autohton »⁷⁴, dans lequel il attise la haine et le rejet de l'autre tout en mettant l'accent sur l'autochtonie du peuple roumain, ce qui légitimerait sa position de supériorité vis-à-vis des peuples coexistant sur le même territoire, dans le cadre du même État. Il est pourtant d'avis qu'« un conglomerat humain qui parlerait la même langue et qui habiterait le même morceau de terre, n'acquiert de personnalité ethnique qu'au moment où il dépasse l'état de nature et se lève à l'état de culture ».

Voici ce que Nichifor Crainic entend par « état de culture » :

Ce que souligne cette transformation est la conscience de soi, du patrimoine commun, identique dans le temps, délimité dans l'espace mais infini dans son existence. Je suis le possesseur naturel d'une terre, je suis le possesseur moral d'une patrie, je suis le possesseur politique d'un État dans la mesure où toutes ces choses merveilleuses fusionnent dans la conscience d'une destinée supérieure, pour laquelle il vaut la peine de vivre, de souffrir et même de mourir. L'État même n'aurait qu'une signification biologique si la lumière de l'esprit ne mettait en évidence toutes ces choses qui définissent la spécificité de la personnalité nationale. Il nous semble que ce soit assez évident pour qu'on ajoute que le sens de cette personnalité est un attribut de la culture⁷⁵.

Lucian Blaga qui utilise rarement le terme de « race », considère lui aussi que la « spécificité nationale » est plutôt « un attribut de la culture ». Il ne partage pas la vision intransigeante de la nation avec ses collègues de la revue *Gandirea*, quoiqu'il soutienne

⁷³ C. Radulescu-Motru, « Neam, popor si natiune », *Gandirea*, II, no 4, le 1^{er} juin 1922, Cluj, p. 65-68.

⁷⁴ Nichifor Crainic, « Spiritul autoton », *Gandirea*, XVII, no 4, avril 1938, p. 161-169.

⁷⁵ Nichifor Crainic, « Spiritul autoton », *Gandirea*, XVII, no 4, avril 1938, p. 162.

l'idée que chaque peuple est différent, qu'il a une structure intime qui lui soit propre et qui le distingue des autres peuples. Ce qui fait que les peuples se différencient les uns des autres est « une manière d'être ». Selon Lucian Blaga, chaque peuple se définit lui-même par son terroir d'origine, par sa langue, ses coutumes et son mode d'agir et de penser. Dans son œuvre, il essaie de dégager des traits communs à la culture roumaine dans ses rapports aux autres cultures. Afin d'approfondir sa réflexion, il précise, chaque fois qu'il le faut, à qui et à quoi il fait exactement allusion : quels individus, quelles forces sociales, quelle période, quels rapports de forces. De cette manière, il touche les sujets les plus divers : l'influence des civilisations antiques sur l'esprit roumain, l'héritage de toutes les cultures avec lesquelles le peuple est entré en contact, l'apport de la religion chrétienne, bref la manière par laquelle la culture, ou les cultures laissent leur marque spécifique sur la manière d'être d'un peuple et influencent ses rapports humains et ses rapports à la nature, au temps et à l'espace. Dans son article « La révolte de notre fond non latin »⁷⁶, il reconnaît dans son peuple le mélange des autres civilisations qui a produit une nouvelle culture portant en elle l'empreinte de chaque peuple qui l'a habité. Voici comment il explique la différence des autres peuples, plus homogènes peut-être dans leur construction :

Le rythme régulier de silence et de tempête, de sagesse et d'exubérance, qu'on retrouve dans la vie des autres peuples s'explique plutôt par la logique inhérente de l'histoire, par l'alternance de thèses et d'antithèses, comme Hegel l'expliquait autrefois. Ce même rythme a chez nous des racines beaucoup plus profondes dans les traits résistants de race. Cette différence nous permet de très belles perspectives historiques⁷⁷.

⁷⁶ Lucian Blaga, «Revolta fondului nostru nelatin » [La révolte de notre fond non latin], *Gandirea*, I, 1921, no. 10, p. 181-182, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 47-49.

⁷⁷ Pour ne pas alourdir le texte, nous n'avons pas toujours donné le texte original en roumain. Nous le faisons cette fois-ci, parce que la traduction s'est avérée assez difficile et nous croyons que le texte peut avoir plusieurs interprétations: « Cunoscutul ritm de liniste si furtuna, de masura si exuberanta ce-l gasim in viata alor popoare se lamureste mai mult prin logica inerenta istoriei, prin alternarea de teze si antiteze, cum le-a determinat un Hegel bunaoara. Acelasi ritm are la noi radacini cu mult mai adanci in insusiri temeinice de rasa. Deosebirea aceasta ne ingaduie frumoase perspective istorice », Lucian Blaga, «Revolta

Selon cette interprétation, « l'esprit » de la culture roumaine réside dans les particularismes des cultures qui l'ont marqué (thrace, romaine, slave, chrétienne – orthodoxe, balkanique) et qui ont été par la suite assimilés « en esprit créateur », pour créer ce qu'on appelle la « spécificité » roumaine transcendant le temps et l'histoire.

Lucian Blaga rejette la vision pseudo-scientifique selon laquelle, en classifiant l'espèce humaine en races inférieures et races supérieures, il y aurait également des cultures supérieures ou inférieures. Cet aspect de son nationalisme est d'autant plus intéressant que Lucian Blaga est un intellectuel formé à l'école d'influence allemande, avec des études à Vienne. Il vit ses premières années de jeunesse dans le milieu culturel austro-hongrois, milieu multiculturel, il est vrai, mais restrictif à l'égard des nationalités autres qu'allemande et magyare. À son retour en Roumanie, en 1919, Lucian Blaga n'est pas seulement un jeune espoir de la littérature roumaine, mais aussi une personnalité culturelle pleinement accomplie, nourrie des lectures les plus modernes de l'école philosophique viennoise et de la culture européenne en général⁷⁸. Sous l'influence de ses lectures, il affirme à plusieurs reprises « l'équivalence des cultures » :

fondului nostru nelatin », *Gandirea*, I, 1921, nr. 10, p. 181-182, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 49. Par « les traits résistants de race » Lucian Blaga comprenait la permanence des habitudes, des coutumes, du mode de vie spécifique aux populations daces, transmises aux descendants, aux Roumains. Si la conquête romaine avait transmis en héritage la culture et la langue, si les vagues successives des migrations slaves avaient ajouté des nouveaux traits au caractère du peuple, l'influence la plus profonde et la plus influente, selon Lucian Blaga, demeurerait l'influence transmise par les ancêtres Daces. La musique folklorique, les « doinas », les danses, l'habit traditionnel, les coutumes des paysans roumains, toutes témoignaient d'une manière particulière de vivre, hérité intégralement de leurs ancêtres daces.

⁷⁸ Il était familier avec la pensée de Friedrich Nietzsche, Henri Bergson, Oswald Spengler, Wolfgang Ostwald et Wilhelm Wundt. Il montrait un intérêt tout particulier pour la philosophie de la culture lancée en Occident par Georg Simmel, Ferdinand Georg Frobenius et Alois Riegl, mais aussi pour l'école sociologique de Gabriel Tarde et Émile Durkheim dont il a commenté les résultats à de nombreuses reprises. Blaga s'est également penché sur la littérature et la philosophie russes qui, par les écrits de Lev Nikolaïévitch Tolstoi, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, Nicolas Vassiliévitch Gogol, Maxime Gorki, etc., ont exercé une véritable attraction sur lui. Avec le même intérêt, il a suivi les publications sur l'origine de

La critique aux perspectives apocalyptiques que fait aujourd'hui Spengler à la culture de l'Occident a des liens étroits avec l'œuvre riche et jeune des slavophiles. Ce sont eux qui ont appris que c'est possible d'avoir plusieurs cultures indépendantes l'une par rapport à l'autre, chacune avec sa propre âme et sa propre existence dans l'histoire. Ce qui résulte de la critique de ces penseurs c'est qu'il n'y a pas de primauté culturelle. La primauté d'une culture, qui nous forcerait de juger par ses valeurs toutes les autres cultures, est une illusion⁷⁹.

Lucian Blaga se laisse influencer par certaines lectures qu'il intègre ensuite dans des idées appuyées sur des valeurs de civilisation et un profond humanisme :

Un penseur russe contemporain, Troubetzkoy, ce personnage paradoxal, qui a bouleversé dramatiquement les valeurs, parlait, dans l'un de ses livres parus il y a deux ans en Bulgarie, de l'« équivalence des cultures ». Quand il s'agit des cultures vraisemblablement différentes, il ne faut pas parler de la supériorité d'une sur l'autre. Il y a une équivalence entre les cultures européenne, slave, africaine ou chinoise /une équivalence entre la culture de l'Européen, du Slave, du Noir ou du Chinois; une équivalence dans le sens que chaque culture doit être jugée par sa logique et ses normes immanentes⁸⁰.

Il considère ainsi que cette vision moderne, l'équivalence des cultures, est « l'expression d'un intense rapprochement spirituel entre les peuples, non seulement au-delà des frontières politiques, faciles à dépasser, mais surtout au-delà des mers et montagnes séparatrices de races, plus difficiles à surpasser »⁸¹.

Pour conclure, cette partie consacrée au racisme est intéressante, nous croyons, puisque c'est ici que nous montrons, par comparaison, la nature du racisme de Lionel Groulx, un racisme contre les races supposément inférieures (Autochtones, Noirs). On a reproché aux Canadiens français d'avoir assimilé bien des éléments autochtones dans leurs rangs, ce qui expliquerait leur état d'infériorité économique. Lionel Groulx a tenu à montrer que ce n'était pas le cas, qu'aucun mélange ne s'est produit. Ce faisant, il n'a même pas

l'homme et l'évolution de l'espèce humaine sur le plan biologique, n'hésitant pas à s'intéresser aussi à des lectures plus ou moins argumentées de point de vue scientifique sur l'astrologie, l'occultisme et la magie.

⁷⁹ Lucian Blaga, « Echivalenta culturilor » [L'équivalence des cultures], *Ramura*, IV, 1923, no 10-11, p. 529-532, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 79.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 80.

⁸¹ En roumain : « E expresia unei intense apropiieri sufletesti intre popoare, nu numai peste hotarele politice usor de trecut, ci peste mari si munti despartitori de rase, mai greu de trecut », Lucian Blaga, « Echivalenta culturilor », *Ramura*, IV, 1923, nr. 10-11, p. 529-532, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Editura Dacia, Cluj, 1973, p. 82.

remis en cause le caractère raciste de tels propos à l'endroit des Autochtones et des Noirs; il les a acceptés tels quels. Par ailleurs, il a tenu à démarquer tout aussi nettement les Canadiens français de leurs compatriotes anglophones, fussent-ils Anglais ou Irlandais. Selon Lionel Groulx, les Canadiens français avaient une mission à remplir, une mission qui aurait été compromise par tout mélange avec d'autres «races». Même s'il est évident que nous avons affaire à du racisme, nous doutons qu'il s'agisse du même racisme biologique tel qu'il s'est développé au XIX^e siècle et tel qu'il sera mené jusqu'à ses extrémités par les nazis au siècle suivant. Comme nous l'avons mentionné plus haut, Lionel Groulx a tenu à se démarquer de ce genre de racisme, lequel va à l'encontre de ses convictions religieuses. Les propos qu'il a tenus à l'endroit des Autochtones et des Noirs relèvent davantage d'un préjugé largement répandu de son vivant que de l'adhésion à une théorie en tant que telle. Mais sous la plume d'un intellectuel, ce type de racisme demeure tout de même inacceptable. Notons néanmoins que cette forme de racisme – préjugé envers les Autochtones et les Noirs – ne constitue pas un élément central dans la réflexion identitaire de Lionel Groulx. Par contre, le racisme exprimé à l'endroit des anglophones est effectivement une pièce maîtresse dans la construction identitaire groulxienne. Cependant, nous l'affirmons encore une fois, ce racisme, malgré la fréquence des concepts biologiques utilisés par Groulx (race, mélange, sang), n'est pas biologique pour autant, mais plutôt culturel. Les Canadiens français constituent une nationalité, ce qui signifie qu'au-delà de la race, ils ont une mission à remplir. Et ce qui compte pour Lionel Groulx c'est que les Canadiens français sont les seuls à pouvoir transmettre l'héritage français sur le continent nord-américain; d'où sa volonté de préserver à tout prix cette caractéristique, ce qui implique effectivement du racisme à l'endroit des autres ethnies et cultures.

En ce sens, le racisme de Groulx est proche de celui de Nichifor Crainicm – au-delà des spécificités biologiques, au-delà même du « neam », il y a une « personnalité nationale ». Mais chez Groulx, à cette personnalité s'ajoute une mission historique. Et sur ce double plan de la personnalité et de la mission, Blaga se démarque de Groulx, tout comme il prend ses distances vis-à-vis de ses collègues de la revue *Gandirea*. Si Lucian Blaga persiste, comme les gens de sa génération, à parler de « traits résistants de race » au sein des Roumains, il ne cherche pas à rejeter tout ce qui pourrait compromettre la survie de ces traits. Il se refuse également à classifier les cultures selon des critères de supériorité et d'infériorité, à la différence de Lionel Groulx et de ses compatriotes antisémites.

3. Culture

3.1. Le rôle de la culture dans la construction de l'identité nationale

Les identités nationales ne sont pas « naturelles », elles sont des constructions qui se renouvellent sans cesse. Une communauté choisit les éléments qui peuvent servir de base pour la coexistence de ses membres. Les éléments fondamentaux doivent garantir la cohésion interne et la délimitation par rapport à l'extérieur. Les consciences nationales au Canada français et en Roumanie ont impliqué, à travers l'histoire, une dimension culturelle et politique très forte. La conscience nationale s'est en effet éveillée, au Canada, à travers l'affrontement au régime d'occupation britannique. L'opposition entre ce qui était proprement français et l'étranger, incarné par la métropole britannique, ne pouvait pas se réclamer de structures politiques se manifestant dans un État-Nation. Il ne

restait qu'à se fonder sur ce qui avait été ressenti depuis le XVIII^e siècle comme déterminant pour la nation canadienne-française : la langue, le sang et la foi/la culture.

Organisés en États séparés du point de vue politique, menacés toujours par l'expansion des voisins plus forts, avec des parties du territoire ancestral – Transylvanie, Banat, Bucovine, Bessarabie, Dobroudja – annexées par les trois grands empires, ottoman, des Habsbourg (dès 1867 austro-hongrois) et russe, les Roumains ont toujours conservé la conscience de l'appartenance au même peuple, ayant la même origine. L'éveil de la conscience nationale s'est manifesté avec le mouvement des Lumières (*Supplex libellus Valachorum* paru en 1791). Le XIX^e siècle – nommé également « le siècle des nationalités » — a fait surgir dans l'espace roumain une nouvelle réalité, celle de la nation roumaine, dans le cadre de laquelle s'est formée la conscience de l'unité nationale, du destin commun du passé, du présent et du futur.

La culture canadienne-française était sans aucun doute influencée par la France. Mais la culture canadienne-française, comme tout le Canada d'ailleurs, était aussi imprégnée par la culture américaine, l'influence culturelle des États-Unis se faisant sentir davantage à partir du début du XX^e siècle. Le Canada, en entier, le Québec de plus en plus industrialisé et urbanisé ne faisant pas exception, était imprégné par la culture américaine au niveau des vêtements, du cinéma, de la musique et des médias de l'information.

L'affirmation d'une spécificité canadienne-française a été entourée depuis 1760 des débats et polémiques concernant les référents historiques de la francophonie et en

opposition à l'anglophonie⁸². Cependant, au début du XX^e siècle, des intellectuels comme Lionel Groulx s'entendaient pour dire que le Canada français était une nation originale, alliant francité et américanité⁸³, fondée sur une foi, une langue et une culture françaises partagées par tous les groupes, issus du territoire nord-américain. En reconnaissant l'influence du milieu nord-américain sur le type canadien-français, Lionel Groulx affirmait ainsi l'originalité de la nation canadienne française dans son environnement nord-américain.

Dans l'espace culturel roumain, il y avait au début du XX^e siècle, une forte volonté de modernité et une aspiration occidentale qui se heurtaient à une autre tendance extrêmement forte, traditionaliste et parfois anti-occidentaliste. D'un côté, il y avait le conservatisme dont le discours mettait l'accent sur l'élément autochtone, dont les options fondamentales étaient le ruralisme idyllique, l'apologie démesurée du paysan, l'éloge de la passivité contemplative, le fatalisme historique. De l'autre côté, ce type de discours était carrément rejeté, sous tous ses aspects, par les partisans d'une synchronisation avec l'Occident.

La nation roumaine a toujours été étroitement liée au monde rural. Un petit nombre de jeunes aisés, formés à l'étranger, ou des jeunes doués de talents, mais de condition modeste réussissaient à accéder aux études. En Roumanie comme au Québec, ceux qui

⁸² Sylvie Guillaume, « Américanité et francité dans les nationalismes d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx », in *Histoires d'Europe et d'Amérique. Le monde atlantique contemporain*, Centre de recherches sur l'histoire du monde atlantique, Université de Nantes, Ouest Éditions, Presses académiques de l'Ouest, 1999, p. 401-410.

⁸³ On revendique ainsi la situation géographique du Canada dans l'espace américain mais on rejette toute assimilation aux formes de civilisation nord-américaine jugées trop décadentes. La francité fait référence à une civilisation, un héritage, l'américanité à un espace, la première a un contenu historique, la seconde géographique.

réussissaient à acquérir une culture intellectuelle devenaient les formateurs et promoteurs de la conscience nationale. Parmi ces intellectuels, on compte Lucian Blaga, lui qui a mis toute son énergie au service des institutions culturelles, et dont l'engagement l'a conduit à traiter de l'identité nationale, du parcours historique au cours duquel celle-ci se forme et se transforme. La question de la culture est centrale autant dans l'œuvre de Lucian Blaga que dans celle de Lionel Groulx et leur vision de la culture est aussi le résultat de leurs contacts avec le milieu de vie rural, traditionnel qui les ont profondément marqués.

Les lois qui ordonnent et structurent les courants littéraires, les multiples rapports et liens entre divers mouvements culturels, leur base philosophique et esthétique forment une zone d'intérêt pour Lucian Blaga⁸⁴. Blaga écrit d'ailleurs de nombreuses et remarquables chroniques théâtrales et artistiques. Sur ce plan, il apparaît comme un promoteur du nouveau, de la modernité, attaché à l'expressionnisme dans le théâtre, à l'abstractionnisme et au constructivisme dans la peinture, à de nouvelles formes poétiques dans le domaine lyrique. Jusqu'aux années 1930 (quand, sous les impulsions créatrices de la littérature promue par la revue *Gandirea*, il s'approche du traditionalisme) Blaga est proche d'Eugène Lovinescu⁸⁵, le promoteur de la littérature roumaine moderniste, le champion de l'ouverture culturelle vers l'art universel. En rejetant l'isolement culturel des traditionalistes et le zèle ethnographique des

⁸⁴ Lucian Blaga, « Interferenta artelor », *Patria*, Cluj, V, 1923, nr. 229, 21 octobre, p. 1, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 72-74.

⁸⁵ Eugène Lovinescu (1881-1943), critique, historien et théoricien de la littérature, sociologue de la culture, mémorialiste, dramaturge et romancier, est le plus important critique littéraire roumain d'après Titu Maiorescu.

« semeurs » (semanatori), Blaga se prononçait pour le progrès de la civilisation et de la technologie.

Tout comme Eugène Lovinescu, Blaga fait référence à l'existence d'un certain esprit du siècle, un « saeculum » qui relie consciemment ou inconsciemment la structure de l'art à une certaine époque. Il fait des analyses très intéressantes sur les phénomènes expressionniste et surréaliste en théâtre et en peinture, sur le constructivisme et l'abstractionnisme, sur l'impressionnisme et les nouvelles tendances dans les arts plastiques⁸⁶. D'ailleurs, dans les études sur la « nouvelle spiritualité » et sur le modernisme, Blaga montre une complète adhésion au modernisme. « Le modernisme », écrit-il dans *Viata literara*, « n'est pas un phénomène local mais une caractéristique de notre époque, un rythme de vie contemporain ». Toutefois, il attire l'attention sur les liens nécessaires avec la tradition, comme une condition du progrès artistique. Ces liens profonds et inconscients avec l'art du passé, avec le sentiment d'être du peuple, sont déterminants pour configurer une certaine spécificité nationale. Il met l'accent en permanence sur la révélation des caractéristiques spécifiques de la culture roumaine, populaire et savante, de la littérature, de la musique et du folklore roumains. Blaga est parmi les premiers intellectuels roumains à attirer l'attention sur la nécessité de l'étude comparative des éléments de mythologie populaire et du folklore roumain musical. Ses essais consacrés à ce domaine, comme « Simboluri spatiale »⁸⁷ (voir Annexe 3), lui donnent l'occasion de faire des observations des plus pertinentes sur l'appartenance de

⁸⁶ Lucian Blaga, « Stil si continut », *Vointa*, II, 1921, no 45, 8 octobre, p. 2, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 50-52.

⁸⁷ Lucian Blaga, « Simboluri spatiale » [Des symboles spatiaux], *Darul Vremii*, I, 1930, no. 4-5, mai - juin, p. 97-99, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 148-157.

la spiritualité roumaine à l'espace sud-est-européen, puisque, selon lui, « malgré les différences politiques, on constate ici, chez les peuples de deux bords du fleuve [Danube] [...] une inconsciente solidarité spirituelle ».

Nous constatons que même sur ce plan, les deux intellectuels, Lucian Blaga et Lionel Groulx, se ressemblent considérablement. Lucian Blaga partageait la vision des nombreux intellectuels roumains, historiens et linguistes, selon laquelle les Roumains avaient en commun avec leurs voisins du sud non seulement une longue histoire commune, mais aussi une culture souvent appelée de façon péjorative « balkanique », mais qui les distinguait surtout du reste de l'Europe. Pour Lionel Groulx, si la nation était dispersée à travers plusieurs provinces et deux pays, le Canada et les États-Unis, les pôles fondamentaux de son identité restaient les mêmes. Ainsi, le Canada français était une nation originale, qui alliait francité et américanité, en revendiquant ainsi la situation géographique du Canada dans l'espace américain mais en rejetant toute assimilation aux formes de civilisation nord-américaine jugées trop décadentes. La francité faisait référence à une civilisation, un héritage, l'américanité à un espace, la première avait un contenu historique (communauté d'histoire, de foi, de langue, de sang, de culture, de traditions), la seconde géographique. La spécificité des Canadiens français reposait donc sur le fait que la géographie faisait d'eux des Américains; la langue, la culture, le sang, l'histoire faisaient d'eux des Français. Selon Lionel Groulx, la nation canadienne-française était née d'un alliage culturel entre la société traditionnelle française et le milieu américain. Tout comme Lucian Blaga, Lionel Groulx valorise le milieu géographique, lorsqu'il discute de son rôle dans la formation de l'âme nationale.

Il y a de nombreux autres points de ressemblance entre ces deux intellectuels. Les deux ont en commun un profond attachement à la campagne, l'espace profond et ancestral des trésors spirituels du peuple. Depuis le XIX^e siècle, on assiste, en Roumanie, à une floraison de traditions orales, de chants populaires, de coutumes, encouragée par les poètes, par les intellectuels eux-mêmes. Les livres de prières écrites en langue roumaine, les poèmes et les balades découverts par Vasile Alecsandri, le retour au folklore des intellectuels du XIX^e siècle, ont contribué à créer et développer une conscience nationale. Conçu comme culture populaire, le folklore est d'une signification capitale pour les pays et les peuples qui luttent pour reconquérir leur indépendance ou affirmer leur identité comme c'est le cas des Roumains ou des Canadiens français. Les causes qui permirent l'éclosion du folklore en général sont multiples, depuis le besoin d'évasion, la nostalgie du passé, l'essor de la curiosité scientifique des critiques littéraires et artistiques. Mais sans doute un des facteurs essentiels reste la revalorisation du patrimoine culturel en tant qu'élément indissociable de l'éveil des nationalités et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Parallèlement à la culture savante souvent teintée par l'influence étrangère, en Roumanie s'est développée au cours du temps une culture populaire plus attachée à ses racines. Cette dernière émane des masses paysannes qui constituent la grande majorité de la population. C'est souvent dans le village, où se trouve l'origine des œuvres architecturales et sculpturales, que se sont perpétuées de profondes traditions culturelles nationales en temps de domination étrangère. Dans ce sens, Lucian Blaga trouve que l'exemple le plus exceptionnel du talent et du potentiel paysan est représenté par l'artiste roumain Constantin Brancusi, parti d'un petit village roumain pour conquérir le monde : « Cet artiste reprend une tradition plus ancienne que la soi-disant sculpture traditionnelle, en nouant le lien avec notre fond primitif

byzantin [...] En faveur de ce type d'art je m'affirme, moi aussi », c'est-à-dire pour « une sorte de traditionalisme métaphysique » qui fait « le lien avec les éléments primaires de notre fond intérieur »⁸⁸. L'étude de Lucian Blaga, « Elogiul satului romanesc », préparé successivement par une série d'articles, dont le plus significatif reste « Revolta fondului nostru nelatin » de 1921, est dans ce sens, le point de convergence de tous ses efforts et pensées. Les nombreuses idées dissipées avec générosité par les écrivains transylvains des générations antérieures, pour lesquels le village, la campagne étaient la permanence, le foyer du monde, ont été synthétisées dans l'œuvre théorique de Blaga. En utilisant l'abondant matériel offert par ceux-ci, Lucian Blaga a ajouté la rigueur d'une méthode — la philosophie de la culture — qui avait le mérite « d'unifier dans un complexe organique la mosaïque difforme de connaissances qui pèse sur nos épaules » (« Un tip cultural »). D'une certaine façon, « Elogiul satului romanesc » est l'épilogue de « Spatiul mioritic », puisque, selon Blaga, sans l'énergie pétillante que la campagne, le village, le monde rural avaient produite, il n'y aurait pas eu non plus une telle effervescence de la spiritualité roumaine.

Lionel Groulx était aussi profondément attaché au village québécois, au foyer de la nation. Souvent, il a été accusé d'avoir véhiculé l'idée d'un monde archaïque et en train de disparaître. L'urbanisation et l'essor d'une classe ouvrière de plus en plus attirée par les idées modernes l'inquiètent⁸⁹. Le paysan demeure le dernier rempart d'un ordre social

⁸⁸ Entrevue présentée par I. Valerian dans *Viata literara*, I, no. 21, oct. 1926; reproduit d'après *Cu scriitorii prin veac*, E.P.L., Bucuresti, 1967, p.54-58.

⁸⁹ Comme il le dit par la voix du père Fabien: « Nulle urbanité ne vaut la délicatesse paysanne, vraie fille de la charité chrétienne », Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956, p. 103.

menacé. Et la famille paysanne, avec ses nombreux enfants, peut seule mettre un terme à la dépopulation et au déclin.

Il est intéressant de voir comment les deux intellectuels, chacun à sa manière, font de la tradition un élément de la modernité. Toutefois, là où Blaga se nourrit de la tradition pour affirmer sa nationalité, Groulx crie au secours devant une tradition et, par conséquent, une nationalité menacées.

Lionel Groulx fait alors l'éloge d'un monde rural idéalisé, souvent mis en opposition à l'urbanité qui inquiète. Les mutations économiques et sociales du XX^e siècle ne laissent pas à l'écart le monde paysan. Celui-ci subit l'attraction croissante du monde urbain. Le migrant temporaire, le parent parti à la ville, le marchand sont autant de liens entre le paysan et la civilisation urbaine. Or Lionel Groulx s'inquiète surtout que la ville, les quartiers ouvriers, ces lieux d'échanges d'informations et de savoirs, lieux de confrontation à d'autres horizons, linguistiques et culturels changent à jamais le fond du paysan canadien-français, les mœurs traditionnelles du villageois mis en contact avec le monde corrupteur que représente la ville. Aux critiques de la culture canadienne-française, accusée de médiocrité en raison de son « régionalisme », de son « ruralisme », Lionel Groulx attire l'attention sur le fait que ceci est une fausse question :

[...] qui osera prétendre que les thèmes les plus particularistes et les plus nationaux ne puissent s'élever jusqu'à l'universel? Atteindre en son fond l'homme d'un pays, d'une race, d'un temps, c'est toujours atteindre le tuf humain, c'est dépasser le transitoire et le particulier ⁹⁰.

Pour lui, la culture canadienne-française n'était indubitablement pas une culture américaine et non plus une culture européenne purement française. La culture

⁹⁰ Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome II, Fides, 1971, p. 277.

canadienne-française tirait son origine de la France tout en intégrant des éléments et des valeurs nouvelles, propres au milieu de vie dans lequel elle s'étant développée. Pourtant, Lionel Groulx refusait de concevoir la culture de sa nation comme influencée par d'autres cultures avec lesquelles elle avait été en contact (comme la culture politique britannique ou la culture des immigrants juifs, irlandais, italiens, etc.). Pour lui, il était vital que la culture canadienne-française, dont la spécificité serait une culture proprement rurale, ne soit pas touchée par d'autres influences culturelles, par l'urbanisation et par les mœurs étrangères :

[...] dans un monde où les petites nations sont invitées à se dépersonnaliser où à se démarquer, vous afficher en révolte contre tous les démarquages, tous les conformismes, toutes les assimilations, tous les lits de Procuste; au rôle de satellite ou de remorqué, préférer la noble aventure du destin personnel; collaborer à la vie de tout le pays, mais collaborer comme des égaux et non comme des cadets résignés; être possédés de la passion d'avoir sa petite patrie à soi, sa culture, sa civilisation à soi; et, toujours, et pour cela même, édifier un style de vie, un art, une œuvre de civilisé...⁹¹.

Lionel Groulx souhaite que la culture canadienne-française s'inspire d'autres formes de la beauté, d'autres cultures tout en restant soi-même :

Chez nous, écrire c'est vivre, s'est défendre et se prolonger. Incarnation d'une pensée et d'une vie, l'œuvre d'art, par cela même qu'elle enferme l'âme d'une race dans des formes immortelles, atteint la vertu d'un principe de durée. [...] Chaque œuvre vient éclore au confluent mystérieux de courants lointains. Mais tant d'idées en ébauche et tant d'orientations imprécises appellent d'elles-mêmes une action directrice et constructive. Et c'est d'une telle action que nous voudrions voir s'aviser opportunément tous ceux qui réfléchissent et ont quelque souci de notre avenir⁹².

Il est conscient que se refuser à d'autres formes de l'art ou de la culture ce serait s'isoler et s'étioler, comme il le dit lui-même. Pour lui, la solution de grandir, comme peuple, comme culture, est d'assimiler sans se laisser assimiler, d'adapter le mieux d'autres cultures à sa propre culture. Pour Lionel Groulx, copier c'est s'aliéner, c'est un manque « d'originalité, d'âme, de vie »⁹³.

⁹¹ Lionel Groulx, « Pour une relève », conférence prononcée au grand Colisée de Québec, le 21 juin 1952, lors du 3^e Congrès de la Langue française, dans *Pour bâtir, Montréal*, Éditions de l'Action Nationale, 1953, p. 61-62.

⁹² Lionel Groulx, *Dix ans d'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 31-32.

⁹³ Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome II, Fides, 1971, p. 277.

Nous avons vu la position de Lionel Groulx par rapport à l'Autre, son refus de mixtion, par crainte de perte de l'identité. Pourtant, Lionel Groulx montre à plusieurs reprises, tout comme Lucian Blaga, une ouverture sur le monde et la soif d'échanges et de partages intellectuels et culturels, qui sont caractéristiques des grands esprits humanistes. Il déplore l'habitude dans son temps de restreindre l'enseignement des humanités à l'hellénisme et à la latinité, considérant, à juste raison, que :

Un humanisme généreux ou simplement intégral ne saurait se refuser, par exemple, ni à l'apport hébraïque, ni à l'apport oriental, ni non plus, à l'apport du Moyen-Âge [...]. Un humanisme complet ne saurait surtout ignorer l'apport du christianisme qui ne vient pas seulement compléter l'humanisme profane, mais qui, en l'imprégnant de surnaturel, c'est-à-dire, en le mettant dans la ligne de l'Incarnation, l'intègre, le redresse et le transfigure⁹⁴.

Lucian Blaga, le philosophe et le poète symboliste, va plus loin. La diversité qu'il remarque autour le pousse à effectuer une reconnaissance multiple : celle des « humanités », des cultures, des histoires. Il refuse d'évaluer, de « mesurer » les cultures à partir d'une référence unique, et finalement de les soumettre à un classement⁹⁵. Il choisit plutôt d'accepter les cultures telles qu'elles sont et de les respecter dans leur singularité. Pour Lucian Blaga, l'humaniste, la diversité est une richesse et la perte de diversité, la tendance à la réduction de la différenciation est une perte pour la civilisation humaine même (voir l'Annexe 4).

Nous voyons donc combien Lionel Groulx est proche de Lucian Blaga sur ce point. La différence entre les deux vient du fait que Groulx est plus défensif que Blaga, en raison du fait que la culture américaine est plus efficace dans son influence que toutes les

⁹⁴ Lionel Groulx, « Professionnels et culture classique », causerie prononcée au Séminaire de Sainte-Thérèse à la réunion annuelle des Anciens, le 2 mai 1948, dans *Pour bâtir, Montréal, L'Action nationale*, 1953, p. 32-33.

⁹⁵ Lucian Blaga, « Echivalenta culturilor » [L'équivalence des cultures], *Ramura*, IV, 1923, no 10-11, p. 529-532, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 77-82.

tentatives assimilatrices qui ont assailli la Roumanie, sans compter que, grâce à l'Union de 1918, la survie nationale et culturelle de la Roumanie ne se pose plus de la même manière qu'au Canada français.

3.2 Transmission de la culture

La transmission de la culture, au sein de laquelle l'éducation constitue un important instrument, est un élément majeur dans la réflexion des deux intellectuels. Elle consiste à enseigner et à préparer les nouvelles générations à prendre place dans la société et de faire progresser l'héritage des générations passées. Pour Lucian Blaga et pour Lionel Groulx, toutefois, la transmission de la culture ne passait pas par les mêmes voies. Blaga privilégiait l'expression artistique, et le théâtre en particulier, tandis que Groulx mettait l'accent sur l'éducation.

Si en 1916, Lucian Blaga, un jeune espoir de la littérature transylvaine, pensait qu'il vivait à une époque où la médiocrité envahit tous les espaces fréquentés par les hommes (voir Annexe 5), l'Union de 1918 lui avait ouvert de nouveaux espoirs quant à l'avenir culturel de son peuple. Au début des années 1920 Lucian Blaga regarde avec confiance vers l'avenir qui s'ouvre à la génération tourmentée de l'après-guerre qui, selon lui, est « la première génération pour laquelle l'union de la Roumanie est en train de se réaliser »⁹⁶. Il se fait ainsi rassurant quant à la destinée de cette génération et de la culture roumaine :

⁹⁶ « Lettre de Lucian Blaga pour Cornelia Brediceanu du 12 novembre 1918 », dans Lucian Blaga, *Correspondenta* (A-F), éd., notes et commentaires par Mircea Cenușă, Dacia, Cluj-Napoca, 1989, p. 150.

Avec une certaine assurance, nous nous voyons comme un peuple jeune, qui est en mesure de regarder vers l'avenir. Nous nous considérons les contemporains des générations à venir. Jadis, notre rythme culturel était assez lent. Nous avons les impulsions discontinues d'une végétation vigoureuse mais sans conscience de soi [...] Mais ce temps-là arrivera un jour, quand notre culture, sans réclamer incessamment de l'appui du dessus, saura rester debout, puissante et autonome⁹⁷.

Dès sa naissance, la jeune Grande Roumanie connaît un essor éblouissant des arts et des lettres. La vie littéraire est riche et variée et toutes les avant-gardes s'y côtoient. Enfin, c'est « la première génération roumaine qui vit au même rythme que son époque »⁹⁸, comme s'exprime avec enthousiasme Lucian Blaga. Pourtant, cette génération d'intellectuels engagés ne réussit pas à améliorer son sort. Si la culture roumaine parvient, à l'époque, à se trouver une place dans le monde culturel européen, c'est plutôt grâce à quelques exemples isolés, car l'État est toujours incapable de dresser des politiques destinées à assurer à chacun l'exercice de son droit à la culture. Dans de nombreux articles, Lucian Blaga milite pour une amélioration du sort de l'intellectuel roumain. Il considère même que le manque d'éducation dans certains milieux sociaux et l'analphabétisme d'une grande majorité de la population rurale sont à mettre en parallèle avec l'état de sous-développement économique de l'intellectuel roumain. Lucian Blaga critique fermement l'indifférence du gouvernement envers la culture en rappelant, dans l'article « Statul fara visatori », l'importance d'une mobilisation des pouvoirs publics en faveur d'une meilleure diffusion de la culture roumaine :

L'étranger ne connaît que ce côté-là qui ne nous fait pas tout à fait honneur : il croit que nous sommes un pays balkanique sous tous ses aspects, mais surtout en ce qui concerne la vie matérielle et les institutions de l'État. Notre vie culturelle n'intéresse personne. Notre littérature et l'art roumain sont ignorés par l'Europe parce que nous n'avons rien fait pour les présenter aux étrangers⁹⁹.

⁹⁷ Lucian Blaga, « Pe marginea unei carti » [A propos d'un livre], *Vointa*, I, 1921, no 196, p. 2, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 45.

⁹⁸ « Lettre de Lucian Blaga pour Petre Draghici du 21 mai 1930 », dans Lucian Blaga, *Correspondenta* (A-F), éd., notes et commentaires par Mircea Cenușă, Dacia, Cluj-Napoca, 1989, p. 279.

⁹⁹ Lucian Blaga, « Statul fara visatori », *Patria*, Cluj, IV, 1922, no. 109, 21 mai, p. 1, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 58.

Il critique ensuite la mauvaise qualité des traductions des œuvres de grands écrivains roumains : « Notre indifférence témoigne également du manque de respect envers nos prédécesseurs. Ceux qui pourraient nous faire grandir aux yeux de l'étranger, font la gloire des autres peuples, d'ailleurs assez riches » et il donne l'exemple de quelques écrivains et poètes roumains qui sont connus à l'étranger plutôt comme des écrivains français. Lucian Blaga s'attaque à l'immobilisme de l'État roumain qui, peu intéressé à développer la culture nationale, n'est même pas capable d'appuyer financièrement les initiatives privées :

Je veux vous rappeler une chose. Un écrivain hongrois de l'Ardeal a réalisé une anthologie des poètes roumains – plus anciens et plus nouveaux – en hongrois, mais il ne trouve pas d'éditeur. Il y a un sous-secrétariat d'État pour les minorités, il y a également un ministère des arts, mais croyez-vous qu'on peut approcher les représentants officiels pour leur demander de l'aide pour une telle œuvre qui pouvait éveiller l'intérêt des étrangers pour nous? Hélas, non! Le ministère des Arts n'a rien à faire avec la littérature. Mais alors avec les arts? On croirait que oui. Mais c'est le même ministère qui a refusé de payer pour que nos peintres et nos sculpteurs envoient leurs œuvres aux expositions de Venise, Belgrade et Düsseldorf où ils étaient invités. Pauvre pays! – sans poètes, sans penseurs, sans peintres – voici le pays qui représente parfaitement l'idée d'état sans rêveurs.¹⁰⁰

Pendant son séjour à Varsovie, comme attaché de presse, il écrit à son ami Emil Filotti¹⁰¹ pour exprimer son ambition de continuer à appuyer par tous ses moyens la diffusion de la culture roumaine à l'étranger :

En ce qui me concerne, j'ai publié des articles, surtout sur notre littérature en essayant, par leur qualité stylistique, de donner une image authentique de la valeur de cette littérature. La propagande qui s'appuie seulement sur le matériel informatif n'impressionne personne. Jusqu'au jour où l'on aura de bonnes traductions de notre littérature, publier des analyses sur celle-ci est la seule voie pour se faire connaître¹⁰².

Si le développement culturel n'est pas encouragé par des mesures gouvernementales, malheureusement la réceptivité des œuvres au sein de la société roumaine n'est pas plus

¹⁰⁰ *Ibidem*, p. 58-59.

¹⁰¹ Eugen Filotti, ancien collègue de rédaction de Lucian Blaga, au journal de Cluj, *Vointa*, entre 1920-1922. Il est entré ultérieurement en diplomatie, comme attaché de presse, directeur de la Direction de la Presse et, par la suite, ministre plénipotentiaire dans plusieurs capitales européennes.

¹⁰² « Lettre de Lucian Blaga pour Eugen Filotti du 21 janvier 1927 », dans Lucian Blaga, *Correspondenta* (A-F), éd., notes et commentaires par Mircea Cenușă, Dacia, Cluj-Napoca, 1989, p. 292-293.

prometteuse. Il faut dire que la scène culturelle roumaine est témoin du conflit entre deux tendances culturelles, l'une susceptible d'immobilisme, se remarquant par une conception fermée et stérilisante de la culture, et l'autre moderniste, cherchant de nouvelles formes d'expression. Lucian Blaga, comme un bon nombre d'intellectuels roumains, est une victime de ce combat qui oppose l'ancien et le nouveau. Ce n'est pas un hasard si la plupart des intellectuels roumains qui se sont fait une renommée internationale ont quitté la Roumanie avec son milieu culturel si restrictif. Lucian Blaga s'obstine pourtant à croire dans les potentialités culturelles de son pays et il continue de publier en Roumanie ses pièces de théâtre audacieuses par leur style malgré la critique qui l'accuse dès le départ de figurer parmi ces « âmes perverses [qui] écrivent pour d'autres âmes perverses »¹⁰³.

En 1927, quand Lucian Blaga publie sa pièce de théâtre *Maître bâtisseur Manole*, l'accueil par la critique et le public est décevant. Dans une lettre du 5 février 1927, il avoue à Ion Breazu : « En ce qui concerne l'interprétation artistique de mes pièces, j'ai renoncé d'espérer de les voir un jour sur la scène. À vrai dire, je suis découragé, et pour la première fois j'ai souffert parce que mes pièces ne sont pas mises en scène »¹⁰⁴. Dans une autre lettre du 15 décembre 1928, adressée à l'écrivain Liviu Rebreanu, Blaga affirme : « Je t'envoie un exemplaire de *Maître Manole*. Si tu en as besoin de plusieurs, dis-le-moi. Dans les librairies, il n'y a plus aucun exemplaire. J'ai arrêté leur vente au moment où je me suis rendu compte que je n'ai plus à attendre quelque chose de mon

¹⁰³ Nicolae Iorga, « Criza morala mondiala », *Cugetul romanesc*, nr. 1, 1922.

¹⁰⁴ Al. Caprariu, « Lucian Blaga, Corespondenta inedita », in *Tribuna*, 13 mai 1965.

pays! (Les livres sont tous tassés dans un grenier, à Sibiu) »¹⁰⁵. Lucian Blaga est évidemment mécontent de se voir insuffisamment commenté par les critiques et surtout évité par les théâtres. Son mécontentement est de longue date, il s'est accentué et il paraît avoir atteint un point maximal d'autant plus que la pièce *Maître Manole* lui est très chère. Le 2 novembre 1927, il écrit à Ion Breazu : « Tu ne m'as pas écrit depuis longtemps. Sans doute que notre sombre critique littéraire n'a rien commenté sur *Maître Manole* et probablement que c'est pour cela que tu te tais aussi. Courage, mon ami, le complot du silence va durer encore quelque 10-15 ans! Mais moi aussi j'ai décidé de me taire pour quelques bonnes années : j'ai probablement trop écrit et le public est fatigué. Je vais prendre l'exemple de Paul Valéry »¹⁰⁶. Une fois que l'écrivain Liviu Rebreanu est nommé directeur du Théâtre National de Bucarest, Blaga pense que, enfin, ses pièces de théâtre seront mises en scène. Il est informé que la pièce *Maître Manole* a été programmée pour la fin de la saison théâtrale, au printemps 1929 et il écrit à Rebreanu une lettre, du 14 janvier 1929 : « J'attends depuis 7 ans que mes pièces soient interprétées sur une scène. J'ai six pièces qui auraient pu être mises en scène. Et je suis programmé pour le mois de mars, afin que je n'aie que cinq soirées réservées à ma pièce »¹⁰⁷. La pièce *Maître Manole* est mise en scène en avril 1929 et Liviu Rebreanu l'assure qu'il a l'intention de reprendre la représentation de la pièce de théâtre et qu'il a aussi l'intention de mettre en scène une autre pièce, *Le trouble des eaux*. Malheureusement pour Lucian Blaga, le 1^{er} janvier 1930 Liviu Rebreanu est nommé Directeur de la Direction de l'Éducation du Peuple, et Victor Eftimiu, avec lequel Blaga

¹⁰⁵ In « Note, comentarii, variante la Mesterul Manole », in Lucian Blaga, *Opere*, 4, commentaires par George Gana Ed. Minerva, Bucuresti, 1991, p. 311.

¹⁰⁶ *Ibidem*.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 312.

n'a pas de bonnes relations, est nommé directeur du Théâtre National de Bucarest. Après ce moment-là, la pièce de théâtre *Maître Manole* ne sera plus jamais mise en scène.

Au début des années 1930, la pièce de théâtre *Cruciada copiilor* [*La croisade des enfants*] est mise en scène au Théâtre National de Cluj et au Théâtre National de Bucarest. Après avoir vu la mise en scène de cette pièce de théâtre, le critique Emil Ciomac remarque que la dimension historique du drame n'a pas été comprise et il ajoute :

L'œuvre du poète transylvain, qui s'éloigne de plus en plus des formules expressionnistes allemandes [...] et réalise un poème dramatique roumain d'une spiritualité aussi profonde, peut être compté parmi les œuvres universelles pareilles aux drames de Paul Claudel, avec lesquelles le théâtre de Blaga présente de nombreuses similitudes. On retrouve ici les mêmes luttes de l'âme chrétienne, le même bouleversement médiéval, la même technique utilisant des versets bibliques qui abondent en métaphores pures. [...] Les drames de Claudel ne sont pas encore mis en scène en France. Ceux de Blaga pourront-ils séduire les foules d'amateurs de théâtre de Roumanie? La majorité de la couche « culte » des spectateurs, au soir de la première, m'a paru plutôt hostile¹⁰⁸.

La même opinion est partagée par Claudia Milian, une poétesse qui avait beaucoup écrit sur le théâtre de Lucian Blaga et qui, dans *Dimineata* du 18 janvier 1931, fait quelques commentaires sur la sortie de la nouvelle pièce de théâtre :

Nous vivons à une époque où nous expérimentons plutôt le théâtre facile. Chez nous, la série des comédies à effet grossier représente le seul placement à la bourse artistique, à côté du cinématographe qui a aussi une place bien assurée. Nous ne voulons pas accuser personne pour cet état de fait, mais nous remarquons que depuis longtemps, on ne se cherche plus de nouveaux moyens d'éducation. Ce serait inutile de faire la morale. Mais, pour ceux qui se sentent encore touchés par la souffrance humaine, pour ceux qui cherchent à obtenir la liberté par la connaissance spirituelle, pour eux le théâtre d'idées est le seul à représenter un théâtre éducateur. Pour eux Lucian Blaga a écrit sa *Croisade*.

Ovidiu Papadima, dans son article « Un dramaturge autochtone : Lucian Blaga », paru dans la revue *Viata literara*, de janvier 1931, remarque lui aussi : « M. Blaga apparaît dans le cadre mesquin de notre littérature dramatique comme une personnalité impressionnante par sa grandeur et par sa singularité ».

¹⁰⁸ Dans *Muzica si teatru*, 15 ianuarie 1931.

En analysant la situation de la culture roumaine dans l'entre-deux-guerres et la place qu'un intellectuel comme Lucian Blaga accordait à la culture dans la formation de l'esprit national, nous nous apercevons que, dans cette vision nationaliste, la transmission de la culture passe avant tout par les institutions artistiques. Cette vision était certes partagée par Lionel Groulx. Mais celui-ci était d'avis que l'école, en assurant l'apprentissage des savoirs fondamentaux, la maîtrise de la langue française et une bonne connaissance de l'histoire nationale, stimulait mieux la consolidation du sens national chez les jeunes :

La langue n'est qu'une fleur de choix qui suppose un terroir. Elle n'est que le signe, la forme d'un esprit et, pour un peuple, un juste degré de culture ou de civilisation. Qu'on la conçoive comme un véhicule de culture, ou comme une créatrice de culture, il ne saurait échapper que la langue française, élevée à dignité de ce rôle, suppose d'abord un esprit français, des âmes françaises. [...] Un esprit français, une âme française, peuvent-ils bien exister sans un milieu français, sans une éducation française? Nous voici donc ramenés, par un processus rigoureux, à la nécessité d'une éducation, franchement, résolument nationale, et ce, comme à un point de départ, comme à une nécessité première¹⁰⁹.

Face aux dangers du monde contemporain, Lionel Groulx considère qu'il est besoin de mesures spéciales pour empêcher la destruction de la nation, et l'enseignement est l'un des instruments qui peuvent servir « aux fins nationales, au redressement de notre vie »¹¹⁰ :

Quant à moi, je dis : ayez d'abord confiance dans l'action en profondeur. Commencez par le commencement. Formez par l'éducation la conscience collective, le sens national. Donnez à une génération un idéal véritable. Que cet idéal ne soit pas seulement la conservation de la langue, mais la formation d'un climat spirituel, d'une culture française, d'un État français¹¹¹.

¹⁰⁹ Lionel Groulx, « Langue et survivance », mémoire lu au Congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 25 juin 1934, dans *Orientations*, Montréal, éditions du Zodiaque, 1935, p. 205-206.

¹¹⁰ Lionel Groulx, « Pour qu'on vive », causerie faite le 30 octobre 1934, à la Palestre nationale (Montréal), devant l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, dans *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935, p. 230.

¹¹¹ Lionel Groulx, « Pour qu'on vive », causerie faite le 30 octobre 1934, à la Palestre nationale (Montréal), devant l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, dans *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935, p. 233.

Pour Lionel Groulx, l'école a pour mission de transmettre aux prochaines générations le patrimoine spirituel et matériel de la civilisation canadienne-française. Par une éducation appropriée, on permettait aux jeunes de se situer dans l'espace et dans le temps. C'est l'ensemble de la mémoire française qui doit être transmis aux jeunes Canadiens français au travers de l'apprentissage de l'histoire, de la géographie, de la littérature, mais aussi des arts qui, par l'accès aux incomparables acquis de la civilisation occidentale, élèvent l'esprit jusqu'à la perception des valeurs vraiment universelles. Il reste fidèle à l'enseignement classique, en promouvant l'enseignement de l'histoire et de la littérature française, dont le rôle était considérablement important dans la formation patriotique d'un Canadien français. L'enseignement de l'histoire privilégiait la connaissance de la continuité nationale, en mettant l'accent sur les pages légendaires et tragiques du passé canadien-français. En même temps il ne néglige pas le rôle des sciences économiques dans le développement universitaire canadien-français, puisqu'il est conscient que, dans un monde qui vit des changements constants et qui se trouve en mouvement continu
« Il nous faudra veiller à notre développement industriel, pour garder ce que nous pourrions de notre indépendance économique et ne pas tout perdre de notre indépendance politique »¹¹². Soucieux de la qualité de l'enseignement dans les collèges classiques, Lionel Groulx fait la critique du système qui forme des jeunes dépourvus de toute volonté, du sens national ou conscience culturelle. Sa démarche s'inscrit dans le mouvement général du renouveau de l'enseignement collégial du début du XX^e siècle au Québec. Le système éducatif canadien-français était, selon plusieurs nationalistes, en

¹¹² Lionel Groulx, « Professionnels et culture classique », causerie prononcée au Séminaire de Sainte-Thérèse à la réunion annuelle des Anciens, le 2 mai 1948, dans *Pour bâtir*, Montréal, L'Action nationale, 1953, p. 36.

faillite¹¹³. La crise même du système éducatif était en effet à la racine de la crise du sens national. Selon les nationalistes, l'éducation offerte dans les collèges classiques n'assurait pas un enseignement nationaliste et patriotique.

Dans *L'appel de la race*, Lionel Groulx, en décrivant l'évolution du personnage de Jules de Lantagnac, exprime ses propres soucis : « Comment, en effet, la vigilance combative du petit peuple de Québec, développée par deux siècles de luttes, avait-elle pu soudainement se muer en un goût morbide de repos? Quelques discours, quelques palabres de politiques y avaient suffi »¹¹⁴. Il reproche au système d'éducation et aux politiciens la léthargie du peuple Canadien français. Lionel Groulx croit que l'on peut changer les hommes et qu'on peut leur accorder une chance d'accéder à un meilleur statut dans la société par l'éducation. Une éducation qui devrait leur faire prendre conscience de leurs devoirs, de leurs responsabilités dans la société, en tant que Canadiens français et catholiques. Le projet de société que Lionel Groulx propose comprend l'éducation et la formation d'une nouvelle élite capable de s'emparer de la direction économique, politique et sociale du Québec. Tout comme d'autres intellectuels de son temps, il réserve à cette élite la capacité d'offrir ou non un avenir à la nation, tout dépendant de la direction, de la voie à suivre que cette élite choisirait. Il a l'exemple de ses contemporains, d'une élite qu'il méprise et qu'il critique souvent. Lionel Groulx a mis tous ses espoirs de redressement de la nation dans la jeunesse, cette jeunesse qui « a

¹¹³ Marcel Fournier, *L'entrée dans la modernité, science, culture et société au Québec*, Montréal, St. Martin, 1986; Yvan Lamonde et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986.

¹¹⁴ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 98.

la passion des idées neuves, idéalisantes »¹¹⁵. Une jeunesse qui « exige, incarne un ordre nouveau, une « révolution » [...] Elle ne croit plus aux anciens moyens, aux anciennes querelles »¹¹⁶. Il se montre souvent découragé par le manque de volonté nationale et politique de sa propre génération, mais il s'attend à mieux de la part de la jeune génération. Pour cela il n'épargne aucun effort, en incitant continuellement les jeunes à faire preuve de plus de fierté, de patriotisme, de sens national. Malgré la tonalité pessimiste qu'on lui a imputée souvent, malgré le « traditionalisme » de sa pensée qu'on rappelle aussi souvent, Lionel Groulx s'est toujours montré réaliste et de son temps, en faisant appel à la jeunesse pour accomplir le changement d'un meilleur avenir : « Jeunes Canadiens français, jeunes Canadiennes françaises [...] Une chose vous reste qu'on n'a pu vous prendre parce qu'elle est imprenable : votre âme de jeunes Français et de jeunes catholiques. Faites-nous un peuple fort, un peuple fier »¹¹⁷.

Mais comment devenir un peuple fier? Encore une fois, par l'éducation, qui cultive « le sentiment de son droit, l'orgueil de son passé et de sa mission, sa dignité de nation humaine ». En éduquant un peuple dans la connaissance de sa propre histoire, il pensait que ce serait possible d'édifier une doctrine nationale, de serrer les liens nationaux, de

¹¹⁵ Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome III, Fides, Montréal, 1972, p. 311.

¹¹⁶ Lionel Groulx, « L'économique et le national, conférence prononcée le 12 février 1936 devant la Chambre cadette de Commerce de Montréal, et le 15 février suivant devant le Jeune-Barreau de Québec. Mise en brochure, L'imprimerie populaire, Montréal, 1936, p. 18-19, dans Lionel Groulx, *Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, Bibliothèque québécoise, 1998, p. 176-177.

¹¹⁷ Lionel Groulx, « Pourquoi nous sommes divisés », conférence prononcée au Monument national, à Montréal, le 29 novembre 1943, sous les auspices de la Ligue de l'Action nationale, dans *Constantes de vie*, Fides, Montréal et Paris, 1967, p. 151, dans Lionel Groulx, *Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, Bibliothèque québécoise, 1998, p. 174.

combler les vides idéologiques par « les grandes idées, les grands sentiments qui sont à la base de la notion de patrie ou de la fraternité nationale »¹¹⁸.

Lionel Groulx déplore le fait que les Canadiens français ne sont pas capables de saisir la richesse qu'ils portent en eux, une richesse qui vient de leur passé, de leur propre héritage culturel. Par la voix de son personnage, le Père Fabien, Lionel Groulx se lamente : « Si seulement on savait lire nos mœurs et nos paysages! Mais voilà, on ne sait pas les lire ou on ne les lit qu'avec des yeux distraits ou rapportés de l'étranger »¹¹⁹. Désorientés et divisés, les Canadiens français cherchent des modèles plutôt ailleurs, des modèles « qui ne sont pas de notre fonds, de notre climat spirituel »¹²⁰.

On retrouve ainsi chez Lionel Groulx tout comme chez Lucian Blaga la volonté de moderniser l'éducation et l'espoir qu'ils ont mis dans la jeunesse; ils vouaient un culte à leurs langues nationales tout en prônant une véritable littérature nationale. Dans toutes ses interventions, Lucian Blaga a incité à résister à la médiocrité culturelle d'une société peu soucieuse de donner de soi une expression spécifique de portée universelle.

Tout comme Lionel Groulx, Lucian Blaga comprend que la culture authentique ne vient pas de l'extérieur. Résultant d'une effervescence intellectuelle et affective permanente,

¹¹⁸ Lionel Groulx, « Pourquoi nous sommes divisés », conférence prononcée au Monument national, à Montréal, le 29 novembre 1943, sous les auspices de la Ligue de l'Action nationale, dans *Constantes de vie*, Fides, Montréal et Paris, 1967, p. 151, dans Lionel Groulx, *Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, Bibliothèque québécoise, 1998, p. 174.

¹¹⁹ Lionel Groulx (Alonie de Lestres), *L'appel de la race*, Fides, Montréal, 1956, p. 107

¹²⁰ Lionel Groulx, « Pourquoi nous sommes divisés », conférence prononcée au Monument national, à Montréal, le 29 novembre 1943, sous les auspices de la Ligue de l'Action nationale, dans *Constantes de vie*, Fides, Montréal et Paris, 1967, p. 153, dans Lionel Groulx, *Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, Bibliothèque québécoise, 1998, p. 175.

elle s'élabore au sein du peuple, dont elle reflète l'âme profonde. Elle est une création de modèles propres porteurs de valeurs universelles ; elle est l'expression multiforme d'une aspiration commune à l'absolu. Les deux intellectuels ont signalé à plusieurs reprises l'importance de l'écriture : la publication, dans la presse locale et étrangère, d'articles de qualité, mais aussi la création d'œuvres littéraires et artistiques qui fassent parler d'elles et transmettent au monde une image authentique du peuple qui les a créés. Contrariés tous les deux par le manque de politiques culturelles adéquates, ils ne se contentent pas uniquement de demander des comptes aux politiciens, mais ils souhaitaient également mobiliser la société, ses élites culturelles et ses jeunes afin de permettre son redressement.

Pourtant, les deux intellectuels ne peuvent pas échapper à leur propre époque, celle de la standardisation et de la médiocrité. La culture change partout dans le monde, elle devient une culture de masse, les œuvres s'en trouvent vulgarisées. Voici pourquoi Lucian Blaga ne trouva jamais la compréhension tant souhaitée, puisqu'il œuvre à une époque où le courant moyen triomphe. Le critique littéraire Pompiliu Constantinescu se montre d'une clairvoyance surprenante quand il écrit dans sa chronique littéraire à propos de Lucian Blaga:

Tout comme par ses poésies, par ses essais et ses études philosophiques, M. Lucian Blaga est par sa dramaturgie un initiateur de nouvelles formes. Dès son début, son œuvre dramatique a rompu avec la tradition dépassée des pièces populaires qui emploient une technique démodée, un décor chromolithographique et un schéma de psychologies invariables. Innovateur, Blaga n'a pas réussi à pénétrer le goût médiocre du public enchanté par le vaudeville industriel, par l'émotion sensée de Bataille [vraisemblablement il s'agit de Georges Bataille, définit surtout par ses textes érotiques, n.n.] et par les fadaises des drames modernes. Le théâtre de Blaga est une création essentiellement littéraire ; la poésie, le symbole, l'émotion mythifiée sont ses moyens d'expression. De ce point de vue, sa contribution dramatique appartient à une époque en mutation chez nous et, à côté d'autres essais de ce même type, est destinée à faire le bonheur d'une infime minorité. M. Blaga ne connaîtra pas la popularité par le théâtre, mais il représentera un chapitre distinct dans son évolution vers la modernité [...] Une parfaite compréhension de ce grand écrivain doit être entreprise sur tous les plans de son activité : poésie, théâtre, essais, philosophie.

Ceux-ci s'imbriquent de manière organique, s'irradient réciproquement, formant une vision plus ample qu'on aurait cru¹²¹.

Pour conclure, il est intéressant d'observer les différences entre Blaga et Groulx ici. Blaga est avant tout un littéraire qui rêve d'éduquer son peuple avec sa littérature et ses méthodes modernistes. Groulx est certes un littéraire, mais aussi un éducateur et c'est par le biais de l'éducation qu'il veut éveiller son peuple. Par ailleurs, Blaga méprise la médiocrité ambiante; Groulx se méfie de celle qui émane du matérialisme américain et de ses avatars québécois.

4. Histoire

L'histoire est un instrument important dans la consolidation de l'identité nationale d'un peuple. L'identité nationale est un phénomène complexe et l'histoire joue un rôle fondamental dans sa formation et dans celle du sens d'appartenance à une nation. En tout temps la culture nationale fait le lien entre les générations passées et celles qui sont à venir et forme le caractère d'une nation ainsi que ses traditions et coutumes. Premièrement, l'histoire est la mémoire collective qui transmet aux générations futures des représentations symboliques, des croyances, des traditions et des valeurs. Deuxièmement, elle est l'expression de l'évolution. S'efforçant de rendre l'histoire nationale intéressante pour le public le plus large possible, les historiens se sont souvent sentis désignés pour mettre au point une « version officielle » de l'histoire, conduisant à l'avènement de la nation par le biais des faits et des gestes des héros patriotiques. Raconter le passé de cette façon permet au lecteur de mieux percevoir les événements.

¹²¹ Dans *Vremea* du 7 avril 1935.

Certains personnages ou événements viennent s'ancrer directement dans la mémoire collective nationale. Au fil des ans, images, textes et récits déforment progressivement leur image au point d'en faire parfois des mythes.

Autant Lionel Groulx, historien et prêtre, que Lucian Blaga, philosophe et dramaturge, croyaient dans la force rassembleuse de l'histoire. Par la voix de Virginia, la jeune fille de Lantagnac, Lionel Groulx exprime sa conviction qu'en racontant l'histoire aux jeunes, en leur apprenant les faits de leurs ancêtres, on les éduque au sens national: « Non, mon père, cette voix des aïeux et des aïeules, cet appel de la race n'est pas une chimère. Je l'entends nettement en moi, à mesure que j'apprends leur histoire »¹²². L'enseignement de l'histoire aurait pour tâche de communiquer l'amour de la patrie, par une représentation du passé autour de la seule nation canadienne-française. Comme le soulignait Fernand Dumont, Lionel Groulx rédigeait son œuvre historique avec la ferme volonté de marquer le jeune public plutôt qu'avec la volonté de faire de l'histoire « un bel espace mort offert à la lecture du spécialiste »¹²³. Dans cette vision, l'histoire qu'il fait – en passant par *La naissance d'une race*, paru en 1919, *Si Dollard revenait...*, première partie d'une conférence que Lionel Groulx tient à Montréal en 1919, ou par ses cours et conférences prononcées à Montréal¹²⁴ – est une reconstruction du passé destinée à insuffler le patriotisme. Des personnages en partie mythiques symbolisent l'héroïsme, le sacrifice « patriotique »; le summum étant représenté probablement par la figure

¹²² Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956, p. 125.

¹²³ Fernand Dumont, « Actualité de Lionel Groulx », dans Maurice Filion (dir.), *Hommage à Lionel Groulx*, Montréal, Leméac, 1978, p. 79.

¹²⁴ Lionel Groulx, *Lendemain de conquête, cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, 1919-1920*, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1920; Lionel Groulx, *La Confédération canadienne : ses origines, conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1917-1918)*, Editions internationales A. Stanqué i.e. Stanké, Montréal, 1978.

glorifiée de Dollard des Ormeaux. Mémoire d'une nation qui cherche sa confirmation surtout sur les notions de sang, langue, religion, l'histoire du Canada français telle qu'enseignait par Lionel Groulx, n'est pas la mémoire des Canadiens dans la différence de leurs origines, de leurs cultures. C'est seulement après la Révolution Tranquille que l'idée d'une nation, cette fois-ci québécoise, va intégrer non seulement les Français de souche, mais aussi les Autochtones et les immigrants – de langue anglaise ou autre, Allemands, Juifs, Italiens, etc.

L'histoire nationale en Roumanie se construit de la même façon jusqu'à un certain point. Le mythe des Daces comme peuple originel des Roumains a été lentement élaboré plusieurs siècles avant l'Union. Les vestiges antiques, particulièrement ceux des Romains, ont été mentionnés irrégulièrement par divers hommes de cultures des XVI^e – XVII^e siècles, afin de prouver la latinité des Roumains. L'étude de l'histoire de la colonisation romaine a été perpétuée par les premiers représentants de l'historiographie moderne roumaine du XVIII^e siècle : Dimitrie Cantemir et l'École transylvaine (avec Gheorghe Sincai, Petru Maior, Samuil Micu, Ion Budai-Deleanu). La première étude qui s'est penchée sur l'analyse des civilisations préromaines est le volume *Dacia înainte de romani* [La Dacie avant la conquête Romaine], paru en 1880¹²⁵, mais l'époque de l'émergence véritable d'une école « autochtoniste », intéressée à souligner l'apport de l'élément dace à la construction nationale, est l'époque de l'entre-deux-guerres, avec les

¹²⁵ Gr. G. Tocilescu, *Dacia înainte de romani, cercetari asupra poporeloru carii au locuitu Tierile Romane de a stanga Dunarii, mai înainte de conuista acestoru tieri de cotra imperatoriulu Traianu*, Bucuresci, Tipografia Academiei Române, 1880.

études scientifiques de l'archéologue Vasile Pârvan¹²⁶. Les historiens nationalistes du XX^e siècle s'approprient ce mythe : à l'origine de la nation roumaine, ils imaginent un peuple unique, homogène, celui des Daces colonisés par les Romains. L'histoire de la Roumanie commençait donc avec ces lointains et indéfinissables ancêtres daces, se continuait par celle des voïvodes et débouchait sur la Révolution de 1848 qui ouvrait ainsi le chemin vers l'indépendance et l'Union¹²⁷. Préexistant à elle-même, la Roumanie se profile derrière les triomphes guerriers de Burebista, le roi dace, et de Trajan, l'empereur colonisateur et les voïvodes médiévaux ne font que multiplier les conquêtes qui annoncent l'Union de 1918.

Également, au Canada français, le mythe national remonte jusqu'à la colonisation française. L'expansion française dans les terres sauvages, la guerre avec les Anglais, la Conquête, ensuite la Rébellion et son échec, la naissance de la Confédération canadienne sont des événements qui ont naturellement alimenté une histoire qui met l'accent sur les actions glorieuses, les modèles de vertu, de courage, de sagesse et d'abnégation. Que ce soit au Canada ou en Europe, partout les peuples ont cette tendance d'adopter une « mythologie » nationale destinée à légitimer et à pérenniser leur présence et leur souveraineté sur la terre acquise. Les mythes qu'ils élaborent s'organisent selon une logique dictée par le primat nationaliste des discours qu'ils génèrent¹²⁸.

¹²⁶ Vasile Pârvan, *Dacia, recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*, 2 volumes, Cultura Nationala, Bucarest, 1924-1947; Vasile Pârvan, *Getica, o protoistorie a Daciei*, Cultura Nationala, Bucuresti, 1926.

¹²⁷ Lucian Boia, *Doa secole de mitologie nationala*, Humanitas, Bucuresti, 1999; Lucian Boia, *Istorie si mit in constiinta romaneasca*, Humanitas, Bucuresti, 1997; Catherine Durandin, *Révolution à la française ou à la russe. Polonais, Roumains et Russes au XIXe siècle*, Presses universitaires de France, 1989.

¹²⁸ Voir, entre autres, les travaux de Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde, Essai d'histoire comparée*, Ed. Boréal, 2000 et *La Pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Ed. Boréal, 2004

4.1 L'Âge d'or

Il y a d'abord le mythe de *l'Âge d'or*, celui de la période originelle idéale, qui alimente toute histoire nationale. Ce mythe se traduit par le thème de « l'état de nature » et par l'appel du retour à la terre. Il témoigne également de la décadence du présent. L'appel à cette époque primordiale et mythique est présent tant dans les écrits de Lionel Groulx que dans l'œuvre dramatique de Lucian Blaga. Dans *La naissance d'une race*, Lionel Groulx expose sa vision de l'histoire nationale, en faisant du peuple canadien-français le produit de son passé, d'une heureuse époque qui a vu s'épanouir, dans « le décor du Saint-Laurent et de la forêt », une nouvelle « race française », « du même sang noble et fier que l'ancienne, mais déjà distincte et originale et se réclamant d'une autre patrie »¹²⁹.

Resté sans mélange, un peuple, jeune et plein d'énergie, est né :

Voilà donc les hommes et les femmes qui sont venus un jour, en ce pays, fonder notre race. Ce fut un groupe admirable d'homogénéité, et il ne faut pas craindre de l'ajouter à la fin de cette enquête : ce fut une phalange choisie. Ils ont apporté ici avec une foi ardente, un attachement solide à la patrie française. Ils venaient des pays de la guerre de Cent-Ans et des guerres de religion. [...] Et tous ces sentiments et toutes ces forces réunis les prédestinaient d'une façon magnifique à la noblesse de vues, à l'endurance, aux persévérants labeurs que requièrent la conquête d'un pays et l'enfantement d'une nation¹³⁰.

Lionel Groulx considérait l'histoire de la Nouvelle-France comme une grande épopée, magnifique, pure et fraternelle. La perfection était partout : des soldats, des colons, des coureurs de bois, des missionnaires témoignant de la bonne foi, du courage, de l'héroïsme. En dressant un portrait particulièrement lyrique de la naissance de la nation canadienne-française, le but déclaré du prêtre historien était de contrer l'image humiliante que de nombreux Canadiens français avaient sur eux-mêmes, en leur montrant qu'ils n'avaient pas à rougir de leur nationalité, qu'ils n'avaient surtout rien à

¹²⁹ Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 12.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 69.

envier à leurs voisins au chapitre de la noblesse, de la bravoure et de la dignité : « Une société qui est organisée dans l'ordre social chrétien, selon les cadres éternels fournis par l'Église ne garde-t-elle point la promesse de toutes les guérisons et de tous les progrès? »¹³¹

De la même façon, Lucian Blaga écrit ses pièces de théâtre animées d'un grand élan vitaliste et inspirées, pour la plupart, par la mythologie thrace ou roumaine et par l'histoire du peuple roumain, de l'Antiquité jusqu'aux Temps modernes. Sa première pièce de théâtre, *Zamolxe*, est intégralement orientée vers une récupération de la Dacie et vers une réhabilitation de la spiritualité dace. Substitué au mythe classique de Rome, le mythe de la Dacie s'associe, au fur et à mesure, à un autre mythe fondamentalement romantique - celui du paradis perdu. Lucian Blaga choisit Zamolxe comme personnage de sa première pièce de théâtre, pour sa valeur symbolique parce qu'il représentait la spiritualité des Daces, de ces ancêtres presque mythiques, vaincus et assimilés par les Romains. Dans quelle mesure la pièce de théâtre *Zamolxe* peut-elle être considérée comme une pièce historique, une reconstitution du monde spirituel des Daces ? Les informations historiques concernant ce prophète dace y sont nombreuses, et pour la création de son héros, le poète a retenu surtout l'idée que Zamolxe a été un homme déifié (Hérodote, *Histoire*, IV, 95; Strabon, *Géographie*, III, 5). Du livre d'Erwin Rohde, *Psyché*, Blaga a pris l'idée que « l'endroit d'origine de Dionysos est Thrace »¹³², que « ce culte était très répandu parmi les populations thraces », et que Dionysos « avait

¹³¹ Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 292.

¹³² E. Rohde, *Psyché*, trad. française, Paris, Payot, 1928, p. 268.

des noms différents pour chaque tribu thrace »¹³³. Ainsi s'explique le fait que dans la pièce de Lucian Blaga, les Daces sont décrits comme un peuple qui vit selon l'esprit dionysiaque (les tableaux illustrant la vendange et ceux des bacchantes). Par la voie de l'un des personnages de cette pièce de théâtre, *Le Tailleur grec*, Lucian Blaga caractérise ainsi les Daces :

On croirait que les Daces ne sont pas nés des êtres humains. / La nature toute seule les a créés, d'un coup / comme elle a créé les montagnes ou les rivières/ [...] Ici, je ne me sens pas comme si j'étais entouré de gens / mais plutôt au plein milieu de la nature./ Et je m'étonne parfois à ce qu'au lieu de cheveux, / ils n'aient pas de mousse de bois sur la tête comme les pierres.

Cette communauté si proche de la nature rejette les dieux importés, qui sont vus plutôt comme des étrangers par les Daces (des dieux qui « ne parlent que le grec »), des morts (« moisis par l'éternité »), dont les temples sont « malins » et « dépourvus de croyance ». Ces Daces préfèrent garder leurs coutumes et superstitions et croire dans la magie. Sans doute le poète partage la vision de Mircea Eliade qui considérait que :

[...] la conquête romaine de la Dacie n'a pas entraîné le changement radical de la substance ethnique autochtone. Les Daces ont appris le latin, mais ils ont gardé vifs leurs habitudes, leurs coutumes, leur mode de vie, leurs vertus ancestrales. Dans les nouvelles villes, les dieux de l'Empire étaient vénérés, mais à la campagne et dans les montagnes, on continuait à vénérer Zamolxe, même plus tard quand on a changé son nom¹³⁴.

Le critique littéraire Sextil Puscariu, contemporain de Lucian Blaga, remarquait dans une analyse de la pièce de théâtre *Zamolxe*, que « le pays des Thraces est le coin de terre bénie où nous nous trouvons tous, leurs descendants, [...] le pays des rivières pleines de

¹³³ *Ibidem*, p. 269, note 1. Les Thraces étaient un peuple indo-européen (thraco-illyrien) vivant sur un vaste territoire européen entre la mer Noire (le pont Euxin) à l'est, la rivière Struma (Strymon) à l'ouest, les Carpates (Carpates) septentrionales au nord (Daces), la mer Égée au sud, ainsi que dans le sud-ouest de l'Asie mineure (Phrygiens). Pendant que les Thraces au sud du Danube étaient composés de plusieurs tribus, ceux du nord du Danube avaient créé la Dacie.

¹³⁴ Nous avons traduit du roumain : « romanizarea Daciei n-a insemnat schimbarea radicala a substantiei etnice bastinase. Dacul a invatat latina, dar si-a pastrat obiceiurile, modul sau de viata, virtutile sale stramosesti. In noile orase erau venerati toti zeii Imperiului, dar in sate si in munti se continua cultul lui Zalmoxis, chiar si atunci cand, mai tarziu, si-a schimbat numele », Mircea Eliade, *Mesterul Manole. Studii de etnologie si mitologie*, Edition et notes par Magda Ursache et Petru Ursache, Iasi 1992, p. 10.

truites, le pays du vin et du miel »¹³⁵. L'image idéalisée que Lucian Blaga a de ce monde archaïque, primordial, est transposée dans d'autres pièces aussi. Le monde valaque imaginé par le poète dans la pièce de théâtre *La croisade des enfants*, est décrit de cette façon : « il y a avait de la joie partout, dans les villages valaques. Les dieux au visage de bouc ne demandaient pas de tels sacrifices et les enfants jouaient librement sur les collines, parés de feuilles de vigne rouge ». On trouve dans cette citation un écho du monde évoqué dans la pièce de théâtre *Zamolxe*, car le monde roumain du XIII^e siècle n'est, selon Blaga, que le monde des Daces antiques. Ces pièces de théâtre ont ainsi une même signification et dimension historiques : elles soutiennent l'existence et la persistance durant les siècles d'une manière particulière d'être du peuple roumain.

Une dernière pièce de théâtre que nous citons ici, *Avram Iancu*, a été écrite comme une « chronique » des événements de la révolution de 1848 en Transylvanie, au centre desquels se trouve le héros roumain Avram Iancu. Même si Lucian Blaga s'est inspiré d'une histoire vraie, soutenue par une ample documentation, il a intégré dans la substance de la pièce de nombreux éléments qui donnent aux événements une signification mythique. Lucian Blaga utilise encore une fois, comme dans la majorité de ses pièces de théâtre, les symboles mythologiques. Iancu est un « Mot »¹³⁶ tout comme Zamolxe était « un Dace d'origine » et, par conséquent, un héros représentatif pour le peuple roumain. Les « Moti » sont des hommes qui vivent sur les collines des montagnes et dans les forêts, dont la divinité tutélaire est, selon Blaga, « Muma padurii, la mère des forêts ». Selon Lucian Blaga, les Roumains transylvains sont, tout comme

¹³⁵ Dans *Cugetul romanesc*, no 2, mars 1922.

¹³⁶ Sur la signification de « Mot », voir la note 13 de ce chapitre.

les Daces de Zamolxe, des hommes vivant dans l'intimité et la proximité de la nature. L'apparition d'Avram Iancu qui sort de la forêt, symboliquement, comme un oiseau, est imaginée comme une émanation de la nature elle-même, c'est la naissance d'un héros mythologique, assistée par la nature entière et accompagnée d'un chant magique : « Dans les profondeurs de la forêt, / Tous les oiseaux dorment, / Un seul n'a pas de sommeil, / Puisqu'il cherche à devenir homme ». À la fin de la pièce de théâtre, la disparition d'Avram Iancu est illustrée dans la même perspective : Iancu se dirige vers la forêt en disant : « J'ai été oiseau et je suis devenu homme. Je rentre maintenant dans la forêt – je rentre chez moi, pour me changer. Mère des forêts, notre mère, je redeviens oiseau maintenant, je redeviens oiseau ».

4.2 Les héros

Souvent les héros qualifient la nation qu'ils représentent. Les uns surgissent de l'histoire nationale, d'autres sont inventés de toutes pièces ; d'autres encore sont empruntés au domaine du mythe et introduits dans la mémoire nationale. Les vieilles nations de l'Europe génèrent tout naturellement des héros nationaux que l'on peut dire « classiques » au sens glorieux, sacrificiel et fécond du terme, mais aussi et surtout dans leur dimension et leur fonction historiques. Les nations jeunes ont aussi besoin de héros « classiques ». Mais leur nationalisme se trouve confronté à l'absence de tels héros. Alors, à l'instar d'une géographie qui ne trouve ses limites qu'avec l'achèvement de la conquête du territoire, l'histoire des nations-colonies est à construire, les héros de cette histoire, à inventer. Les héros nationaux n'y sont ainsi jamais totalement ou uniquement inscrits dans l'histoire. Leurs fonctions sont aussi quelque peu différentes de celles des héros «

classiques » des vieilles nations puisqu'ils ont la charge de légitimer une nation qui s'est arrachée à un empire pour se doter lors de sa naissance d'une mission. Les héros nationaux doivent donc, non seulement légitimer, mais aussi contribuer, à l'émergence d'une culture et d'une identité nationales. Certains héros sont plus authentiquement historiques, d'autres sont transfigurés par la légende héroïque.

Voici donc un préambule qui nous laisse deviner combien ce serait intéressant d'analyser dans cette perspective la naissance des mythes et la construction des images des héros en Roumanie et au Canada français. Lionel Groulx avait souligné à plusieurs reprises que le Canada français avait mal à son histoire et lui-même en avait fait l'aveu en reconnaissant les nombreuses carences de l'enseignement de l'histoire au Canada. Dans son œuvre entière, il n'avait poursuivi d'autre but, à travers ses multiples recherches, que celui de développer chez les Canadiens français une conscience nationale et, pour cela, il avait besoin aussi de héros spécifiques. Des héros que parfois il a fallu inventer ou découvrir comme des vestiges d'un passé ignoré. Sa démarche est aussi un témoignage troublant du chemin parcouru pour que les Canadiens français apprennent à mieux connaître ceux et celles auxquels ils voulaient s'identifier.

Au sommet de la hiérarchie des héros canadiens français on plaçait, sans hésitation et ouvertement, la divine Providence qui avait présidé à la création nationale. Les ancêtres ne faisaient autre chose que de servir de médiateurs entre la Providence qui avait souri à la nation nouvelle et les vertueux descendants. Les premiers héros, anonymes souvent, sont les colons et missionnaires du XVII^e siècle. On réunit dans une même vénération deux moments emblématiques de la fondation nationale : la découverte, avec Jacques

Cartier, puis la colonisation avec Samuel de Champlain et l'œuvre de missionnaires en quête de pureté originelle et sociale. Sans s'attarder sur tous les personnages possiblement vus comme des héros nationaux, nous rappellerons brièvement l'un des mythes les plus évoqués pendant l'entre-deux-guerres : Dollard-des Ormeaux qui incarne le mythe du Sauveur. Lionel Groulx, celui qui a offert la plus grande visibilité à ce personnage du XVII^e siècle, utilise l'un des nombreux épisodes dramatiques de l'histoire des affrontements entre les colons français et les Amérindiens, la bataille du Long-Sault, pour faire ressortir le portrait héroïque et presque mythique d'un officier français, Dollard-des Ormeaux, « une belle histoire de jeunesse héroïque » qu'il propose comme modèle à ses contemporains¹³⁷.

Chez Lucian Blaga aussi, dans l'une de ses nombreuses pièces de théâtre, *Avram Iancu*, la conception du rapport Paysan/Soldat révèle une volonté de valoriser les guerres du passé, mais aussi, en 1934, quand la pièce est écrite, la prémonition de la nature de la guerre moderne. Deux idées sont liées, celle de la guerre comme défensive, étant donné la spécificité géopolitique de la Roumanie enserrée par des pays puissants : de la défensive à la perception de l'inexorabilité de la menace, de l'idée de menace permanente à celle d'un sort de victime primordiale, l'évolution sera fréquente, quasi automatique, intégrée dans les réflexes du langage politique et diplomatique roumain. Le second élément constitutif de la pensée de la guerre est celui du chef unique comme élément indispensable du pouvoir de l'État. L'idée est associée à la notion de puissance et, dans le cas de ce tout petit pays, à une nostalgie de la force qui est bien une triste

¹³⁷ Lionel Groulx, « Si Dollard revenait... », dans *Dix ans d'action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926 (1919), p. 89.

constatation d'impuissance. Le sentiment d'être victimes, toujours et encore, est entêtant, persistant. Le sacrifice roumain, ce sacrifice historique, lancé par delà l'histoire, est devenu essentiel à la structure mentale nationale. Dans l'entrevue du 9 septembre 1935 avec Radu Mina, Lucian Blaga lui déclarait :

Avram Iancu n'est pas un drame « historique » au sens commun du terme. « Historique » est d'une certaine façon le cadre de ce drame. Les événements qui l'engendrent se passent dans l'année 1848, mais aussi plus tard. Dans ce drame, j'ai essayé, dans la mesure du possible, de pousser le sujet au-delà des contingences historiques, afin de présenter, dans un décor de légende ou mythe, la tragédie d'un chef et, si vous permettez, la tragédie d'un peuple. Ce drame est alors une histoire au potentiel mythique et ici, ce n'était pas la place ni des héros conventionnels, qu'on trouve dans les drames historiques habituels, ni des tirades d'un patriotisme ordinaire¹³⁸.

La souffrance, exaltée par la plupart des historiens roumains comme thème de la « roumanité », balance entre l'héroïsme et la résignation. L'héroïsme est célébré dans tous les faits d'armes qui ont mobilisé les Roumains, valaques ou moldaves. Les Roumains, attaqués, conquis, trahis par leurs voisins ont toujours résisté et, finalement, triomphé par leur permanence. C'est aussi le message que Lucian Blaga veut envoyer en façonnant son personnage. Dans la culture nationale roumaine, des héros mythiques servent aussi à la perpétuation d'un imaginaire national, l'élite culturelle les employant pour animer ses créations artistiques. Le héros national est par définition au cœur du processus consensuel nationaliste. Il y contribue et il en procède. Il arrive cependant que le héros se dresse en critique ou en dénonciateur de la trahison faite par l'Histoire aux aspirations nationales. L'un de ces héros est Avram Iancu, tel que vu par Lucian Blaga. Son rôle de héros national est renforcé par sa fin dramatique. Comme héros sauveur, avant même d'être consacré martyr, Avram Iancu obtient, dans la pièce de Lucian Blaga, son statut mythique grâce à des mots prophétiques que lui adresse le prêtre Pacala : « Ne t'en fais pas, mon fils, que l'empire qui nous a trompés va s'écouler comme le Babylone

¹³⁸ Radu Mina, « Cu Lucian Blaga despre el si despre altii », *Rampa*, le 9 septembre 1935.

biblique. Et sur ses ruines apparaîtra notre empire – une merveille qui ne serait que de la lumière et qui ne serait qu'à nous!». La promesse du prêtre portait en lui le ferment du redressement national.

4.3 Le mythe de l'Unité

Enfin, nous trouvons, dans la construction d'une histoire nationale tant chez Lionel Groulx que chez Lucian Blaga, le mythe de l'*Unité*. Nous analysons celui-ci à la fin parce que l'analyse de tous les autres aboutit vers lui. Si le mythe de l'Age d'or et celui des héros portent en eux des références à une société jeune, en formation, à pulsions irrépressibles, le rêve de l'Unité est vu plutôt comme un idéal dans l'avenir par la nation adulte. Chez les deux intellectuels, le mythe apparaît dans un contexte de crise, conséquence de l'évolution de la civilisation, il témoigne d'une angoisse forte et collective, d'une perte d'identification à la société traditionnelle et organique. Les deux intellectuels mettent l'accent sur le passé idéalisé, caractérisé par la simplicité, solidarité organique, entraide, dans l'effort d'élaborer des projets cohérents, susceptibles de servir l'épanouissement de leurs nations. Ainsi le mythe permet de comprendre le présent, et il possède une force mobilisatrice en encourageant le regain de cette identité menacée et de la solidarité communautaire. Il nous semble qu'un des facteurs de ressemblance entre les deux intellectuels, et entre les deux types de nationalisme, vient du fait que le Canada français et les pays roumains faisaient partie d'un ensemble territorial et politique où le pouvoir était accordé ou appartenait à une autre composante nationale (Anglais au Canada, Magyars en Transylvanie, Autrichiens en Bucovine, Russes en Bessarabie, les Turcs par leurs intermédiaires grecs en Moldavie et Valachie). Les deux peuples, les

Canadiens français et les Roumains, devaient ainsi s'appuyer sur une histoire nationale qui différait de celle de la nationalité dominante.

Pour contourner la crise du présent, Lionel Groulx se ressource dans le passé. Mais la conception qu'il se fait de l'histoire ne le conduit pas à penser le passé comme fin. Entre le passé, le présent et l'avenir, Groulx jette les ponts de la légende. L'utilisation de l'histoire et sa réécriture au service de la cause nationale sont très présentes chez Lionel Groulx. Celui-ci a un rapport mystique à l'histoire : il s'agit d'une histoire patriotique et missionnaire. Lionel Groulx a sans cesse répété l'affirmation d'une vocation privilégiée qui est celle du groupe canadien-français en Amérique, d'un destin hors du commun, au-dessus d'autres nations qui en sont exclues. Par son œuvre poétique et dramatique, Lucian Blaga construit de vrais panégyriques héroïques montrant l'évolution d'un peuple, depuis l'âge d'or de l'Antiquité jusqu'aux Temps modernes, exaltant la spiritualité des ancêtres, la résistance voire l'héroïsme national qui a fait que le peuple roumain a réussi à survivre à des siècles d'asservissement et de domination.

Nous ajoutons que, au-delà des différences évidentes données par une formation intellectuelle distincte, une histoire et des situations politiques différentes qui ont marqué les deux penseurs, ceux-ci partagent la même vision du rôle de l'histoire dans la construction identitaire. Tout comme Lucian Blaga qui reconnaît dans son peuple les descendants des héros connus ou anonymes des époques plus ou moins lointaines, Lionel Groulx, nous l'avons vu, considère les Canadiens français comme les témoins toujours vivants du grand « Empire français d'Amérique ». Pour lui, les francophones répandus sur tout le continent nord-américain représentaient les descendants directs de

l'ancien Empire colonial français, les héritiers légitimes de la Nouvelle-France. Pour les deux intellectuels, la nation est la succession des hommes de la Patrie dans le passé, le présent et l'avenir, la communauté des héritiers, l'innombrable communauté des vivants, des morts et des enfants qui sont appelés à naître. Ce qui caractérise la nation, selon ces deux penseurs, c'est la conscience d'un « nous commun ». Alors que la patrie se rapporte à l'héritage que les hommes ont reçu de leurs pères, la nation concerne plutôt les héritiers, la communauté vivante des générations qui se transmettent et gèrent l'héritage reçu en dépôt. Une nation n'est pleinement nation que si elle fait vivre cet héritage qu'elle enrichit; elle est fidèle, en somme, à sa patrie (patrimoine). Cela était alors leur vœu ultime : chacun a cherché à sa manière à insuffler, à son peuple, la vigueur et le dynamisme culturel, intellectuel et politique qui aurait assuré à leur nation une place parmi les autres. Il s'agit, dans les deux cas, de définir une nature nationale selon les besoins de l'époque. Dans le cas de Lionel Groulx, cette nature passe par une affirmation de soi face à l'envahissement étranger: il faut protéger une nationalité afin qu'elle puisse remplir adéquatement sa mission sur le continent américain. Dans le cas de Blaga, l'affirmation de soi est destinée à renforcer l'Unité de 1918 et à intégrer des éléments jusque-là séparés; elle est donc destinée à affirmer une continuité malgré des siècles de séparation.

5. Religion

Aux frontières culturelles ou ethniques s'ajoutent aussi des frontières religieuses. Les efforts des Roumains de Transylvanie pour s'unir avec la mère-patrie n'ont pas été motivés seulement par des raisons politiques et sociales, mais ont été chargés aussi

d'une forte dimension religieuse, la Transylvanie ayant connu une longue époque d'antagonismes entre les catholiques/ protestants et les orthodoxes¹³⁹. L'identification du clergé avec les aspirations nationales est un phénomène bien connu en Europe centrale et orientale, où les prêtres se font également instructeurs et émancipateurs des populations, tout en diffusant un message national. C'est le cas des pays roumains où l'Église orthodoxe s'est faite le vecteur du sentiment national.

Les intellectuels roumains des années 1930 ont été préoccupés par la définition de la « spécificité nationale », presque tous les grands philosophes et essayistes de l'époque, de la génération de Nicolae Iorga (Constantin Radulescu Motru, Simeon Mehedinti), en passant par la génération de Nichifor Crainic, Nae Ionesco et Lucian Blaga, jusqu'aux plus jeunes, de la génération de Mircea Eliade, Mircea Vulcanescu et de Constantin Noica – associent à différents degrés et perspectives l'orthodoxie au « roumanisme »¹⁴⁰. Les visions sur ce rapport étaient pourtant diverses, tout comme les personnalités entraînées par ce nouveau spiritualisme, oscillant entre la théologie et la philosophie, la

¹³⁹ Il y a des nombreuses références sur ce sujet dans l'historiographie roumaine : sur les efforts de l'Église orthodoxe pour garder l'unité spirituelle et politique des Roumains de Transylvanie, voir Arhidiacon Constantin Voicu, *Biserica stramoseasca din Transilvania în lupta pentru unitatea spirituala si nationala a poporului român*, Tiparul Tipografiei Eparhiale, Sibiu, 1989; sur les circonstances de l'union de l'église orthodoxe avec Rome voir George I. Gibescu, « *Iezuitii si românii* » : *unirea nefericita a românilor din Transilvania cu Biserica Romei : 1698*, conférence tenue à la « Société des femmes roumaines » de l'Athénée, Tipografia Cartilor Bisericesci, Bucuresti, 1910; pour des documents concernant l'union de l'Église orthodoxe de Transylvanie avec Rome, voir Silviu Dragomir, *Românii din Transilvania si unirea cu biserica Romei : documente apocrifice privitoare la începuturile unirii cu catolicismul român : (1697-1701)*, Editura Arhiepiscopiei Ortodoxe Române a Vadului, Feleacului si Clujului, Cluj, 1990.

¹⁴⁰ Nichifor Crainic, *Ortodoxie si etnocratie*, introduction et notes par Constantin Schifirnet, Éd. Albatros, Bucuresti, 1997; voir également les articles parus dans *Gandirea* : Nichifor Crainic, « Tineretul si crestinismul », *Gandirea*, XIII, no 3, mars 1934, p. 65-73; Nita Mihai, « Poporul roman si fenomenul religios », *Gandirea*, XIX, no 1, janvier 1940, p. 53-55. Lucian Blaga s'est exprimé, lui aussi sur ce sujet, dans cette même revue, voir entre autres Lucian Blaga, « Fragment despre Agia Sofia », *Gandirea*, XIII, no 6, octobre 1934, p. 215-219 et Lucian Blaga, « Temele sacrale si spiritul etnic », *Gandirea*, XIV, no 1, janvier 1935, p. 1-5.

métaphysique et l'art, entre la science et l'essai, entre les témoignages du passé et les aventures du présent.

Sans être théologien ni l'apologiste de l'orthodoxie, Lucian Blaga a été très influencé dans son œuvre par le problème et par la sensibilité chrétienne orientale. Fils d'un prêtre orthodoxe d'Ardeal, il vit son enfance dans l'univers du village traditionnel. Par sa sensibilité métaphysique et par son ouverture au mythe, le village a laissé une forte empreinte sur la formation du futur philosophe. Le christianisme folklorique, surtout dans une région comme la Transylvanie, était chargé de réminiscences magiques, mythologiques. De la mentalité folklorique traditionnelle, Blaga garde une certaine fascination qu'il transpose dans ses écrits, surtout dans ses pièces de théâtre. Dans la pièce de théâtre *Zamolxe*, il fait un retour sur les origines presque mythiques du peuple roumain. Une autre pièce de théâtre, *Tulburarea apelor*, démontre encore mieux sa vision de la religion et son rapport au « roumanisme », à la « spécificité nationale ». Le héros, dans cette pièce, appelé Popa (le Pope), c'est-à-dire le prêtre orthodoxe, est hostile à la religion qu'il sert et surtout à sa forme la plus pure, la vie monastique (« les sabots monacaux ont suffisamment tassé la terre sanglante de Dieu »). En imaginant le prêtre dans *Tulburarea apelor*, Blaga avait probablement pensé à son père : dans son personnage, on peut trouver des détails de l'image d'Isidor Blaga, tel qu'il est décrit dans *Hronicul si cantecul varstelor* : « Mon Père, je ne l'ai pas connu autrement que comme un lecteur passionné des livres »¹⁴¹, il « était un libre-penseur, même s'il était

¹⁴¹ Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, éd. par George Gana, Minerva, Bucuresti, 1997, p. 8.

prêtre »¹⁴². « Par son intelligence, sa culture et son savoir-faire [...], mon Père portait en lui, tantôt discrètement, tantôt vivement, la nostalgie des autres horizons. [...] Il accomplissait les tâches de la prêtrise, qu'il considérait en grande partie comme le résultat des vaines croyances, sans mettre jamais trop d'enthousiasme dans la pratique de son devoir. Lui, qui lisait Kant, Schopenhauer ou David Strauss, aurait eu besoin un peu de changer d'air et d'horizon »¹⁴³. Attiré par la religion protestante, Popa incendie une nuit son église; or, la même nuit, toutes les églises de la région sont elles aussi incendiées: Popa n'est pas le seul à être séduit par le protestantisme. Il attribue le crime à un personnage mystérieux, Mosneagul (le Vieillard), qui paraît être le survivant d'un monde archaïque et disparu. Tout comme Nona, la propagatrice de la religion protestante, Mosneagul a une religion différente de l'orthodoxie du pape. Il la résume par un mythe, celui du *Isus-Pamantul*, Jésus – Le Terroir : après la résurrection, Jésus ne se serait pas élevé au ciel mais il se serait plutôt « incarné dans la terre », « une infinité en argile ». Popa accuse le vieillard d'avoir incendié l'église et, curieusement, celui-ci accepte et il est tué par la foule. Mosneagul disparaît, mais la croyance dont il était le représentant renaît en Popa. Tout comme dans *Zamolxe*, le mort du prophète produit une révélation. (« Je m'en vais, je m'en vais sonner les cloches dans chaque village, pour Jésus-Le Terroir », dit Popa).

En conclusion, par ses pièces de théâtre, Lucian Blaga transmet sa vision selon laquelle l'identité spirituelle propre au peuple roumain se distinguait autant du catholicisme et du protestantisme que de l'orthodoxie officielle. Sa vision était d'autant plus originale, que

¹⁴² Lucian Blaga, *Opere*, 6, *Hronicul si cantecul varstelor*, éd. par George Gana, Minerva, Bucuresti, 1997, p. 29.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 30.

dans le monde culturel roumain on assistait depuis presque un siècle au débat qui opposait « modernistes » aux « traditionalistes », les uns, s'appuyant sur l'héritage latin, niant toute mélange et influence orientale, les autres rejetant tout apport occidental à la culture roumaine. Les intellectuels roumains dans l'entre-deux-guerres héritèrent de ce débat ancien qui opposait traditionalisme et modernisme, conservatisme et libéralisme, interprétation romantique et interprétation critique du sort et du potentiel spirituel roumain. La différence est que, dans les années 1930, le facteur religieux commence à être évoqué davantage. A cette époque, Nichifor Crainic déclarait que l'essence de l'église orthodoxe s'identifie à l'essence nationale roumaine et que « le sens de notre histoire, de notre vie et de l'art populaire serait perdu à jamais si nous ne tenons pas compte du folklore chrétien » (notre traduction pour : « sensul istoriei noastre, al vieții și al artei populare rămâne pecetluit, dacă nu ținem seama de folclorul creștin »¹⁴⁴). On voit ici quelle distance existait déjà entre les deux collaborateurs de la revue *Gandirea*. Pendant que Lucian Blaga soulignait la complexité du patrimoine culturel roumain, en appréciant autant l'héritage latin que les influences slaves, Nichifor Crainic rejetait tout apport de la civilisation et culture occidentale à la spiritualité roumaine. Pour Nichifor Crainic il était évident que « si nos instincts profonds avaient été de souche latine, nous aurions dû choisir le catholicisme, parce que tout le monde latin est catholique. En choisissant l'orthodoxie nous prouvons que nos instincts profonds puisent leur racine au monde slave, l'orthodoxie étant surtout la religion de la race slave »¹⁴⁵

¹⁴⁴ Nichifor Crainic, *Puncte cardinale in haos*, Iași, 1996, p. 137.

¹⁴⁵ Notre traduction du roumain pour « Dacă instinctele noastre profunde și-ar fi avut rădăcinile în latină, ar fi trebuit să alegem catolicismul, pentru că latinitatea este catolică. Alegând ortodoxia, înseamnă că instinctele noastre profunde își au rădăcinile în slavism, ortodoxia fiind mai ales religia rasei slave », dans Nichifor Crainic, *Puncte cardinale in haos*, Iași, 1996, p. 88

Dans les années 1940, la polémique visant le rapport orthodoxie – spiritualité roumaine, religion – culture, conscience humaine – révélation, a atteint un point culminant, avec la parution en 1942 de l'œuvre de Lucian Blaga, *Religie si spirit*, étude qui définit précisément la position de Lucian Blaga envers la religion. Comme ses rapports avec la revue *Gandirea* n'étaient plus amicaux, Lucian Blaga a commencé d'être désavoué par ses anciens collaborateurs et même sanctionné, au nom du dogmatisme chrétien, dans de nombreux articles¹⁴⁶. Dans une note parue dans *Gandirea*, Lucian Blaga est comparé à Julien l'Apostat¹⁴⁷ et déclaré indésirable parce que en s'appuyant sur des éléments folkloriques, païens, il aurait créé une « métaphysique des vieilles sorcières »¹⁴⁸. Grigore T. Marcu, l'un des modestes acolytes spirituels de Nichifor Crainic, allait même jusqu'à accuser Lucian Blaga d'être l'un de ces philosophes qui ont « dépouillé Jésus Christ de ses prérogatives divines »¹⁴⁹. Les attaques atteignaient un sommet avec la réplique du théologien Dumitru Staniloie au volume *Religie si spirit*, s'attaquant aux « hérésies » de Blaga, l'accusant de « kantisme poétique » et allant jusqu'à se méfier de ses aptitudes philosophiques¹⁵⁰. Dans son analyse, Dumitru Staniloie conclut : « M. Blaga procède avec la religion comme un type qui étrangle quelqu'un en lui disant des mots de consolation »¹⁵¹. La réponse de Blaga fut prompte, sous la forme d'une entrevue au journal *Viata*¹⁵² où il déclarait : « Il s'agit d'une confusion qu'on fait souvent en identifiant « l'orthodoxie » avec le « roumanisme », quand, en fait, l'orthodoxie n'est qu'une partie de ce roumanisme [...]. La spiritualité roumaine est beaucoup plus vaste,

¹⁴⁶ Voir, entre autres, l'article de Nichifor Crainic, « L. Blaga, dramaturg », *Gandirea*, XXI, 1942, nr. 6, p. 358-359.

¹⁴⁷ *Gandirea*, XXII, 1943, nr. 3, p. 173-174.

¹⁴⁸ « Transfigurarea romanismului », *Gandirea*, XXII, 1943, nr. 4, p. 184-185.

¹⁴⁹ Grigore T. Marcu, *Mythos. De la epistolele pastorale si pana la dl. Lucian Blaga*, Sibiu, 1942.

¹⁵⁰ Dumitru Staniloae, *Pozitia D-lui Lucian Blaga fata de crestinism si ortodoxie*, Sibiu, 1942.

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 37.

¹⁵² *Viata*, le 26 mai 1942.

beaucoup plus riche ». Face à toutes ces accusations, Lucian Blaga restait imperturbable, pour lui, l'idée du « surnaturel » divin était une question qui n'intéressait que les enfants, puisque :

Au « surnaturel » dans sa forme doctrinale, catéchiste, qui admet un interventionnisme fabuleux, accidentel aussi bien qu'arbitraire, j'ai pour ma part ajouté autrefois la soumission et l'offrande d'une croyance absolue seulement comme celle d'un enfant du cycle primaire. Mais *jamais* depuis. Mon transcendantalisme *métaphysique* est aussi loin du surnaturalisme théologique que de tout naturalisme scientiste. Et au concept de « surnaturel » je recours seulement comme poète, ce qui est une autre histoire, puisque la poésie a ses sens et ses exigences¹⁵³.

En matière de religion tout comme sur le plan culturel, Blaga se voulait l'homme de la synthèse que constituait pour lui la Roumanie, d'où l'irritation des nationalistes traditionalistes qui voulaient une Roumanie plus étroitement ethnique. Lucian Blaga ne s'est jamais considéré comme un théologien, il n'a jamais caché non plus son scepticisme religieux ou son désaccord face à toute forme de «fondamentalisme». Il s'est contenté d'une attitude à l'endroit de la religion qui impliquait la liberté envers les dogmes, la libre spéculation et le refus de tout «engagement».

La religion a été également au centre des débats dans le milieu intellectuel canadien français. La plupart des historiens canadiens s'entendent pour dire qu'au début du XX^e siècle la religion était l'un des éléments clés importants de l'identité canadienne française¹⁵⁴. Les nationalistes catholiques canadiens-français considéraient la langue, la religion et le sang comme « les bastions de la survivance » de la nation¹⁵⁵. Contrairement

¹⁵³ Lucian Blaga, « Incaodata Getica », dans *Saeculum*, II, 1944, nr. 3, p. 71-72.

¹⁵⁴ « Many agree that before the 1960s, from an institutional standpoint, religion was the dominant marker of Quebec identity. At that time the Quebec government played a more limited role in responding to identity needs and thereby allowed private authorities to manage the province's institutional and social structure », Jack Jedwab, « Quebec Jews : A Unique community in a Distinct Society », dans *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, dir. Par Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard, Septentrion, 2000, p. 56.

¹⁵⁵ « Over the course of the twentieth century, religion, ethnicity, language and national identification have been amongst the dominant markers or expressions of Quebec identity. Over the course of the century one

à celles de Lucian Blaga, les œuvres littéraires de Lionel Groulx ne sont pas construites à partir d'interrogations métaphysiques. Dans *L'appel de la race* de Lionel Groulx, la foi n'est pas un objet d'interrogation pour les personnages et, dans d'autres romans (comme *Au cap Blomidon* ou *Les Rapailages*) les sujets privilégient le nationalisme, le régionalisme, la ruralité, le culte de la tradition et ne témoignent pas réellement de préoccupations spirituelles intimes. Autant le théoricien Groulx se montre prolix quand il s'agit d'exposer son nationalisme et les éléments constituant sa doctrine, autant il ne se montre pas ardent propagateur de la foi et il développe peu sa conception d'une pratique proprement spirituelle, celle d'une culture imprégnée de religion. Sa prose ne comporte pas d'élément nous permettant d'éclairer cette question. Dans ses romans, Lionel Groulx s'adresse à des catholiques dont il faut perpétuer les valeurs. Les âmes ne sont pas à convertir mais à conserver. Nul besoin par conséquent d'énoncer un message prosélyte ou plus introspectif. Dans l'entre-deux-guerres, en effet, il semble qu'il ait été plus facile, moins risqué, de parler du rapport de l'homme au pays, que de sa relation à la foi.

On mesure davantage la spécificité de cette position quand on la compare avec celle de Lucian Blaga et de ses écrits où le message évangélique est arraché au cadre clérical, en devenant une quête, une interrogation. Alors que, souvent, les romans de Lionel Groulx content les péripéties de l'individu qui chemine seul avant de retourner - tel le fils prodigue de la Bible - parmi la communauté des croyants, il n'en est pas de même dans les pièces de théâtre de Lucian Blaga. Ses personnages portent un regard critique acerbe

of another of these markers has generally constituted the principal defining characteristic for most Quebecers. Each expression of identity includes its own system of classification. Institutional needs and interaction between individuals and communities have often been determined by the strength and/or dominance of these markers of identity », dans Jack Jedwab, « Quebec Jews : A Unique community in a Distinct Society », dans *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, dir. Par Pierre Ancil, Ira Robinson et Gérard Bouchard, Septentrion, 2000, p. 55-56.

sur la société; ce monde, ils veulent le réformer, pas le retrouver, comme c'est le cas des personnages groulxien. Toutes les pièces de théâtre écrites par Lucian Blaga témoignent du déracinement de l'individu croyant au sein d'une humanité désincarnée. Certes, dans les romans de Lionel Groulx, Dieu accompagne les personnages, mais la foi des personnages n'est pas mise en exergue. L'auteur étant un catholique s'adressant à des catholiques, il n'éprouve pas la nécessité d'exposer sa religion. Le roman *L'Appel de la race* est sûrement le récit d'une conversion, mais il s'agit d'une conversion essentiellement politique, le héros parle d'une «conversion patriotique», pas d'un cheminement spirituel. Si l'adhésion au dogme catholique romain mobilise et conditionne les actes du héros, la croyance n'est ni analysée ni décrite en dehors des obligations culturelles qui en découlent.

Afin d'analyser l'interprétation de la religion chez Lionel Groulx, il est indispensable de se référer à son roman, *L'Appel de la race*. Sa lecture est surprenante sur plusieurs plans, mais, pour en rester seulement à celui concernant la religion, il faut mentionner deux éléments qui ont attiré notre attention. D'un part, l'équivalence qui est établie non seulement entre le plan religieux et le plan national, mais aussi entre catholicisme et la culture française. En recourant à la vieille pensée de « la langue gardienne de la foi », Lionel Groulx fait dire à son héros :

L'avenir chrétien de mes enfants me préoccupe plus que toute chose. Or, s'il est une vérité que mes études de ces derniers temps m'ont démontrée, ce sont les affinités profondes de la race française et du catholicisme. Je l'ai vue, Père Fabien, nulle n'est catholique comme elle¹⁵⁶.

¹⁵⁶Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956, p. 109.

Rien d'étonnant dans cette phrase puisque, comme on le voit dans d'autres écrits de Lionel Groulx, la culture, la langue et la religion des Canadiens Français sont vues comme déterminantes de la nation canadienne-française. Malgré le concept de race abondamment utilisé dans son roman, malgré les nombreuses discussions entre l'Abbé Fabien et de Lantagnac au sujet des mariages mixtes, le roman de Lionel Groulx n'est pas construit autour du concept de la race, mais de celui de culture, et en particulier de culture francophone, catholique, non protestante et non anglophone. Le héros, André de Lantagnac, redécouvre son vrai héritage, après avoir été longtemps aliéné de ses racines. Il saisit la chance du salut national après avoir participé à un pèlerinage qui paraît inspiré par ceux organisés par *l'Action française* à l'époque de Lionel Groulx. Cette dernière faisait partie des organisations par l'entremise desquelles Lionel Groulx essayait de provoquer la jeunesse Canadienne-française à s'engager sur la voie de la redécouverte du passé et de la récupération de ses racines.

Ce qui est vraiment surprenant dans son roman, c'est la relation contradictoire, voire conflictuelle qui se dessine entre fait religieux et fait national. C'est sur cet élément que nous voulons insister davantage, d'autant plus que si Lucian Blaga a suscité de son vivant des polémiques avec la parution de son livre, *Religie si spirit*, Lionel Groulx aussi a fait beaucoup parler avec son roman, *L'Appel de la race*, à propos, entre autres, de ces rapports contradictoires entre religion et nation. En 1922, la parution du roman a suscité de fortes discussions entre les sympathisants de Lionel Groulx et les antinationalistes et certains membres du clergé. L'une des plus mordantes répliques est venu de la part d'un

confrère, l'abbé Camille Roy, qui publiait en 1922 un article dans *Le Canada français*¹⁵⁷. On reprochait surtout à Groulx que, dans ce texte où le héros très catholique de *L'Appel de la race*¹⁵⁸ est poussé au divorce par fidélité à la nation, le national et le religieux sont en désaccord. Dans ses *Mémoires*¹⁵⁹, Lionel Groulx déclare laconiquement que le roman est sur la « conversion », et en particulier sur la conversion impliquant des mariages mixtes, parce que, selon son expérience « le mariage mixte, mixte par la foi ou par la race, glissait irrémédiablement pour une part vers l'anglicisation et parfois aussi vers le protestantisme »¹⁶⁰. Cet énoncé est très intéressant, puisque Lionel Groulx révèle ici clairement que, d'après lui, l'assimilation culturelle est beaucoup plus fréquente et, par association, un malheur plus grave que l'assimilation à une autre religion. Une des conclusions que nous pouvons tirer à la lecture de son roman, *L'appel de la race*, est l'affirmation de la primauté de l'héritage culturel sur la tradition religieuse. Il est d'autant plus étonnant, sachant qu'il s'agit de la plume d'un religieux, de suivre les discussions entre les deux conjoints menant à la dissolution du mariage et de la famille, en raison du rôle du prêtre qui est une force essentielle dans le processus de cette séparation. Le fait est aussi ironique si on pense aux propos du père Fabien discutant des questions de la sainteté du « foyer » et du système des valeurs chrétiennes qui devraient être à la base d'une famille catholique.

Comment donc peut-on expliquer ce glissement et cette contradiction apparente qui oppose dans son livre devoir national et devoir chrétien? Nous pensons que cela

¹⁵⁷ Camille Roy, « L'appel de la race. Un roman canadien », dans *Le Canada français*, vol. IX, no 4, décembre 1922, p. 300-315.

¹⁵⁸ Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956.

¹⁵⁹ Lionel Groulx, *Mes mémoires*, Tome II, Montréal, Fides, 1971, p. 89.

¹⁶⁰ *Ibidem*, p. 89-90.

s'explique – et cela souligne encore une fois la complexité de la pensée groulxienne – par le fait souligné plus tôt, celui de la fusion intime que Lionel Groulx établit entre le plan religieux et le plan national et aussi entre catholicisme et la culture française. Groulx rêvait à la construction d'un avenir de la nation canadienne-française autour de la référence aux origines françaises et à la tradition catholique (respect de racines, fidélité au passé, poursuite de la mission civilisatrice, etc.), ou comme le rappelait P. Trépanier, « [si] l'on prend le mot de mythe dans son acception la plus noble plutôt que dans le sens vulgaire de tromperie ou de leurre, donc comme un idéal enfantant du sens, on peut affirmer que le discours politique et historique de Groulx a pour liant une trinité mythologique : Religion, Tradition et Nation »¹⁶¹. La nation pour Lionel Groulx était un tout homogène. Il la définissait comme une communauté de culture, d'histoire et de religion, d'une race implantée sur une terre. Dans sa vision, il y avait une affinité entre le catholicisme romain et la « race » française, en raison de certaines dispositions intellectuelles et d'une tradition. Enfin, selon Groulx, la religion catholique avait donné à la nation canadienne française une destinée messianique, celle d'être l'exemple pour toute l'Amérique du Nord d'une nation parfaite, une nation canadienne française catholique, avec une culture, une histoire et une langue uniques imprégnées d'un destin religieux.

¹⁶¹ Pierre Trépanier, « Groulx est-il intelligible? », dans Robert Boily, dir., *Un héritage, controversé. Nouvelles lectures de Lionel Groulx*, VLB Éditeur, 2005, p. 130.

CONCLUSION

Notre mémoire avait pour ambition de contribuer à développer un regard neuf sur le champ d'études des intellectuels et des idéologies du XX^e siècle. Aussi, nous espérons contribuer à une meilleure connaissance du tableau intellectuel et idéologique de la Roumanie et du Canada français de la première moitié du XX^e siècle. Notre avons opté pour une analyse comparative entre un intellectuel roumain et un canadien français puisque cette quête d'identité territoriale, politique et nationale a accompagné les Roumains au fil du temps tout comme les Canadiens français.

Les concepts de nation et de nationalisme font l'objet d'abondantes discussions et focalisent sur d'importants enjeux politiques de l'heure. La mise en place de l'Union européenne, par exemple, n'est pas sans revivifier le débat sur le sens de l'État-nation. Au Canada, depuis quelques dizaines d'années aussi, la volonté d'indépendance politique du Québec maintient la question nationale à l'ordre du jour. A la lumière de l'histoire récente et du témoignage des conflits ethnico-religieux de la fin du siècle dernier en Europe de l'est, nous pensons que c'est un fait : la nation est une réalité qui n'est pas près de disparaître. S'il convient, d'une part, de réaliser que les sociétés humaines se fondent dans un courant général de l'histoire où s'entremêlent des facteurs économiques, technologiques, politiques et culturels, il est tout aussi important, d'autre part, de prendre acte du rôle fondamental des élites dans le processus d'interprétation de ce monde en perpétuelle transformation.

Nos sources principales, de langue française et roumaine, ont été essentiellement composées de romans, poèmes, pièces de théâtre, mais aussi d'articles de presse. Nous avons entrepris un travail de dépouillement systématique, principalement du fonds d'archives Lionel Groulx, au Centre Lionel Groulx de Montréal, et d'une importante revue traditionaliste roumaine, *Gandirea*, fondée par Lucian Blaga en 1922.

Notre objectif a été précis : étudier deux intellectuels nationalistes, l'un québécois, l'autre roumain dans l'entre-deux-guerres, à partir d'une approche comparative qui favorise l'objectivité. En histoire des idées, un certain détachement est nécessaire et le fait d'étudier des penseurs qui se ressemblent sur certains points et se contredisent sur d'autres a facilité cette distanciation. Un autre avantage de l'approche comparative a été justement de faire prendre conscience de la distance, mais aussi de la proximité idéologique entre les intellectuels. En comparant Lionel Groulx à Lucian Blaga, on a constaté d'abord la distance : Groulx est plus traditionnel, Blaga est souvent un avant-gardiste; Groulx se méfie du moderne, Blaga se fait le chantre du progrès; et toutes ces différences sous le couvert d'une même idéologie, le nationalisme. Mais on a réalisé rapidement en poursuivant les recherches que ces oppositions n'étaient pas aussi absolues qu'elles le paraissaient de prime abord. Mieux encore, on a constaté par la comparaison que ces intellectuels de l'entre-deux-guerres partageaient généralement des préoccupations communes (nous pensons par exemple à l'intérêt pour l'éducation de leurs peuples, la transmission de la culture et la formation d'un sens national auprès de la jeunesse). On a vu que la question linguistique pour les deux transcendait les territoires politiques. Si pour Lucian Blaga, le problème qui se posait, après l'Union de 1918, c'était d'intégrer les composantes linguistiques qui avaient vécu séparément

pendant des siècles, pour Lionel Groulx le problème qui se posait était de trouver les moyens pour défendre la langue française partout où elle était parlée sur le continent nord-américain. Dans les deux cas, il y avait défense de la langue et, à travers elle, défense d'une ethnie et d'une nation dont l'existence était parfois menacée.

Cette défense de la nation a parfois pris des contours plus offensifs, ce qui a suscité des critiques, d'un côté comme de l'autre. On a reproché à Lionel Groulx, par exemple, d'avoir fait preuve d'un nationalisme à nuance raciste et on l'a comparé aux fascistes européens des années 1930. Ce qui est tout à fait faux, et ce mémoire le démontre assez clairement. Par son discours il cherchait une mobilisation en faveur des Canadiens français. Son discours parfois raciste envers les Autochtones, Noirs et Anglais est ethnique et culturel. Pour Lionel Groulx, les Canadiens français constituaient une nationalité, ce qui signifiait qu'au-delà de la race, ils avaient une mission à remplir, étant les seuls à pouvoir transmettre l'héritage français sur le continent nord-américain. D'où, l'aspiration chez Lionel Groulx, de préserver à tout prix cette caractéristique, en unité avec les autres caractéristiques de l'être national canadien français : la langue, la culture, la religion.

Lionel Groulx et Lucian Blaga sont des nationalistes qui se font également, par la pensée, les fidèles de la préservation de la nation. Dès lors, le patriotisme, cette piété filiale envers la patrie, ne suffit pas. Il a besoin d'être éduqué, éclairé par une intelligence sûre de la hiérarchie des vrais biens. Il est impératif qu'une élite ait une conscience claire de l'intérêt national, le sens de ce qui est bien pour le pays. Une vraie formation doctrinale, politique, culturelle, s'impose alors. Nous l'avons vu dans notre

mémoire, dans la vision de la nation tant chez Lionel Groulx que chez Lucian Blaga, il y a deux composantes qui servent la nation : le patrimoine et le désir de vivre ensemble. Ainsi, les deux intellectuels, comme de véritables défenseurs de la nation, prennent en compte l'une et l'autre de ces deux dimensions. En premier lieu, ils partagent l'idée que le sens national passe par la connaissance et le respect de l'héritage. D'abord parce que le passé nous a faits tels que nous sommes et que l'enracinement est un des besoins les plus fondamentaux de l'âme humaine. Nous constatons que Lucian Blaga accorde dans son œuvre (essais, poèmes et surtout pièces de théâtre) une place spéciale à la mythologie nationale roumaine. Il œuvre consciemment à consolider la communauté autour de valeurs que lui aussi voudrait éternelles. Il essaie également de montrer que l'identité nationale se fonde sur des constructions plus anciennes, comme les mythes, la tradition, les coutumes. De l'autre côté, dans le cas de Lionel Groulx, nous observons également comment l'idéologie nationale fonctionne selon les mêmes principes : son idéologie nationale accorde une attention particulière à l'ethnogenèse et au passé à la fois traumatisant et porteur d'espoir. Il croyait fortement à une renaissance canadienne-française et, par ses écrits et par ses actions, il voulait guider son peuple vers cet avenir prometteur. À ses yeux, la renaissance ne pouvait être accomplie que par une idéologie nationale, à la fois chrétienne et canadienne-française.

Nous avons montré dans notre mémoire comment ces intellectuels s'inspirent de la mythologie chrétienne, des traditions et de l'histoire et de quelle manière les sujets historiques abordés prennent des sens symboliques soutenant leur idéologie nationale. Tous les deux cultivent ce retour aux origines, puisque, selon eux, le patrimoine culturel n'est pas une abstraction et puisqu'ils sont d'avis qu'on peut puiser dans cette réalité les

forces de la renaissance d'un peuple, sans craindre de tomber dans l'idéologie. Ils ne cultivent pas la nostalgie, ils recherchent plutôt dans le passé l'éternel, le fécond. Ils s'appuient sur le passé pour aller vers l'avenir et le construire. Ils sont d'avis qu'il leur appartient de transmettre cet héritage, de le faire fructifier, de le faire aimer. Nous avons aussi mis en évidence que même si Lucian Blaga et Lionel Groulx sont à l'opposé l'un de l'autre sur bien des sujets discutés dans ce mémoire, les deux proposent d'utiliser les mêmes instances politiques pour réaliser leur projet respectif. En effet, Lucian Blaga et Lionel Groulx s'entendent sur le fait que les hommes éclairés, les élites intellectuelles doivent être les conseillers du pouvoir politique. Tous les deux sont d'avis que la sauvegarde de la nation passe par la volonté des hommes conscients d'appartenir à une communauté et soucieux de l'avenir de cette communauté : s'ils ne se préoccupent pas de préserver, d'enrichir, de revaloriser le patrimoine existant, la nation est en péril. Il faut donc mener une action culturelle qui vise à faire voir et sentir ce qui, dans le patrimoine, est lieu objectif de rencontre, quelles que soient par ailleurs les préférences subjectives, les idées et les goûts de chacun. Ce que nous avons surtout retenu après avoir étudié les deux intellectuels, est qu'il s'agit, dans les deux cas, de définir une culture nationale selon les besoins de l'époque. Dans le cas de Lionel Groulx, cette nature passe par une affirmation de soi face à l'invasion étrangère: il faut protéger la nationalité canadienne-française afin qu'elle puisse remplir adéquatement sa mission sur le continent nord-américain. Dans le cas de Lucian Blaga, l'affirmation de soi est destinée à renforcer l'Unité de 1918 et à intégrer des éléments jusque-là séparés; elle est donc destinée à affirmer une continuité malgré des siècles de séparation.

En fin d'analyse, nous tenons à rappeler, que tous les deux ont été perçus par leurs compatriotes comme des maîtres à penser dans leurs pays. Bien de leurs idées ont en effet été récupérées par les milieux nationalistes. Elles ont eu une influence indéniable non seulement sur leur époque, mais encore sur les quelques décennies qui ont suivi. Dans une période où il manque l'effervescence, le dynamisme de la vie intellectuelle du début du XXe siècle, et où il y a toujours un besoin d'intellectuels, de maîtres à penser et de débats dignes de ce nom, nous pensons qu'il y aura toujours une place pour des analyses consacrées aux intellectuels et aux idéologies. La question de l'engagement des intellectuels est souvent entourée d'âpres polémiques, mais une analyse réfléchie peut nous conduire à d'intéressantes découvertes.

BIBLIOGRAPHIE

1 - LIVRES

ANCTIL, Pierre et Gary CALDWELL (éd.), *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 371 p.

ANCTIL, Pierre, *Le rendez-vous manqué : les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 366 p.

ANCTIL, Pierre, *Tur Malka, Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Sillery (Québec) : Septentrion, 1997, 199 p.

ANCTIL, Pierre, Ira ROBINSON et Gérard BOUCHARD (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Québec : Septentrion, 2000, 197 p.

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities*, New York – Londres: Verso, 1991, 2^e édition, xv, 224 p.

BARKAN, Elazar, *The retreat of scientific racism, Changing concepts of race in Britain and the United States between the world wars*, Cambridge, New York: Cambridge University Press, 1992, xiv, 381 p.

BLAGA, Lucian, *Hronicul si cantecul virstelor : fragmente selectate pentru copii*, Bucuresti: Ion Creanga, 1984, 158 p.

BLAGA, Lucian, *Opere I, Poezii antume*, préface de George Gana, Bucuresti: Minerva, 1982, LXXXVII, 604 p.

BLAGA, Lucian, *Opere II, Poezii postume*, préface de George Gana, Bucuresti: Minerva, 1984, VII, 581 p.

BLAGA, Lucian, *Opere IV, Teatru*, préface de George Gana, Bucuresti: Minerva, 1991, 721 p.

BLAGA, Lucian, *Opere V, Teatru*, préface de George Gana, Bucuresti: Minerva, 1993, 431 p.

BLAGA, Lucian, *Opere VI, Hronicul si cîntecul virstelor*, préface de George Gana, Bucuresti: Minerva, 1997, X, 356 p.

BLAGA, Lucian, *Religie si spirit*, Sibiu: Dacia Traiana, 1942, 214 p.

BLAGA, Lucian, *Trilogia cosmologica : differentialele divine, aspecte antropologice, fiinta istorica*, Bucuresti : Humanitas, 1997, 520 p.

BLAGA, Lucian, *Trilogia culturii*, Bucuresti : Humanitas, 1994, 3 vol (191; 224; 224 p.)

BLAGA, Lucian, *Trilogia cunoasterii*, Bucuresti : Humanitas, 1993, 3 vol. (192; 224; 192 p.)

BLAGA, Lucian, *Trilogia valorilor*, Bucuresti : Humanitas, 1996, 3 vol. (224; 384; 192 p.)

BLAGA, Lucian, *Luntrea lui Caron*, Bucuresti : Humanitas, 1998, 2^e éd., 576 p.

BLAGA, Lucian, *Ceasornicul de nisip*, préface de Mircea Popa, Cluj : Dacia, 1973, 332 p.

BLAGA, Lucian, *Din activitatea diplomatica anii 1927-1938*, édité par Pavel Tugui, Bucuresti : Mihail Eminescu, 1995, 3 vol. (296; 322; 408p)

BLAGA, Lucian, *Correspondenta, A-F* [La Correspondance de A à F], éd., notes et commentaires par Mircea Cenușă, Cluj-Napoca : Dacia, 1989, 308 p.

BOGDAN, Henry, *Histoire des pays de l'Est. Des origines à nos jours*, Paris : Perrin, 1982

BOIA, Lucian, *Doua secole de mitologie nationala*, Bucuresti : Humanitas, 1999, 133 p

BOIA, Lucian, *Istorie si mit in constiinta romaneasca*, Bucuresti : Humanitas, 1997, 311 p.

BOILY, Frédéric, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Sillery : Septentrion, 2003, 229 p.

BOILY, Robert (dir.), *Un héritage controversé. Nouvelles lectures de Lionel Groulx*, Montréal : Éd. VLB, 2005, 185 p.

BOCK, Michel, *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Hurtubise HMH, 2004, 452 p.

BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde, Essai d'histoire comparée*, Montréal : Boréal, 2000, 503 p.

BOUCHARD, Gérard, *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal : Boréal, 2003, 313 p.

BOUCHARD, Gérard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, Québec : Éditions Nota bene / Cefan, 2003, 131 p.

BOUCHARD, Gérard, *La Pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal : Boréal, 2004, 319 p.

BRUNET, Michel, *Canadiens et Canadiens, Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Montréal : Bibliothèque économique et sociale, Fides, 1960, 173 p.

BRUNET, Michel, « Lionel Groulx, historien national », dans *The Canadian Historical Review*, XLVIII, No 3, (septembre 1967), 199-205.

CALDWELL, Gary et Éric WADDELL (dir.), *The English of Quebec : From Majority to Minority Status*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, collection «Identité et changements culturels», no 2, 1982, 478 p.

COUTURE, Jocelyne, Kai NIELSEN, Michel SEYMOUR (dir.), *Rethinking Nationalism*, Calgary: University of Calgary Press, 1998, viii, 703 p.

CRAINIC, Nichifor, *Puncte cardinale in haos*, Iași: Timpul, 1996, 240 p.

CRAINIC, Nichifor, *Ortodoxie si etnocratie*, introduction et notes par Constantin Schifirnet, Bucuresti : Albatros, 1997, 289 p.

DELISLE, Esther, *Le Traître et le Juif: Lionel Groulx, Le Devoir et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Montréal : Éditions Étincelles, 1992, 284 p.

DELISLE, Esther, *Mythes, mémoire et mensonges : l'intelligentsia du Québec devant la tentation fasciste : 1939-1960*, trad. de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal : Éd. R. Davies, 1998, 190 p.

DELISLE, Esther, *Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec*, Montréal : Éditions Varia, 2002, 257 p.

DEL BAYLE, Jean-Louis Loubet, *Les Non-conformistes des années 30, une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris : Éditions du Seuil, 1969, 562 p.

DELLANOI, Gil et P.-A. TAGUIEFF (dir.), *Théories du nationalisme : nation, nationalité, ethnicité*, Paris : Éditions Kimé, 1991, 324 p.

DESROSIERS, Richard, « La question de la non-participation des Canadiens français au développement industriel au début du XX^e siècle » dans Jean Hamelin (dir.), *Histoire du Québec*, Montréal : France-Amérique, 1981 (c1977), p. 301-310.

DOSSE, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels - histoire intellectuelle*, Paris, Éd. La Découverte, coll. Armillaire, 2003, 353 p.

DRAGOMIR, Silviu, *Istoria Desrobirei Religioase a Romanilor din Ardeal in secolul XVIII*, Sibiu : Editura si Tiparul Tipografia Arhidiecezana, 1920-1930, 2 vol. (224; 440p.)

DRAGOMIR, Silviu, *Românii din Transilvania si unirea cu biserica Romei : documente apocrifice privitoare la începuturile unirii cu catolicismul român: (1697-1701)*, Cluj : Les éditions Archiépiscopeles Orthodoxe Roumaine de Vad, Feleac et Cluj, 1990, 100p.

DUMONT, Fernand, Jean-Paul MONTMINY, Jean HAMELIN (dir.), *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec : Presses de l'Université Laval, 1974, 377 p.

DUMONT, Fernand, «Mémoire de Lionel Groulx», dans *Le Sort de la culture*, Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1987, p. 261-283.

DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal : Boréal, c1993, 393 p.

DURANDIN, Catherine, *Révolution à la française ou à la russe. Polonais, Roumains et Russes au XIX^e siècle*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, 346 p.

DURANDIN, Catherine, *L'engagement des intellectuels à l'Est. Mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1994, 159 p.

ELIADE, Mircea, *Fragmentarium*, Bucuresti: Vremea, 1939, 200 p.

ELIADE, Mircea, *Mesterul Manole. Studii de etnologie si mitologie*, Edition et notes par Magda Ursache et Petru Ursache, Iasi : Editura Junimea, 1992, 334 p.

FERRETTI, Lucia, *Lionel Groulx, la voix d'une époque*, Montréal : L'Agence du Livre, 1983, 47 p.

FICHTE, Johann G., *Discours a la nation allemande*, introd. de Max Rouche, trad. de l'allemand par S. Jankelevitch, Paris : Éditions Montaigne, 1952, 278 p.

FILION, Maurice (dir.), *Hommage à Lionel Groulx*, Montréal : Leméac, 1978, 224 p.

FOURNIER, Marcel, *L'entrée dans la modernité, science, culture et société au Québec*, Montréal : Éditions St. Martin, 1986, 239 p.

FREGAULT, Guy, *La Société canadienne sous le régime français*, Ottawa : La Société Historique du Canada, 1954, 19 p.

GABOURY, Jean-Pierre, *Le nationalisme de Lionel Groulx. Aspects idéologiques*, Ottawa : Éd. de l'Université d'Ottawa, 1970, 226 p.

GELLNER, Ernest, *Nations et nationalisme*, trad. de l'anglais par Bénédicte Pineau, Paris : Payot, 1989, 208 p.

GREENFELD, Liah, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1992, xii, 581 p.

GREENFELD, Liah, « Is Nation Unavoidable? Is Nation Unavoidable Today? » en *Nation and National Identity: The European Experience in Perspective*, édité par H. Kriesi, K. Armigeon, H. Siegrist et A. Wimmer, Rüegger, Zürich: Verlag Rüegger, 1999, p. 37-53.

GROULX, Lionel, *La naissance d'une race*, conférences prononcées à l'Université Laval [de] Montréal, 1918-1919, Montréal : Bibliothèque de l'Action française, 1919, 294 p.

GROULX, Lionel, *Lendemain de conquête*, Montréal : Bibliothèque de l'Action française, 1920, 235 p.

GROULX, Lionel, *Dix ans d'Action française*, Montréal : Bibliothèque de l'Action française, 1926, 273 p.

GROULX, Lionel, *L'enseignement français au Canada*, Montréal : Librairie Granger Frères, 1933, 2 vol.

GROULX, Lionel, *Orientations*, Montréal : Les Éditions du Zodiaque, 1935, 310 p.

GROULX, Lionel, *Directives*, Montréal : Les Éditions du Zodiaque, 1937, 270 p.

GROULX, Lionel, *Pour bâtir*, Montréal : Éditions de l'Action Nationale, 1953, 216 p.

GROULX, Lionel, *L'appel de la race*, Montréal : Éd. Fides, 5^e éd., 1956, 252 p.

GROULX, Lionel, *Au cap Blomidon*, Montréal : Éd. Granger, 6^e éd., 1957, 176 p.

GROULX, Lionel, *Constantes de vie*, Montréal et Paris : Fides, 1967, 172 p.

GROULX, Lionel, *Mes Mémoires*, Montréal : Fides, 1970, 4 vol.

GROULX, Lionel, *Les rapaillages*, préf. de Jean Éthier-Blais, Montréal : Éd. Leméac, 1978, 149 p.

GROULX, Lionel, *La Confédération canadienne : ses origines, conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1917-1918)*, Montréal : Editions internationales A. Stanqué i.e. Stanké, 1978, 264 p.

GROULX, Lionel, *Journal, 1895-1911*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 2 vol, xiv, 1108 p.

GROULX, Lionel, *Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, Saint-Laurent : Fides, Bibliothèque québécoise, 1998, 312 p.

GROULX, Patrice, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Quebec: Éditions vents d'Ouest, 1998, 436 p.

GRUIA, Bazil, *Blaga inedit. Amintiri si documente*, Cluj-Napoca : Éd. Dacia, 1974, 320 p

GUILLAUME, Sylvie, « Américanité et francité dans les nationalismes d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx », en *Histoires d'Europe et d'Amérique. Le monde atlantique contemporain. Mélanges offerts à Yves-Henri Nouilhat*, textes réunis par Michel Catala, Centre de recherches sur l'histoire du monde atlantique, Nantes : Université de Nantes, Ouest Éditions/Presses académiques de l'Ouest, 1999, p. 401-410.

HERDER, J.G., *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Paris : Presses Pocket, 1991, 434 p.

IANCU, Carol, *Les Juifs en Roumanie, 1919-1938 : De l'émancipation à la marginalisation*, Paris : Éditions de l'Université de Provence, 1978, 383 p.

KEATING, Michael, *Les défis du nationalisme moderne. Québec, Catalogne, Écosse*, Montréal : P.U.M., 1997, 296 p.

KING, Joe, *Les Juifs de Montréal. Trois siècles de parcours exceptionnels*, trad. de l'anglais par Pierre Anctil, Montréal : Carte Blanche, 2002, xi, 304 p.

LAMONDE, Yvan et Esther TREPANIER, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 319 p.

LANTHIER, Pierre et Manon BRUNET (dir.), *L'inscription sociale de l'intellectuel*, Sainte-Foy/Paris : Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 2000, 382 p.

LANTHIER, Pierre, « La modernité entre la technologie et la spiritualité : ingénieurs et intellectuels au tournant du siècle », en Jean-Paul Barrière et Marc de Ferrière le Vayer (dir.), *Aéronautique, marchés, entreprises. Mélanges en mémoire d'Emmanuel Chadeau*, Douai : Pagine Éditions, 2004, p. 525-533.

LAZARESCU, George, *Dictionar de mitologie*, Bucuresti : Ion Creanga, 1979, 360 p.

LIEBICH, André et André Reszler (dir.), *L'Europe centrale et ses minorités : vers une solution européenne?*, Paris : Presses universitaires de France, 1993, 207 p.

LINTEAU, Paul-André, *Histoire du Canada*, Paris : Presses Universitaires de France, 1994, 127 p.

MUNGIU-PIPPIDI, Alina, *Transilvania subiectiva*, Bucuresti: Humanitas, 1999, 253 p.

NOIRIEL, Gérard, *Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France*, Paris : Fayard, coll. Histoire de la pensée, 2005, 335 p.

OPRISAN, Ionel, *Lucian Blaga printre contemporani. Dialoguri adnotate*, Bucuresti : Minerva, 1987, 608p.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, Paris:Agora, Presses pocket, 1992, 316 p.

RICHLER, Mordecai, *Oh Canada! Oh Québec!: Requiem for a Divided Country*, Toronto: Penguin Books, 1992, 277 p..

ROHDE, E., *Psyché: : le culte de l'âme chez les grecs et leur croyance a l'immortalité*, éd. française par Auguste Reymond, Paris : Payot, 1928, XX, 647p.

ROTH, Andrei, *Nationalism sau democratism*, Targu Mures: Pro Europa, 1999, 360 p.

RUSU, Liviu, *De la Eminescu la Lucian Blaga*, Bucuresti : Cartea romaneasca, 1981, 508 p.

SCURTU, Ioan, *Viata cotidiana a romanilor in perioada interbelica*, Bucuresti: Rao, 2001, 280 p.

SEGUIN, Maurice, *L'idée d'indépendance au Québec – Genèse et historique*, Trois-Rivières : Boréal Express, 1971, 66 p.

SEYMOUR, Michel (dir.), *The Fate of the Nation-state*, Montreal/Kingston: McGill-Queen's University Press, 2004, vii, 441 p.

SMITH, Anthony D., et J. HUTCHISON, *Nationalism*, Oxford: Oxford University Press, 1996, ix, 378 p.

SMITH, Anthony D., *National Identity*, London: Penguin, 1991, ix, 227 p.

SMITH, Anthony D., *The Ethnic Origins of Nations*, London: Basil Blackwell, 1986, x, 312 p.

SMITH, Anthony D., *The Ethnic Revival*, Cambridge: Cambridge University Press, 1981, xxiv, 240 p.

STANILOAE, Dumitru, *Pozitia D-lui Lucian Blaga fata de crestinism si ortodoxie*, Sibiu : Tipografia Arhidiecezana, 1942, 130 p.

TEODORESCU, Alexandru, *Lucian Blaga si cultura populara romaneasca*, Iasi : Junimea, 1983, 184 p.

TRUDEL, Marcel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Montréal : Éditions Hurtubise HMH ltée, Cahiers du Québec, Collection histoire, 2001, 325 p.

WIEVIORKA, Michel, *La démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris: La Découverte, 1993, 173 p.

WINOCK, Michel, Paris : *Le siècle des intellectuels*, Seuil, 1997, 695 p.

2 – ARTICLES

BLAGA, Lucian, « Renastere sau creatie? », *Revista Fundatiilor Regale*, XVII, no 6, 1^{er} juin 1940, p. 511-514.

BLAGA, Lucian, « Fragment despre Agia Sofia », *Gandirea*, XIII, no 6, octobre 1934, p. 215-219

BLAGA, Lucian, « Temele sacrale si spiritul etnic », *Gandirea*, XIV, no 1, janvier 1935, p. 1-5.

BLAGA, Lucian, « Incaodata Getica », *Saeculum*, II, 1944, nr. 3, p. 71-72.

CALDWELL, Gary, « La controverse Delisle-Richler. Le discours sur l'antisémitisme au Québec et l'orthodoxie néo-libérale au Canada », *L'Agora*, vol 1, no 9, juin 1994, p. 17-26.

CANTIN, Serge, « La réception herméneutique de Lionel Groulx chez Fernand Dumont », *Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, No 8 (automne 1997) : 104-121.

CRAINIC, Nichifor, « Stat si cultura. Apel catre elita creatoare a Romaniei », *Gandirea*, XI, no 9, septembre 1932, p. 325-330.

CRAINIC, Nichifor, « Puncte cardinale in haos », *Gandirea*, XI, no 12, décembre 1932, p. 469-476.

CRAINIC, Nichifor, « Tineretul si crestinismul », *Gandirea*, XIII, no 3, mars 1934, p. 65-73.

CRAINIC, Nichifor, « Spiritul autoton », *Gandirea*, XVII, no 4, avril 1938, p. 161-169.

CRAINIC, Nichifor, « L. Blaga, dramaturg », *Gandirea*, XXI, no 6, 1942, p. 358-359.

GHEORGHE, Cristache et Petre Gheorghe, « Scrisoarea lui Neacsu din Campulung, document informativ, politic si militar de epoca », *RIMSC*, 2003, 7, p.51-54.

Gandirea, XIII, no 8, décembre 1934, numéro dédié à Lucian Blaga.

PAPADIMA, Ovidiu, « Cronica literara » dans *Gandirea*, XIII, no 5, mai 1934, p. 202-206.

PUSCARIU, Sextil, « Poezia si drama lui Lucian Blaga », *Revista Fundatiilor Regale*, II, no 8, 1^{er} août 1935, p. 338-352.

RADULESCU MOTRU, C., « Neam, popor si natiune », *Gandirea*, II, no 4, 1 juin 1922, p. 65-68.

ANNEXES¹**Annexe 1 – Rapport 1928, Berne**

Rapport du 30 octobre 1928, Berne²

« Berne, le 30 octobre 1928

Le Service de la Presse

No 1880

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous présenter un court rapport sur une conversation qui a eu lieu, il y a quelques jours à Zürich, avec monsieur Oskar Grün, le directeur de la revue hebdomadaire Jüdische Presszentrale Zürich. Avant de vous exposer les détails de cette conversation, permettez-moi de vous rappeler les antécédents de cette relation avec monsieur Oskar Grün, relation que je considère extrêmement précieuse. Comme vous vous rappelez peut-être, pendant l'été je suis intervenu auprès de la direction de la presse pour obtenir certaines facilités de voyage pour monsieur Donath, correspondant à Jüdische Presszentrale Zürich. Monsieur Donath a entrepris un voyage d'études en Roumanie et il est retourné très satisfait de ce qu'il a découvert dans notre pays. M. Donath a publié, il y a quelques jours, l'entrevue que Son Excellence, Monsieur I. G. Duca, ministre de l'Intérieur, a eu l'amabilité de lui accorder. Cette entrevue, que nous attachons en original et en traduction, met au point certaines questions concernant les

¹ Nous avons traduit ces extraits du roumain.

² Rapport du 30 octobre 1928, Berne, dans Lucian Blaga, *Din activitatea diplomatica anii 1927-1938*, vol. I, édité par Pavel Tugui, Mihail Eminescu, Bucuresti, 1995, p. 68-70.

Juifs de la Roumanie. On verra par la suite, en vous présentant les relations qu'entretient la revue *Jüdische Presszentrale Zürich*, combien c'est important et quels effets peut avoir la publication d'une telle entrevue. Monsieur Donath a également le mérite d'avoir favorisé un rapprochement entre la Légation de la Roumanie à Berne et monsieur Oskar Grün. Il n'y a pas si longtemps que Son Excellence, monsieur M. Boerescu, ministre de la Roumanie à Berne, a eu l'occasion de rencontrer monsieur Oskar Grün à Zürich et de renforcer de cette façon l'amitié que celui-là a pour notre pays. Il y a quelques jours, j'ai rendu aussi visite à monsieur Grün, à la rédaction de la revue *Jüdische Presszentrale Zürich* même. Pendant notre conversation, en voyant les nombreuses lettres que M. Grün m'a présentées, j'ai eu l'occasion de me laisser convaincre de vastes liaisons que la revue entretient avec les milieux juifs de partout. Les plus importantes personnalités du monde financier, industriel, commercial, intellectuel juif se comptent parmi les abonnés de la revue. M. Grün a aussi une sorte d'agence de presse, les nouvelles qu'il présente sont publiées dans les plus grandes capitales occidentales, à Berlin, Paris, Londres, etc. (Par son agence, il a transmis par exemple dans toutes ces capitales la nouvelle que notre Légation a mise à sa disposition concernant les mesures prises par le Ministère de l'Intérieur de sanctionner les coupables d'excès antisémites en Bessarabie et d'empêcher à l'avenir de tels incidents antisémites). Selon monsieur Grün lui-même, la revue *Jüdische Presszentrale Zürich* a pour but de faciliter, par les moyens les plus paisibles, le rapprochement entre les Juifs et les autres peuples. De sorte que monsieur Grün m'a confié qu'à de nombreuses reprises les Juifs des provinces unies de la Roumanie se sont adressés à lui en lui demandant quelle attitude ils devraient avoir envers l'État roumain. La réponse de monsieur Grün a toujours été : « Si tu es citoyen roumain, sois un bon citoyen roumain ! ».

Afin de contribuer par l'intermédiaire de la revue *Jüdische Presszentrale Zürich* à une meilleure connaissance de la situation exacte des Juifs roumains, j'ai pensé conjointement avec monsieur Grün, au projet de la publication d'un numéro spécial dédié aux Juifs de Roumanie. Monsieur Grün m'a demandé de lui procurer le matériel nécessaire. Pour ce numéro nous aurons besoin de plusieurs articles :

1. L'état roumain et les Juifs (voir les distributions des terres aux paysans etc.).
2. Les Juifs dans le monde de financier, industriel et commercial roumain.
3. Les Juifs dans la littérature et l'art roumain.
4. D'autres aspects intéressants de la vie judaïque en Roumanie.
5. Des photos (des synagogues, banques, personnalités représentatives).

Veillez accepter, monsieur le Directeur, de charger monsieur Streitman³ d'amasser le matériel nécessaire (tout en allemand seulement). Je crois qu'un numéro spécial de la revue *Jüdische Presszentrale Zürich* qui présenterait la véritable situation des Juifs de Roumanie nous serait d'une grande utilité à l'étranger⁴.

Veillez accepter, monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Lucian Blaga »

³ H. St. Streitman (1873-1940), écrivain et journaliste, était, depuis 1926, fonctionnaire dans la Direction de la presse et des informations dans le cadre du Ministère des affaires étrangères.

⁴ Eugen Filotti, le directeur de la presse et des informations, a été d'accord que le service documentaire de la Direction de la presse procure les documents demandés et il a tenu au courant Lucian Blaga de ces démarches. Pourtant, on ne sait pas si, après tout, le matériel documentaire a été expédié à Berne et si monsieur Donath a publié les articles sur les Juifs roumains dans la revue suisse de O. Grün. Ce qu'il importe est que ce rapport, comme plusieurs autres d'ailleurs, révèle un aspect important du profil civique et moral de l'écrivain transylvain, ses convictions profondément humanistes et démocratiques sans le moindre chauvinisme et antisémitisme.

Annexe 2 – Lettre intégrale de Lucian Blaga à Corneliu Blaga

Lisbonne, le 24 août 1938⁵

« [Lisbonne] 24 août 1938

Mon cher Bica⁶, j'ai reçu ta lettre et je te remercie de tes nombreuses nouvelles. Nous, ça va, mais nous avons des difficultés avec le personnel. Notre homme [Ion Camarasescu, secrétaire de la Légation de la Roumanie à Lisbonne] ne connaît rien et il est indolent. Maintenant il a pris congé. Il y a une question consulaire sur laquelle il n'a su me donner aucune information exacte. S'il te plaît de me répondre urgent par avion.

1. Est-ce que je peux donner un nouveau passeport aux Juifs roumains enregistrés à cette légation? Je veux dire, sans qu'ils soient obligés de prouver d'avoir révisé leur statut?

2. Est-ce que je peux réenregistrer les Juifs roumains, enregistrés déjà ici, sans qu'ils soient obligés de réviser leur statut de citoyens?

Enfin, à quelle sorte d'actes consulaires ont droit les Juifs roumains qui ne font pas la preuve d'avoir révisé leur statut?

S'il te plaît, c'est urgent! Je t'embrasse »

⁵ Lettre intégrale de Lucian Blaga pour Corneliu Blaga, dans Lucian Blaga, *Correspondenta*, A-F [La Correspondance de A à F], éd., notes et commentaires par Mircea Cenușă, Dacia, Cluj-Napoca, 1989, p. 73.

⁶ Corneliu Blaga, cousin de l'écrivain, diplomate. À l'époque où Lucian Blaga était sous-secrétaire d'État au Ministère d'Affaires Étrangères (décembre 1937 – février 1938), Corneliu Blaga a été son directeur de cabinet.

Annexe 3 – fragments de l'essai « Simboluri spatiale »

Lucian Blaga, « Simboluri spatiale »[Des symboles spatiaux], *Darul Vremii*, I, 1930, no. 4-5, mai - juin, p. 97-99⁷

« D'habitude, on connaît très bien la conception de Spengler sur la culture [...]. Bien sûr, il importe peu que Spengler acceptât seulement un nombre limité de cultures historiques. Ce qui est important, c'est que dans le centre générateur de chaque culture, il voit une âme créatrice, vaste et collective et que les tendances d'une telle âme peuvent être précisément formulées. Directement et indirectement. Directement et vaguement par son sentiment cosmique, indirectement mais plus esthétiquement par des impulsions spatiales. Ainsi, le symbole de l'âme faustienne de la culture occidentale serait l'espace infini, tridimensionnel. De l'âme grecque antique : l'espace limitée, statuaire, plastique. De l'âme arabe : l'espace-coupole, la caverne. De l'âme égyptienne : l'espace-labyrinthe, le chemin vers la mort. De l'âme russe : le plan infini, la steppe [...] Nous invitons le lecteur à écouter une *doina* et à l'imaginer en correspondance intime avec l'un de ces symboles spatiaux. Le geste échouera. Souvent, les étrangers qui entendaient pour la première fois une *doina* roumaine disaient que cette musique ressemble à la musique russe. Et chaque fois nous avons été obligés de protester. Nous avons protesté parce que nous trouvons que dans notre *doina* il manque ce qu'on entend et on sent toujours dans le chant populaire/folklorique russe : la steppe, le plan infini. Selon notre opinion, la steppe est remplacée dans la *doina* roumaine par un autre espace : *plaiul*

⁷ Dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Éd. Dacia, Cluj, 1973, p. 148-157.

[plaine]. *Plaiul*, c'est-à-dire : un plan limité, haut, qui s'écoule vers la vallée. *Plaiul* à l'horizon fermé. Et au-delà de l'horizon : toujours des plaines et toujours des vallées ⁸.

[...] Le phénomène émotionnel le plus chanté dans notre poésie populaire est le « dor » À comparer ce « dor » à son correspondant allemand « Sehnsucht » [ennui, nostalgie, langueur]. [...] Rapportés à leurs symboles spatiaux ces mots comprennent également des significations différentes. Le « Sehnsucht » renvoie au grand éloignement et il suppose comme fond l'infini tridimensionnel, un infini, si vous le voulez bien, d'essence romantique. « Dorul » est le besoin de dépasser l'horizon fermé de la vallée ou de la plaine ⁹

[...] Mais, en établissant un symbole spatial pour nous, cela ne veut pas dire que nous limitons son existence à nos frontières ethniques. Au contraire, nous sommes prêts à affirmer que le symbole appartient à tous les peuples balkaniques. Le Danube et la mer Égée unissent tout autant qu'ils séparent. Malgré les différences politiques, on constate ici, chez les peuples de deux bords du fleuve, au moins par ce symbole spatial commun, une inconsciente solidarité spirituelle. Quoique isolés par la langue, par le type d'habitat, par les frontières, nous sommes tous, sous plusieurs aspects, les fils de la même âme anonyme, formant un ensemble particulier, plus ou moins distinct du reste de l'Europe »¹⁰.

⁸ Lucian Blaga, « Simboluri spatiale », *Darul Vremii*, I, 1930, no. 4-5, mai - juin, p. 97-99, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Éd. Dacia, Cluj, 1973, p.151.

⁹ *Ibidem*, p.152-153.

¹⁰ *Ibidem*, p.156.

Annexe 4 – fragments de l'essai « Echivalenta culturilor »

Lucian Blaga, « Echivalenta culturilor » [L'équivalence des cultures], *Ramura*, IV, 1923, no 10-11, p. 529-532 ¹¹

« Les romantiques européens, sous l'influence desquels travaillaient, bien entendu, les slavophiles, faisaient eux aussi la critique de la culture occidentale. Mais cette critique a toujours été partielle et hésitante [...] ils étaient seulement mécontents de certains aspects de la culture occidentale et ils désiraient des réformes spirituelles et sociales – soit dans le sens du mysticisme médiéval, soit dans un sens tout à fait nouveau. Pourtant, la critique de ces romantiques n'allait jamais si loin pour mettre totalement en doute ce qui avait été construit avec beaucoup de sacrifices par leurs prédécesseurs. Les slavophiles, sortis de la tradition de la steppe, ayant la sincérité impitoyable caractérisant le « barbare », ont été les premiers à faire une dissociation culturelle profonde et sans réserve. Pour eux, il y avait en réalité seulement deux cultures, deux esprits, entre lesquels la conciliation était impossible : l'Occident et la Russie [...]. La critique aux perspectives apocalyptiques que fait aujourd'hui Spengler à la culture de l'Occident a des liens étroits à l'œuvre riche et jeune des slavophiles. Ce sont eux qui ont appris que c'est possible d'avoir plusieurs cultures indépendantes l'une par rapport à l'autre, chacune avec sa propre âme et sa propre existence en histoire. Ce qui résulte de la critique de ces penseurs, c'est qu'il n'y a pas de primat culturel. Le primat d'une culture, qui nous forcerait de juger par ses valeurs toutes les autres cultures, est une illusion. [...]

Un penseur russe de nos jours, Troubetzkoy, ce personnage paradoxal qui a bouleversé

¹¹ Lucian Blaga, « Echivalenta culturilor », *Ramura*, IV, 1923, no 10-11, p. 529-532, dans Lucian Blaga, *Ceasornicul de nisip*, éd. par Mircea Popa, Dacia, Cluj, 1973, p. 77-82.

dramatiquement les valeurs, parlait, dans l'un de ses livres parus il y a deux ans en Bulgarie, de l'«équivalence des cultures». Quand il s'agit de cultures vraisemblablement différentes, il ne faut pas parler de la supériorité de l'une sur l'autre. Il y a une équivalence entre la culture de l'Européen, du Slave, du Noir ou du Chinois; une équivalence en ce sens que chaque culture doit être jugée par sa logique et ses normes immanentes. [...] Nous pouvons être fiers aujourd'hui de notre ouverture d'esprit que nous n'avons probablement pas connue auparavant. Une preuve de cette conscience ouverte réside aussi dans le principe de l' « équivalence des cultures » [...] C'est là l'expression d'un intense rapprochement spirituel entre les peuples, non seulement au-delà des frontières politiques qu'on peut dépasser facilement, mais surtout au-delà des différences ethniques parfois plus difficile à surmonter ».